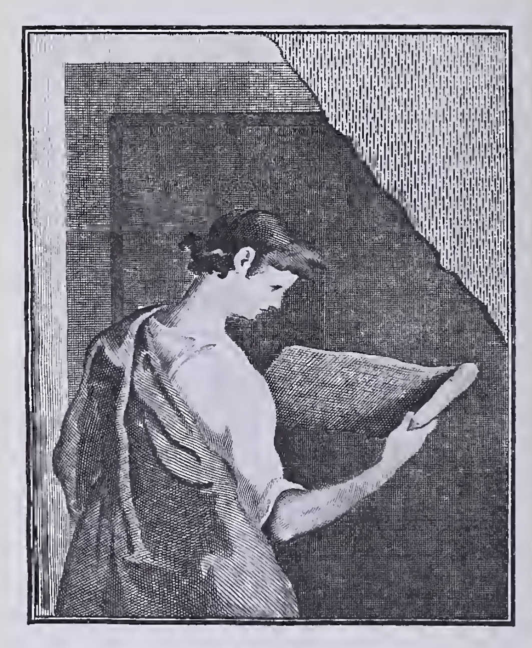


BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME

31

FASCICULE TRENTE ET UNIÈME

LE CULTE DE CASTOR ET POLLUX EN ITALIE

PAR M. MAURICE ALBERT

TOULOUSE. — IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.

LE CULTE

DE

CASTOR ET POLLUX

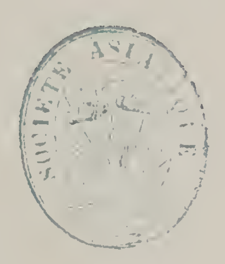
EN ITALIE

PAR

Maurice ALBERT

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, ANCIEN MEMBRE
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME





PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
DU COLLÈGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
7, RUE DE MÉDICIS, 7

1883

INTRODUCTION

Remonter jusqu'à l'origine du culte de Castor et Pollux en Italie, retracer leur histoire légendaire, signaler leurs fêtes, retrouver leurs temples, décrire les monuments figurés qui les représentent, étudier le caractère et les attributions diverses de ces dieux tout puissants sur terre, sur mer, dans les cieux et dans les enfers, tel est l'objet que nous sommes proposé. L'absence de travaux sur cette matière, la rareté des textes écrits qui parlent des Dioscures comparée au nombre considérable des monuments qui les rappellent, telles sont les raisons qui nous engagent à entreprendre cette étude d'archéologie religieuse.

La bibliographie sera vite faite. Dans la galerie mythologique où Preller a réuni les dieux de l'ancienne Rome, Castor et Pollux n'occupent qu'une place très modeste, où ils demeurent presque inaperçus. Relégués parmi les demi-dieux et les héros, ils n'attirent guère plus l'attention que Diomède, Ulysse et Télèphe leurs voisins. L'auteur passe à côté d'eux, et leur accorde à peine un souvenir rapide. L'introduction des Dioscures en Italie, leur légende, leur culte, leurs fêtes, leurs temples et leurs attributions, tout cela est rappelé dans deux ou trois courtes pages qui ne pouvaient avoir pour nous que la valeur d'une table de matières ou d'un résumé bien fait. Plus d'une fois une phrase de Preller nous a donné l'idée d'un chapitre dont les monuments figurés nous ont fourni les développements.

Personne n'a encore traité le sujet que nous abordons ici ; mais on y a songé, et l'idée de ce travail ne nous appartient pas tout à fait. Il y a une quarantaine d'années, un diplomate archéologue, connu par ses travaux sur Vénus et sur Mithra, avait été

frappé du nombre considérable et du caractère souvent étrange des monuments sur lesquels figurent Castor et Pollux. « S'il est un sujet important et difficile à traiter, écrivait en 1841 M. Félix Lajard (1), un sujet dont on puisse dire avec assurance qu'il touche par tous les points aux croyances religieuses de tous les peuples de l'antiquité, c'est la question de l'origine des Dioscures et des diverses modifications que subit leur légende primitive. » Et M. F. Lajard promettait sur ce sujet une étude qui ne parut jamais.

Si des écrivains modernes on remonte aux auteurs anciens, on ne trouve encore que des renseignements très rares et très insuffisants. Pour tout ce qui touche au fond même du culte des Dioscures, le textes sont à peu près muets. Sans doute, lorsqu'il s'agit de raconter les exploits merveilleux qu'accomplirent Castor et Pollux comme héros ou comme dieux, les récits, les détails et les variantes abondent. Les poètes chantent à l'envi les aventures des deux Tyndarides, leur naissance miraculeuse et leur mort alternative, leur voyage avec les Argonautes, leur amour pour les filles de Leucippe, etc., etc. Les historiens, de leur côté, racontent la surnaturelle apparition de Castor et de Pollux à la bataille du lac Régille, et les secours qu'il apportèrent aux Romains dans d'autres circonstances analogues. Mais quelle importance avait leur culte, quels étaient le caractère et l'étendue de leurs attributions, voilà ce qu'aucun écrivain ne rappelle et n'explique. Avec les textes seuls on pourrait peut-être indiquer le rôle qu'avaient les Dioscures comme protecteurs des guerriers pendant la bataille (2), et des marins pendant la tempête. Mais comment prouver que ces dieux étaient en même temps des divinités funéraires, des dieux de la bonne foi et des transactions commerciales? Est-ce Ovide qui nous aidera, lui qui ne voit dans Castor et Pollux que des héros jeunes et amoureux pour ses romans mythologiques? Est-ce Cicéron, le philosophe, pour qui ces dieux

(1) *Annales de l'Institut archéologique*, 1841, p. 170.

(2) Les faits de l'histoire romaine étant très rarement représentés sur les monuments figurés, on ne s'étonnera pas si ceux-ci ne montrent jamais Castor et Pollux dans les circonstances où ils sont directement mêlés à un événement historique. Les monnaies seules font exception. Aussi est-ce à tort que, dans un bas-relief de la villa Albani représentant un cavalier debout près de son cheval devant un édifice (Catalogue, n° 184), on a voulu reconnaître le temple de Castor et de Pollux et l'un des deux dieux apparaissant au Forum après la victoire du lac Régille. C'est un épisode de la vie des deux Tyndarides, la mort de Lyncée, que rappelle ce bas-relief.

n'ont jamais existé que dans les imaginations frappées des soldats d'Aulus Postumius? Est-ce Tite-Live, qui ne mentionne même pas leur apparition au lac Régille, ou Valère Maxime qui ne la raconte que pour ajouter un chapitre à son histoire des miracles? Est-ce Martial enfin, qui ne veut voir dans Castor et Pollux que les portraits divins de deux jumeaux qu'il chante, et qui paieront peut-être d'un dîner son ingénieuse flatterie? Non. Ce n'est, en réalité, aucun de ces écrivains : la littérature et l'histoire ont complètement négligé ces dieux : les textes nous seront donc d'un faible secours.

Ce silence presque universel des auteurs étonne, lorsqu'on rapproche des textes si rares qui parlent des Dioscures les monuments si nombreux qui les rappellent ou les représentent. Partout, en Italie, on retrouve les temples de ces dieux, et à tout instant on les retrouve eux-mêmes dans les musées et dans les collections particulières, au milieu des places publiques sur des piédestaux, ou le long des voies romaines sur les parois des tombeaux antiques. Rien de plus fréquent ni de plus varié que les représentations figurées de Castor et de Pollux. Les exploits fabuleux que leur prêtaient les légendes héroïques de la Grèce, les pouvoirs divins que leur reconnaissait la piété romaine, inspirèrent les artistes de tous les temps, depuis ceux qui, cinq cents ans avant notre ère, peignaient des figures noires sur le fond rouge des vases italo-grecs, jusqu'à ceux qui, aux troisième et quatrième siècles après J.-C., sculptaient encore des bas-reliefs sur les parois des sarcophages. Vases, miroirs, monnaies, pierres gravées, statues, bas-reliefs, lampes funéraires, peintures murales, etc., etc, tous ces monuments, si nombreux et si variés, sont autant de textes précieux qui font connaître dans tous ses détails la légende des Dioscures, et qui permettent d'étudier leur culte dans ses manifestations et ses modifications diverses. Notre premier soin devait donc être de recueillir ces monuments, de les classer et de les décrire. C'est ce que nous avons fait dans un catalogue aussi méthodique et aussi complet que possible, dont les musées d'Italie, les ouvrages descriptifs et les collections particulières (1) nous ont fourni les matériaux. C'est sur cet ensemble de monuments réunis et ordonnés que nous avons entrepris cette étude. Notre

(1) Nous sommes heureux de remercier ici M. Le Blant et M. le duc de Mouchy qui nous ont communiqué les monuments figurés inédits publiés à la fin du volume, monuments dont nous devons les excellents dessins à MM. O. Roty, G. Profit et E. Sulpis.

travail est donc bien avant tout un travail d'archéologie figurée.

Pour lui conserver ce caractère, nous nous abstiendrons de rechercher en dehors de l'Italie et d'étudier longuement les origines lointaines du culte qui nous occupe. Ce qui, en 1841, attira M. F. Lajard vers les Dioscures, ce fut la découverte toute récente d'un bas-relief représentant Mithra ayant à ses côtés Castor et Pollux (1). C'est la présence inattendue de ces dieux sur un bas-relief mithriaque de l'époque romaine, c'est cette association si bizarre et si nouvelle qui éveilla chez l'historien du culte de Mithra l'idée et le désir de retrouver dans les antiques théologies de l'Orient le type primitif des Dioscures grecs et romains. Notre tâche est beaucoup plus modeste. Nous sommes en Italie et comptons ne pas en sortir pour aller chercher en Orient, sur la foi de ressemblances douteuses, des conjectures et des hypothèses.

Toutefois, il y a dans la religion des *Védas* deux divinités dont la ressemblance avec les Dioscures est trop frappante pour qu'il soit possible de la méconnaître et de ne la point signaler. Ce sont les Aswins, qu'on peut considérer comme les véritables ancêtres de Castor et de Pollux. Conception, caractère, attributions, attributs et qualificatifs, tout paraît commun entre les deux dieux qu'invoquent les Aryas et les jumeaux divins qu'adorent la Grèce et l'Italie. C'est, d'abord, la légende des Dioscures grecs qui rappelle par certains détails celle des Dioscures védiques. N'y a-t-il pas un évident rapport entre l'expédition des Argonautes à laquelle prennent part les Castors, et les longues courses que les Aswins font dans les airs sur leurs vaisseaux (2)? Hélène, sœur des Dioscures, n'est-elle pas identique à la Sarâma indienne, l'amie des Aswins (3)? L'une et l'autre ne personnifient elles pas également l'Aurore (4)? — Mais c'est surtout l'analogie des attributions qui permet de rapprocher les deux couples divins ; et cette analogie semble d'autant plus frappante que ces attributions sont plus nombreuses et plus variées. Une des causes de l'intérêt et de l'originalité du culte des Dioscures consiste précisément dans la multiplicité des pouvoirs très différents qu'ils exercent. N'est-il pas au premier abord singulier de voir ces mêmes dieux à la fois

(1) Catalogue, n° 181.
(2) Maury, *Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 210; note 3.
(3) M. Muller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, traduction, leçon XI.
(4) Voy. P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 613-614.

protecteurs des cavaliers, des soldats et des marins, conducteurs de chars dans l'arène, messagers de la victoire sur les champs de bataille, et guides des navires sur les flots? Or, cette même réunion bizarre d'attributions si diverses se retrouvant chez les Aswins semble à elle seule une preuve décisive de l'étroite parenté qui rattache ces dieux aux Dioscures. Les Aswins pour les Aryas, comme Castor et Pollux pour les Grecs et les Romains, sont à la fois deux héros sur leurs chars, deux cavaliers, deux possesseurs et fournisseurs de chevaux, deux protecteurs toujours présents des soldats et des matelots en danger. Pendant la bataille, « lorsque d'innombrables guerriers, jaloux des biens que donne la victoire, se rassemblent dans la plaine, alors sur la voûte inclinée du ciel, on aperçoit le char de ces dieux qui s'approche du char qu'ils favorisent (1). » De même pendant la tempête, ils reçoivent dans leurs bras ou sur leur char le naufragé prêt à périr, et rendent la mer « plus douce que le miel. » Aussi, portent-ils les noms de *secourables* et de *bienfaisants*, et passent-ils en même temps pour protéger dans toutes les circonstances de la vie quiconque s'adresse à eux : ils soutiennent les faibles, rétablissent les mourants, ressuscitent même les morts (2). Ne sont-ce pas là les attributions et les titres de Castor et de Pollux que la Grèce et l'Italie adorent comme cavaliers intrépides, comme conducteurs de chars d'or (3), comme protecteurs des guerriers et des navires, et qu'elles appellent sans cesse *secourables*, *bienfaisants* et *sauveurs* (4)? — Mais ce n'est pas tout. Si Castor et Pollux symbolisent aussi les deux crépuscules, le matin et le soir, partant la vie et la mort, c'est encore des Aswins qu'ils ont reçu ces attributions. Ces dieux, en effet, qui ne sont qu'un des innombrables couples imaginés par la religion védique pour expliquer le dualisme qu'offre partout la nature, sont les fils de la Nuit et de l'Aurore; en cette qualité ils accompagnent le soleil, et personnifient le matin et le soir, la lumière et les ténèbres, par conséquent aussi la vie et la mort, puisque, pour les premiers penseurs, l'Orient, où le soleil se lève, était la source de la vie, et l'Occident, où il se couche, la sortie du monde, le pays de la mort. L'idée même de résurrection s'attachait à ces divinités. S'il est vrai qu'en se cou-

(1) *Rig-Véda*, trad. Langlois, t. I, p. 239. Cf. Maury, ouvrage cité, t. I, p. 211 en note.

(2) M. Muller, ouvrage cité, p. 246.

(3) Χρυσάρματοι. (Pindare, *Pyth.*, V, 9. — Euripide, *Helen.*, 1511.)

(4) Βοηθόοι, Σωτῆρες, etc.

chant chaque soir le soleil, ce *roi des morts*, ce *dieu de la mort*, voyait la vie immortelle réservée aux bienheureux, les Aswins, qui l'accompagnaient, assistaient naturellement à ce spectacle sublime. Ils devenaient donc en quelque sorte ce que seront plus tard Castor et Pollux, les dieux de la résurrection. Aussi étaient-ils véritablement, comme les appelle le *Véda*, les *fils du Ciel et de l'air*, ou de *Dyu*. C'est un titre que traduit exactement le mot *Dioscures* (1). Ainsi, ces deux couples de dieux n'avaient pas seulement les mêmes attributs, ils portaient encore les mêmes noms. Leur parenté est donc manifeste. Les Dioscures grecs et latins sont les descendants directs et les héritiers légitimes des Aswins védiques.

A côté de ces vieilles divinités, que d'ailleurs nous ne retrouverons pas en Italie, il en est d'autres, étrangères elles aussi et venues de l'Orient, dont nous serons obligés de signaler en passant les rapports avec Castor et Pollux, vu qu'on les rencontre unies et même confondues avec eux sur plusieurs monuments figurés. On l'a vu tout à l'heure pour Mithra; il en sera ainsi d'Isis, de Sérapis et des Cabires. Il nous faudra bien donner place à ces dieux dans ce travail, puisque les Romains eux-mêmes, à partir de la fin de la République, les laissèrent prendre pied dans leur cité religieuse, et s'identifier complètement avec quelques-uns de leurs dieux, avec Castor et Pollux par exemple. On connaît le système de tolérance et d'assimilation adopté par l'Empire romain à l'égard des cultes étrangers. M. Amédée Thierry l'a fait très justement remarquer (2) : au moyen du symbolisme et des interprétations allégoriques mis en faveur par les Grecs, on chercha à rallier au polythéisme hellénique et romain, qui se confondaient de plus en plus, les autres religions, même barbares, quand elles présentaient quelques conformités avec eux. Partout où des rapprochements devenaient possibles, on se hâtait de les proclamer, tenant compte des rapports, glissant sur les différences, et concluant sans scrupule d'une similitude même lointaine à une complète identité. Le procédé fut appliqué non seulement à Rome et en Italie, mais encore dans les provinces conquises. Les généraux prétendaient reconnaître les dieux romains dans les divinités locales des pays qu'ils traver-

(1) Voyez *Rig-Véda*, trad. Langlois, t. IV, p. 280, 416, 478. Cf. Maury, *Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 209. Le mot de Διόσκουροι, Διόσκοροι signifie à la fois *fils de Zeus* et *fils du ciel*.

(2) *Tableau de l'empire romain*, p. 320 et suiv.

saient. C'est ainsi, que les Germains se trouvent, d'après le témoignage formel de Tacite et de Diodore de Sicile, adorer Castor et Pollux, qu'ils appellent les *Alci* (1). De la sorte, à l'extérieur les dieux romains se confondaient avec les divinités étrangères; à l'intérieur les divinités étrangères étaient inscrites avec des noms de dieux romains sur le grand livre de l'état religieux. Ainsi s'expliquent les attributions nouvelles que prennent insensiblement les Dioscures, à mesure qu'on avance dans l'histoire romaine, et à mesure aussi que l'invasion des cultes étrangers oblige de tout interpréter au moyen du symbolisme et de l'allégorie. Certes, on eût bien étonné les vainqueurs du lac Régille en leur disant qu'un jour Castor et Pollux seraient considérés, représentés et adorés comme divinités funéraires.

C'est que bien des changements s'accomplissent durant cette longue période qu'il nous faut parcourir pour suivre les développements divers du culte des Dioscures. Bien des idées se répandent dans le monde depuis l'époque où Castor et Pollux ne sont que les messagers de la victoire jusqu'à celle où ils deviennent les messagers d'une vie nouvelle. Ce jour-là, le Christianisme naissant n'hésitera pas à les adopter, et à ensevelir ses morts dans des sarcophages sur les parois desquels Castor et Pollux figurent, non plus comme dieux païens, mais comme symboles poétiques de résurrection et d'immortalité.

(1) Tacite, *De moribus german.*, XLIII. — Diodore de Sicile, IV, 56.

Juillet 1882.

ÉTUDE

SUR LE

CULTE DE CASTOR ET POLLUX EN ITALIE

CHAPITRE PREMIER.

BIOGRAPHIE DE CASTOR ET POLLUX D'APRÈS LES MONUMENTS FIGURÉS.

En Grèce, avant de devenir des dieux, Castor et Pollux ont été des hommes. Fils mortels de Tyndare, roi de Sparte, et de Léda, ils sont nés en Laconie (1), se sont illustrés, l'un comme dompteur de chevaux, l'autre comme pugiliste (2), puis sont morts. « La terre féconde les recouvre dans Lacédémone, leur patrie (3), » dit Homère qui veut expliquer pourquoi du haut des portes Scées Hélène cherche vainement à découvrir ses frères parmi les guerriers grecs récemment débarqués. Ce n'est que quarante ans environ après leur mort (4), que Castor et Pollux, ressuscités et transfigurés par la légende, cessent d'être les *Tyndarides* pour devenir les *Dioscures*, ou fils de Zeus. Dès lors ils ont leur place dans l'Olympe hellénique.

En Italie, Castor et Pollux n'ont jamais été que des dieux. Depuis longtemps déjà les Grecs les avaient divinisés lorsque les Romains les adoptèrent et les introduisirent dans leur religion.

(1) A Thérapnæ, selon Pindare (*Isthm.*, I, 31); à Amyclæ, d'après Théocrite (XXII, 122) et Virgile (*Géorg.*, III, 89); au pied du Taygète, suivant l'auteur de l'*Hymne homérique* (XXXIV, 4); dans une île voisine de Pephnos, s'il faut en croire Alcman (v. Pausanias, III, 26, 2).

(2) Homère, *Odys.*, XI, 300.

(3) *Iliade*, III, 243-44.

(4) Pausanias, III, 13, I.

Il ne semble donc pas qu'il y ait lieu de raconter, à propos de deux dieux romains, la vie fabuleuse de deux héros grecs. Cependant, comme la plupart des attributs que les Dioscures ont à Rome en qualité de dieux leur viennent des exploits qu'ils ont accomplis en Grèce pendant leur vie mortelle, il faut bien connaître ces exploits héroïques pour comprendre l'origine et le caractère de ces attributs divins. Comme c'est aux divers épisodes de la vie des Dioscures que les artistes ont le plus souvent recours pour exprimer, sous une forme sensible, les idées religieuses que personnifient ces deux divinités, il faut bien, pour pénétrer le sens symbolique de ces représentations, pouvoir en donner d'abord la traduction littérale. Pourrait-on, par exemple, expliquer le caractère de dieux lumineux qu'ont sur un grand nombre de monuments figurés les deux jumeaux divins, le lien qui les unit aux deux astres qui éclairent le monde, et dont l'un se cache sous l'horizon quand l'autre commence à briller, si l'on ne connaissait leurs rapports avec les Leucippides, leur mort alternative et la légende qui les fait tour à tour monter au ciel et tour à tour descendre aux enfers ?

Voilà pourquoi nous avons cru devoir réunir dans un premier chapitre les principaux documents biographiques que connaissaient les Romains et qui se trouvent reproduits sur leurs monuments figurés. De la sorte, bien connus dès le début comme héros grecs, Castor et Pollux seront plus facilement étudiés comme dieux romains. La légende hellénique renferme presque tous les éléments du culte latin et souvent le laisse entrevoir. Semblable aux propylées des mystères d'Éleusis, elle ouvre les portes du temple.

Des amours de Léda, épouse de Tyndare, et de Jupiter métamorphosé en cygne (1), sont nés Castor, Pollux et Hélène, ou,

(1) Un grand nombre de statues, de pierres gravées et de peintures murales représentent les amours de Jupiter et de Léda. Les statues ont cela de remarquable, que toutes, sauf celle du musée Saint-Marc (Clarac, *Musée de sculpture*, III, n° 716, pl. 412), ont un caractère essentiellement chaste. Les artistes, cherchant avant tout à faire une étude de nu, représentent de préférence la première scène de l'aventure amoureuse, le moment où le cygne, poursuivi par l'aigle, vient chercher asile dans les bras de Léda. Cet oiseau, presque toujours plus petit que nature, n'est là que comme un accessoire qui ne doit pas nuire à la figure principale (voir Clarac, *Musée de sculpture*, III, n°s 710 et suiv.). Les auteurs de pierres gravées, et surtout les peintres de Pompeï, n'ont pas, en imitant de très près la plupart de ces statues, conservé à leurs œuvres

d'après une tradition beaucoup plus répandue, Pollux et Hélène seuls; Castor est le fils légitime et mortel de Tyndare. Une très gracieuse fresque de Pompeï représente cette naissance miraculeuse des trois enfants sortis le même jour d'un même œuf (1). Léda, assise et demi-nue, tient dans sa main un nid d'où sortent les têtes des trois nouveau-nés qu'elle montre à son époux Tyndare. Celui-ci regarde avec calme sans s'étonner ni se fâcher de ce bizarre enfantement, soit qu'il ignore la séduction dont son épouse a été la victime, soit qu'il s'y résigne (2). N'était-ce pas d'ailleurs une fatalité qui s'attachait à sa famille ? Lui-même ne descendait-il pas de la nymphe Taygète surprise elle aussi et rendue mère par Jupiter ?

Le premier exploit mémorable de Castor et de Pollux est leur expédition contre Athènes où ils vont chercher leur sœur Hélène enlevée par Thésée et Pirithoüs. Une amphore à peintures noires et une hydrie à peintures jaunes représentent le combat de Castor contre Thésée et celui de Pollux contre Pirithoüs (3). Les deux frères outragés se reconnaissent à leur *piléus* de forme ovale qu'ils portent en souvenir de leur naissance (4), et le ravisseur au soleil figuré sur son bouclier (5). Thésée vaincu, les Dioscures ramènent en triomphe à Lacédémone leur sœur délivrée. Un grand nombre de vases représentent ce retour (6) : on voit Hélène pudiquement voilée qui s'avance entre ses deux sauveurs fièrement armés de toutes pièces, et qui, avec la gloire d'avoir délivré leur sœur, rapportent l'honneur d'avoir été initiés aux mystères d'Éleusis : c'est la seule vengeance qu'ils aient exigée. Un cratère et un oxybaphon à peintures rouges rehaussées de blanc nous permettent d'assister à cette initiation (7). A droite, Castor, la tête surmontée d'une étoile, est introduit par Artémis qui lui donne la main et qui remplit ici les fonctions de *pro-*

le caractère chaste des originaux. Voy. Tœlken, *Erklärendes Verzeichniss der Antiken*, etc., 101-113. — Helbig, *Wandgemälde*, etc., de 140 à 151.

(1) Ou de deux, d'après Apollodore (III, 10, 7) et Hygin (*Fab.*, 67, 77). Si les trois enfants naissent le même jour, bien que Castor ne soit pas le fils de Jupiter, c'est que Léda s'est unie, dans la même nuit, à son époux et au cygne. (Pindare, *Néméen.*, X, 80 et suiv.).

(2) V. notre Catalogue, n° 238.

(3) Catalogue, n°s 10 et 11. — Cf. Hérodote, IX, 73. — Plutarque, *Thésée*, 31-33, etc.

(4) « τοῦ ὠοῦ τὸ ἡμίτομον » (Lucien, *Dial. des dieux*, XXVI).

(5) Thésée est ordinairement représenté ainsi; il portait le nom de Θεάριος.

(6) Catalogue, n° 12.

(7) Catalogue, n°s 14 et 15.

pylœa, ou déesse gardienne de l'entrée. A gauche, s'avance Pollux accompagné d'Hécate et d'Hercule (1) qui portent des flambeaux. Les futurs initiés couronnés de myrte, avec une guirlande de perle croisée sur les épaules (insigne ordinaire des initiés mystiques de la Grande-Grèce), se dirigent vers Déméter assise, un sceptre à la main, au centre de la scène, devant le temple d'Eleusis représenté dans le fond par l'architrave et la partie supérieure d'un édifice dorique.

Les traditions mythologiques et les monuments figurés associent Castor et Pollux à l'expédition des Argonautes. Pendant la traversée, les deux jumeaux ne cessent de s'illustrer par des exploits que racontent les vases, les miroirs et les bas-reliefs. C'est d'abord le navire *Argo* qu'ils sauvent au milieu d'une tempête : deux étoiles viennent se poser sur les fronts des Dioscures, et la mer s'apaise. Puis, ils assistent et prennent part à la délivrance de Prométhée. Un miroir étrusque représente le Titan (*Prumathé*), déjà débarrassé de ses chaînes et soutenu par Castor et Pollux aux pieds desquels gît le vautour frappé d'une flèche (2). Ailleurs les deux héros aident les Argonautes à tuer Talos. Sur une amphore à figures rouges est retracée la mort de ce redoutable brigand. Descendus du navire *Argo*, arrêté près du rivage, Castor, Pollux et Médée abattent le géant de bronze, tandis que les autres Argonautes, Zéthus, Calaïs, Jason, etc., assistent, soit du navire même, soit de l'échelle qui relie le navire au rivage, à la scène qui se passe sous leurs yeux (3).

C'est dans cette même expédition que Pollux vainquit et tua Amycus, roi des Bébryces, qui l'avait défié au combat du ceste. Sur un miroir étrusque trouvé à Préneste dans la ciste de Ficoroni, les deux adversaires sont représentés au moment où ils vont en venir aux mains (4). Amycus (*Amuces*), assis au pied

(1) Voyez les Dioscures associés à Hercule sur les monnaies de Lacédémone, Mionnet, *Description des médailles antiques*, p. 216 et 217, *Supplément*, t. IV, p. 220, nº 2.

(2) Catalogue, nº 51. Castor est ici appelé *Castur*, et son compagnon *Calinacé*. Sous ce nom bizarre, on pourrait hésiter à reconnaître Pollux, que les Etrusques appellent d'ordinaire *Pultuk* ou *Pulutuke*, si les deux héros n'étaient pas tout semblables et si les deux étoiles qui les distinguent n'étaient pas figurées sur leurs têtes.

(3) Catalogue, nº 18. Ce vase est fort remarquable par la composition, la finesse du dessin, l'élégance des costumes. Les différents personnages de cette scène sont peints en rouge ; Talos seul est en blanc : procédé ingénieux pour simuler l'airain, dont était fait ce géant fabriqué par Vulcain.

(4) Catalogue, nº 48.

d'une colonne et les bras garnis de courroies, menace Pollux (*Poloces*) également armé du ceste. Diane (*Losna*) appuyée sur une lance et la tête surmontée d'un croissant, attend, impassible, que le combat s'engage. Voici maintenant, sur les flancs de cette même ciste de Préneste qui renfermait le miroir, le résultat du duel. Pollux a vaincu son adversaire, et, sous les yeux de ses compagnons, l'attache à un arbre. A terre gisent les vêtements et les chaussures des deux combattants qui, tout à l'heure, sur le miroir, étaient représentés nus ; au-dessus plane une Victoire tenant dans les mains une couronne et des bandelettes (1).

C'est encore en compagnie des Argonautes que Castor et Pollux apparaissent sur les très nombreux monuments qui représentent la chasse du sanglier de Calydon. Aucun épisode de ce voyage fameux à la recherche de la Toison d'or n'a plus souvent inspiré les artistes. Sur les monuments les plus anciens, comme sur les plus récents, le même sujet se trouve reproduit avec des variantes très légères et souvent même insignifiantes. Ainsi, pour ne prendre que les deux représentations figurées les plus éloignées l'une de l'autre par leurs dates, sur le vase *François*, sur le vase d'*Archiclès et de Glaucite*, on voit Castor et Pollux qui combattent l'animal par derrière (2) ; on les retrouve à la même place sur les bas-reliefs, et notamment sur deux sarcophages conservés au Capitole et qui appartiennent aux bas temps de l'époque romaine (3).

Dans cette chasse fameuse, Castor et Pollux avaient eu pour compagnon Leucippe, père de Phœbé et d'Hilaeira promises à Idas et à Lynceus. Les Dioscures s'éprirent des jeunes filles et les enlevèrent. Cet épisode, comme celui qui précède, est très fréquemment reproduit sur des monuments figurés qui se répartissent sur une longue période (4). Les plus anciens sont des vases, trois amphores et une hydrie à peintures rouges sur fond noir (5) ; le plus récent est un bas-relief de la galerie Giustiniani

(1) Catalogue, nos 226 et 21. Cette lutte a été chantée par les poètes, notamment par Valerius Flaccus (*Argonautiques*, IV, 252-324), et elle a fait le sujet d'une comédie d'Epicharme.

(2) Catalogue, nos 19 et 20.

(3) Catalogue, nos 193, 194 et 195.

(4) Micon avait peint cet enlèvement dans le temple athénien des Dioscures. On retrouvait le même sujet sur le trône d'Apollon à Amyclæ et sur le coffre de Cypsélus. Enfin, nous savons que l'orateur Hortensius possédait le même sujet dans sa villa de Tusculum (Pline, *H. N.*, XXXV, 40).

(5) Catalogue, nos 22, 23, 24, 25.

qui n'est que la réplique de deux autres sarcophages tout semblables (1). Sur les premiers, comme sur les derniers en date de ces monuments, Castor et Pollux sont représentés au moment même où ils enlèvent, sous les yeux de leurs parents, les jeunes filles qu'ils aiment et qu'ils veulent épouser. Sur les parois latérales de deux sarcophages sont figurées les noces des deux couples (2), dont naîtront des enfants que Polygnote, selon Pausanias, avaient représentés dans un temple de Sparte, à cheval à coté de leurs parents (3).

Cependant Idas et Lynceus, voulant venger l'injure qui leur a été faite et reconquérir les fiancées qui leur ont été prises, se sont mis à la poursuite des ravisseurs. La lutte qui s'engagea entre les quatre guerriers est représentée sur une hydrie à peintures noires (4) : les combattants, armés de la lance, du casque et de la cuirasse, en viennent aux mains sous les yeux des Leucippides et de Minerve, protectrice ordinaire des fils de Jupiter. Lynceus est tué par Castor qu'un bas-relief de la villa Albani (5) montre descendu de cheval et prêt à frapper son ennemi renversé à terre; mais à son tour Castor est tué par Idas. Sur un scarabée étrusque, on voit le fils de Tyndare appuyé contre un rocher dans l'attitude affaissée d'un homme blessé à mort (6). Il meurt en effet. Voici, sur un autre scarabée, Pollux qui porte dans ses bras l'urne renfermant les cendres de son frère (7).

Mais là ne s'arrête pas son dévouement fraternel. Le fils immortel de Léda et de Jupiter a obtenu de faire partager à son frère le privilège de son immortalité : tous deux habiteront alternativement l'Olympe et les Enfers. On croit reconnaître sur un vase de Canosa, qui représente l'Enfer, Pollux venant racheter et remplacer Castor (8).

Ainsi, les principaux épisodes de la vie des Dioscures, depuis leur étrange naissance jusqu'à leur mort alternative, se trouvent

(1) Catalogue, nos 196, 197, 198.

(2) Catalogue, nos 196 et 197.

(3) Voir, au n° 66 du Catalogue, un miroir étrusque qui, d'après certains archéologues, représenterait la naissance des fils des Dioscures, comme le miroir catalogué au n° 65 représenterait la naissance de Castor et de Pollux eux-mêmes.

(4) Catalogue, n° 26.

(5) Catalogue, n° 184.

(6) Catalogue, n° 218. Cf. n° 219.

(7) Catalogue, n° 220. Cf. n° 219.

(8) Catalogue, n° 40.

retracés sur les monuments de toute espèce et de toute époque qui ont été découverts en Italie. Pourquoi ces deux héros, divinisés par les Grecs et accueillis par les Romains, hantent-ils si souvent l'imagination du graveur, du peintre, du sculpteur? Pourquoi les rencontre-t-on à tout instant sur tant de monuments très divers? Est-ce simplement parce que les sujets que l'artiste, en quête d'inspiration, découvrait dans leur histoire, étaient poétiques et gracieux? S'il en était ainsi, les monuments sur lesquels apparaissent les Dioscures n'auraient d'intérêt qu'au point de vue de l'exécution matérielle. Il y a plus et mieux dans ces représentations figurées; il y a une pensée cachée sous une image. Ce n'est pas parce qu'ils traduisent telle ou telle légende que ces monuments nous intéressent: c'est parce que la légende héroïque renferme une idée religieuse qu'il s'agit de dégager; c'est parce qu'ici nous nous trouvons en présence d'une de ces croyances populaires dont l'histoire écrite ne parle pas, et qui, s'il ne subsistait aucun monument figuré, aurait disparu sans laisser de traces derrière elle.

CHAPITRE II.

ORIGINE DU CULTE DE CASTOR ET POLLUX EN ITALIE. LA GRANDE-GRÈCE ET TUSCULUM.

Lorsqu'on étudie jusque dans ses origines l'histoire des anciens dieux de Rome, on trouve qu'avant d'être modifié par des influences étrusques et grecques leur culte avait le plus souvent un caractère national, indépendant, sans analogie avec celui des divinités étrangères qui finirent par faire presque complètement disparaître les traditions primitives de la religion romaine. Cette invasion des cultes nouveaux rend parfois très difficile l'étude des origines d'une divinité latine et des diverses modifications que subit sa légende. Toutefois, on est souvent aidé dans ses recherches, soit par les textes et les monuments, soit par le nom même de ces dieux qui ne ressemble pas à celui des divinités correspondantes de la Grèce ou de l'Orient.

Aucun secours de ce genre ne permet de trouver dans les premiers temps de Rome un culte indigène de Castor et Pollux. Aucun texte, aucun monument ne laisse supposer que ces dieux aient tenu dès l'origine une place dans l'histoire religieuse des Romains. C'est de la bataille du lac Régille que date leur première apparition à Rome, et ce jour-là ils interviennent avec des noms, des attributions et une réputation qu'ils ont apportés de la Grèce.

Toutefois, si rien n'autorise à établir que Castor et Pollux aient été avant l'année 255 connus et adorés par les Romains comme divinités officielles, il est hors de doute que depuis longtemps déjà leur culte avait pénétré en Italie. On en trouve des traces manifestes dans le midi de la péninsule et jusqu'aux portes de Rome, à Tusculum, dès une époque très reculée, antérieure même à la fondation de la Ville éternelle. C'est par des Grecs que

ce culte avait été apporté en Italie, et la forme et le caractère helléniques qu'il avait à son arrivée s'étaient jusqu'alors conservés intacts. Il faut donc, avant d'introduire à Rome ces dieux d'origine grecque, rechercher comment ils avaient été amenés dans l'Italie méridionale et à Tusculum, l'idée qu'on se faisait d'eux, le pouvoir qu'on leur prêtait et le culte qu'on leur rendait.

Suivant certaines traditions mythologiques relatives au voyage des Argonautes, Castor et Pollux auraient, après la conquête de la Toison d'or, abordé avec leurs compagnons en Sicile et dans plusieurs ports de l'Italie méridionale. En Sicile, Jason aurait laissé aux indigènes l'idée de célébrer en l'honneur des Dioscures un festin annuel (1). Ne sachant comment payer ses soldats qui venaient de gagner une bataille, il raconta, dit-on, à sa mère qu'il ne devait la victoire qu'à l'intervention personnelle de Castor et de Pollux, et qu'il voulait les remercier de leur précieux concours en leur offrant un superbe festin. La reine se laissa tromper, et, avec l'argent qu'elle fournit, Jason paya ses soldats. Les Siciliens, comme on va le voir, acquittèrent la dette du chef des Argonautes en célébrant, comme les Grecs, en l'honneur des Dioscures, la fête des *Théoxénies*. De Sicile, les voyageurs seraient passés en Italie et auraient abordé à Pœstum. Ayant obtenu des habitants de ce pays la permission de jeter l'ancre dans le port Alburne, ils auraient, par reconnaissance, élevé à Junon Argiva un temple, comme ils en consacrèrent un autre en Grèce à Minerve Asia (2). Puis, poursuivant leur route, et longeant toujours les côtes de Pœstum à Formies, ils auraient fondé le port de Caiète, appelé par eux *Aétès* en souvenir du père de Médée.

Sans doute, ce ne sont là que des fables ; mais d'autres traditions plus sérieuses et plusieurs documents irréfutables attestent, sinon le passage des héros Castor et Pollux à bord du navire *Argo*, du moins leur présence comme dieux en possession d'un culte régulièrement établi dans la Sicile et au sud de la péninsule italienne. A Agrigente, ils avaient un temple et des fêtes que l'on célébrait avec pompe. Chaque année, on leur dressait un lit de repos et une table chargée de leurs mets favoris. « L'esprit me pousse à l'avouer, » s'écrie Pindare dans sa troisième ode olympique, « c'est grâce aux fils de Tyndare, à ces nobles cavaliers, que la gloire s'est attachée à Théron d'Agrigente et à toute la famille d'Emmènes. C'est ainsi que les dieux récompensent ceux

(1) Polyen, Στρατηγήματα, VI, 1, 3.
(2) Pausanias, III, 24, 7.

qui leur dressent plus que les autres hommes des tables hospitalières, et qui, d'une âme pieuse, observent les rites sacrés des bienheureux (1). »

Est-il besoin de dire que ce temple d'Agrigente et ces cérémonies siciliennes sont d'origine exclusivement hellénique ? L'édifice, restauré plus tard par les Romains, était grec, d'ordre dorique et polychrome : c'est le seul temple de ce genre qu'aient jamais eu les Dioscures dans la Sicile, la Grande-Grèce et en Italie. Quant à leurs fêtes, ce sont les mêmes que celles des *Théoxénies* grecques. Les Siciliens ne faisaient qu'imiter les habitants de la Cyrénaïque qui, chaque année, invitaient Castor et Pollux à un dîner traditionnel institué par le roi Battos (2), et les Athéniens qui leur préparaient au Prytanée un déjeuner solennel (3). Un décret trouvé à Paros rapporte qu'un certain Killos, fils de Démétrios, ayant été nommé polémarque, fut chargé d'offrir à Castor et Pollux un sacrifice et un repas magnifique auquel les deux divins jumeaux étaient censés s'asseoir en personne (4). En Sicile, comme en Grèce et à Paros, on leur dressait des tables hospitalières et un lit de repos semblable à ce *biclinium* garni d'un matelas, de deux coussins et d'un tapis, au-dessus duquel planent les Dioscures dans un bas-relief trouvé en Thessalie (5).

Eh bien, ces coutumes religieuses, qui sont les mêmes en Sicile et en Grèce, se retrouvent encore toutes semblables dans l'Italie méridionale, à Locres particulièrement, et, comme on le verra plus loin, tout près de Rome, à Tusculum.

Dans une légende locrienne qui se trouve mêlée à un fait historique, et qui permet d'établir en quelque sorte le passage du culte des Dioscures de la Grèce à l'Italie, c'est encore un repas solennel, un *lectisternium* que nous rencontrons (6). Pendant une guerre contre les habitants de Crotone, les Locriens, se sentant inférieurs à leurs ennemis et redoutant une défaite, avaient envoyé plusieurs députés demander des secours aux Lacédémoniens.

(1) Pindare, *Olymp.*, III, 38-41.

(2) « Ἐπιφανῶς ἄγουσιν οἱ Κυρηναῖοι τὰ Διοσκούρεια, Βάττου πρώτου καταδείξαντος τὴν εὔχην » (Schol. de Pindare, *Pyth.*, V, 6).

(3) Athénée, *Banquet des sophistes*, IV, p. 137 : « ὅταν τοῖς Διοσκούροις ἐν Πρυτανείῳ ἄριστον προτιθῶνται, ἐπὶ τῶν τραπεζῶν τιθέναι, etc. »

(4) *Corpus I. G.*, t. II, 1074, 2374°.

(5) Fröhner, *Notice sur deux peintures de vases grecs de la nécropole de Camiros*, pl. 1, p. 5.

(6) Diodore de Sicile, VIII, 32.

Sparte n'avait rien donné, mais s'était engagée à envoyer Castor et Pollux défendre les Locriens menacés. Les ambassadeurs s'étaient payés de cette réponse, et, selon la coutume grecque, avaient, sur le vaisseau qui les ramenait, dressé un *lectisternium* et offert un sacrifice aux divins alliés qui leur étaient promis. Ceux-ci n'avaient pas trompé la confiance de leurs nouveaux adorateurs. Dans la bataille du fleuve Sagra, qui fut un triomphe pour les Locriens, on avait vu Castor et Pollux montés sur des chevaux blancs et vêtus de chlamydes de pourpre combattre aux deux ailes de l'armée (1). Depuis cette journée, les habitants de Locres les honoraient d'un culte spécial; ils leur avaient élevé un temple et consacré deux autels (2) sur les rives du fleuve Sagra, et leurs monnaies représentaient les têtes accolées des Dioscures surmontées chacune d'une étoile (3). Sur d'autres monnaies de la même ville, Castor et Pollux figuraient à côté de Jupiter tenant l'aigle d'une main et de l'autre la lance, deux symboles de la victoire.

D'autres monuments figurés, dont il sera parlé plus loin, prouvent que Castor et Pollux étaient connus et adorés dès cette époque dans toutes les villes de l'Italie méridionale. On les voit souvent représentés sur les vases italo-grecs d'ancien style qui furent découverts dans ces contrées et qui commencèrent, comme on sait, à être fabriqués à partir du cinquième siècle avant l'ère chrétienne. On les retrouve encore sur les principales monnaies de Rhégium, de Tarente, de Nucerie, de Pœstum (4), etc., où ils apparaissent presque toujours avec le costume et les attributs qu'ils avaient le jour de la bataille du fleuve Sagra, c'est-à-dire montés sur leurs chevaux qui galopent, vêtus d'un manteau flottant, coiffés du *pileus* surmonté d'une étoile et tenant dans les mains des palmes ou une couronne, emblèmes de la victoire qu'ils apportent à leurs protégés. L'un d'eux était même représenté à côté des Argonautes sur un des trois grands temples de Pœstum (5). Des métopes trouvées, en 1831, sur le sol de l'antique Posidonia rappellent les principales aventures des héros de la Toison d'or. On y voit Jason abrité sous un large bouclier et prêt à tuer le dragon; on y reconnaît aussi Phrixus avec son

(1) Cicéron, *De natura Deorum*, III, 5. Justin, XX, 3.

(2) Strabon, VI, 10.

(3) Catalogue, n° 94. Voir aussi Mionnet, *Description des médailles antiques*, t. I, p. 196, n° 925.

(4) Catalogue, n°s 95 et suiv.

(5) *Journal des Savants*, année 1835, article de M. Raoul Rochette. Catalogue, n° 182.

bélier, Hercule près d'une stèle et Castor à côté de son cheval. Peut-être même ne serait-il pas téméraire de supposer que le temple de Pœstum, voisin de celui de Neptune, et appelé bien à tort la *Basilique* (1), parce qu'on en ignore le vrai dieu, était consacré aux Dioscures. Cette hypothèse permettrait d'expliquer la présence de cette étrange rangée de neuf colonnes qui, divisant l'édifice en deux parties dans le sens de la longueur, fait en quelque sorte d'un même temple deux temples différents : dans l'une de ces deux parties se trouvait peut-être la *cella* de Castor, dans l'autre celle de Pollux (2).

Ce culte hellénique, que l'Italie méridionale rendait aux Dioscures, se retrouve absolument semblable à Tusculum. Ce sont les mêmes traditions mythologiques et les mêmes cérémonies religieuses.

Diodore de Sicile raconte, d'après d'autres historiens (3), que, maîtres de la Toison d'or, Jason, Castor, Pollux et leurs compagnons avaient remonté le Tanaïs jusqu'à ses sources; que là, ayant tiré leur navire à terre, ils l'avaient transporté jusqu'à un autre fleuve tombant dans l'Océan (4). Ils avaient alors suivi les côtes, franchi le détroit de Gadès, mouillé dans l'île d'Æthalie, à un endroit appelé depuis *Argoum* en souvenir de leur passage, et abordé enfin en Etrurie, dans un port qui prit le nom de *Télamon*, un des Argonautes.

Pendant cette longue et merveilleuse traversée, Castor et Pollux n'avaient cessé, suivant la tradition, de rendre à leurs compagnons et aux étrangers de nombreux services, et de donner partout de grands exemples de courage, de justice et de piété (5). Partout, sur leur passage, ils avaient redressé les torts, secouru les faibles et puni les méchants. Après qu'ils eurent, comme on sait, sauvé dans une tempête leurs compagnons et le navire *Argo*, Glaucus, le dieu marin, suivit les voyageurs à la nage pendant deux jours et deux nuits, et prédit à Castor et à Pollux qu'ils seraient désormais appelés Dioscures, ou fils de Jupiter, et ado-

(1) César Daly, *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, XVI, p. 13. Cf. Kugler, *Geschichte der Baukunst*, I, p. 225.

(2) On sait qu'en Italie, comme en Grèce, il y avait dans certains temples consacrés à plusieurs divinités à la fois une séparation : témoins un temple d'Ancyre et celui de *Vénus et de Rome*, près du Colysée.

(3) IV, 56. Apollonius de Rhodes, *Argonaut.*, IV, 284, etc.

(4) Les mots grecs δυστμίζειν, ὑπεριστμίζειν τὰς ναῦς, prouvent quc ce transport des navires à travers un isthme n'était pas un fait extraordinaire.

(5) Diodore de Sicile, IV, 43 et 48; VI, 6.

rés partout où ils iraient comme des divinités bienfaisantes. Si, comme plus haut, il est difficile de croire, d'après ls relation mythologique de ce voyage invraisemblable, que Castor et Pollux, débarqués dans le port de Télamon, aient introduit eux-mêmes leur culte dans cette partie de l'Italie, du moins peut-on établir qu'il y avait été apporté par des colons venus de Grèce. A Tusculum, comme dans les principales villes de l'Italie méridionale, le culte des Dioscures apparaît dès l'origine avec un caractère exclusivement hellénique. Au reste, cette antique cité du Latium ne renfermait-elle pas elle-même des traces nombreuses et manifestes du passage des Grecs? Sans doute on aurait tort d'ajouter foi aux traditions mythologiques qui faisaient de Télégonus, fils d'Ulysse et de Circé, le fondateur de Tusculum. Cependant il paraît incontestable (1) qu'à la population primitive de cette ville, composée d'habitants indigènes du Latium, se joignirent des colons grecs venus d'Argos, qui apportèrent avec eux leur culte et aidèrent à élever les murs connus sous le nom de murs télégoniens. Festus (2) reconnaît l'origine hellénique de Tusculum, qu'il fait venir de δύσκολον, mot qui expliquerait, selon lui, la forte position de la ville, et Ovide avoue, lui aussi, qu'elle a été, comme Tibur, bâtie par le fils d'Ulysse et par des mains argiennes (3):

> Et jam Telegoni, jam mœnia Tiburis udi
> Stabant, Argolicæ quod posuêre manus.

Ainsi des Romains, fils d'Énée, si jaloux d'ordinaire du privilège de leur descendance divine, daignaient reconnaître à un autre peuple une origine héroïque et admettaient même sans difficulté la priorité historique de Tusculum. Ils laissaient dire, et disaient eux-mêmes (Tite-Live en est la preuve) (4), que Mamilius, chef du parti latin, descendait d'Ulysse comme sa famille en affectait la prétention sur ses médailles. Il devait donc y avoir quelque chose de vrai dans cette histoire héroïque des origines grecques de Tusculum. Du reste, un assez grand nombre de mo-

(1) Voir Canina, *Descrizione del antico Tusculo*, Roma, 1841, in-f°, 1re partie; et le compte rendu de cet ouvrage par Raoul Rochette, dans le *Journal des Savants*, 1847, 1er article.

(2) Au mot *Tuscus*.

(3) *Fastes*, IV, 71, 72.

(4) I, XLIX.

numents trouvés sur l'emplacement même de la ville antique semblent venir à l'appui de ces traditions écrites. Ce sont des bas-reliefs (1) représentant les principales aventures d'Ulysse, des piédestaux portant gravés en lettres grecques des noms de héros grecs, entre autres des héros de la Toison d'or; ce qui semble prouver que les Argiens avaient apporté dans cette contrée du Latium la connaissance des principaux événements de l'expédition des Argonautes, et le culte des héros qui y avaient pris part, celui des Dioscures, par exemple. Une admirable statue grecque de Léda (2), découverte au même endroit, ne fait-elle pas encore plus directement allusion à Castor et Pollux adorés à Tusculum?

Ils y avaient un temple que Cicéron mentionne (3), et qui, d'après quelques archéologues, serait un des plus anciens édifices construits dans l'enceinte très resserrée de la ville primitive. Suivant l'usage des Grecs et des peuples indigènes du Latium, qui recherchaient les lieux escarpés et protégés, comme les nids d'aigle, contre les coups de main inattendus, les premiers habitants de Tusculum s'étaient établis sur la crête élevée d'une colline abrupte. Plus tard, après les agrandissements nécessaires de la cité primitive, cette éminence étroite ne fut plus que la citadelle, l'*arx*, au-dessous de laquelle s'étagea la ville, *oppidum*, des époques postérieures. Or, selon Canina (4), le savant historien des cités latines, le temple de Castor et Pollux se trouvait dans la partie la plus ancienne de la ville, dans la citadelle même. Contigu au temple de Jupiter Maius, le dieu suprême de Tusculum (5), il s'élevait du côté du midi, à un endroit où apparaissent encore quelques vestiges informes d'un édifice qui devait être fort grandiose. Ce qui paraît à Canina justifier la place qu'il assigne au temple de Castor et Pollux, c'est, d'une part, un passage où Cicéron raconte que le tonnerre tomba à Tusculum sur le temple des Dioscures (6), et, d'autre part, une monnaie de la

(1) Winckelmann, *Monum. inéd.*, n° 161. *Journal des Savants*, octobre 1848. Thiersch, *Littera Ad. Ch. Cav. Tamboni*, 1623. On reconnaît, par exemple, sur ces bas-reliefs, Pénélope travaillant entre deux femmes, la vieille nourrice d'Ulysse, et Ulysse lui-même au moment où il est reconnu par Eumée et Euryclée.

(2) Galerie Borghèse. — V. Clarac, *Musée de sculpture*, III, n° 710, pl. 413.

(3) *De divinatione*, I, 43, 98 : « *Tusculi* ædes Castoris et Pollucis. »

(4) *Opus citatum*, 2e partie, p. 75.

(5) Macrobe, *Sat.*, I, 12. Tite-Live, XXVII, 4.

(6) *De divinatione*, I, 43, 98.

famille Sulpicia, au recto de laquelle sont représentées les deux têtes de Castor et de Pollux, tandis qu'au verso on distingue une porte surmontée de cette inscription : *TVSCVL.* (1). Or, la



foudre frappant toujours les lieux les plus élevés, l'édifice dont il s'agit pouvait-il être ailleurs que dans la citadelle? Quant à la monnaie, elle indiquerait plus clairement encore, en rappelant l'exploit d'un des membres de la *gens Sulpicia*, la présence de Castor et de Pollux dans l'Acropole. Appelé au secours des Tusculans assaillis par les Latins, le tribun des soldats, Servius Sulpicius, était arrivé au moment où les ennemis, maîtres de l'*oppidum*, s'apprêtaient à attaquer l'*arx*, dernier refuge des assiégés (2). Si l'on voyait sur la monnaie de Sulpicius, d'un côté, la citadelle de Tusculum figurée par une porte, de l'autre les têtes des Dioscures, c'est parce qu'en délivrant l'Acropole, le tribun vainqueur avait du même coup sauvé Castor et Pollux qui s'y trouvaient enfermés. Il fallait pour cela que le temple de ces dieux fût dans la citadelle. Il était donc aussi ancien que la ville primitive.

On pourra contester la valeur de ces arguments. Par exemple, au lieu d'admettre, avec Canina, que la porte représentée sur la monnaie de Sulpicius soit une des deux portes de l'*arx*, on pourra croire bien plutôt qu'elle désigne une des portes de l'*oppidum* (3) auquel s'applique toujours exclusivement, chez les écrivains latins (4), le mot *Tusculum* qui se retrouve ici gravé sur le frontispice de la porte représentée. D'où il résulterait que les dieux sauvés par le tribun romain pouvaient avoir leur temple dans la

(1) Eckel, *Doctr. numm.*, V, 319. Catalogue, n° 87.

(2) Tite-Live, VI, 33.

(3) D'autant plus que huit portes semblent être représentées sur cette médaille, et l'*arx* n'avait que deux portes, l'une à l'est et l'autre au couchant. Cette dernière était l'entrée principale.

(4) Tite-Live (VI, 33) emploie toujours, dans le passage signalé plus haut, le mot *Tusculum* pour désigner la ville déjà occupée par les Latins, et quand il parle de la citadelle où se sont réfugiés les Tusculans, il se sert toujours du mot *arx*. Voir Raoul Rochette, *loc. citat.*, 2e article.

ville tout aussi bien que dans la citadelle (1). Quoi qu'il en soit, et s'il n'est pas tout à fait permis de retrouver dans la partie la plus élevée et la plus ancienne de la ville l'emplacement du temple de Castor et Pollux, il est en revanche tout à fait certain que leur culte existait à Tusculum dès une époque très reculée; qu'il y avait été introduit par des colonies helléniques, et qu'il avait conservé dans cette contrée du Latium son caractère originel.

En effet, dans les honneurs qu'ils rendent aux Dioscures, les habitants de Tusculum ne s'écartent guère des traditions grecques. Chaque année, à la même époque, ils leur dressaient un *lectisternium* et leur offraient un repas. En même temps le *pulvinar* de ces dieux était orné de bandelettes et de couronnes, *stroppus* (2), et fleuri de bouquets de verveine, *struppi* (3), d'où le nom de *struppearia* donné à ces cérémonies. — Il y a un rapport évident entre le festin offert par les habitants de Tusculum à Castor et à Pollux et ceux que ces mêmes divinités retrouvaient tous les ans à Athènes et à Cyrène. Peut-être même le repas se composait-il, dans le Latium comme en Grèce, de fromage, d'olives mûres, de gâteaux de farine d'orge et de bottes de poireaux. Quant au bouquet de verveine déposé à Tusculum sur le *pulvinar* de Castor et de Pollux, ne rappelle-t-il pas le bouquet de silphium que les Dioscures laissèrent à leur hôte Phormion, et que celui-ci portait à la main lorsqu'il alla à Cyrène assister au dîner fondé par le roi Battos? — On racontait (4) qu'un jour les Dioscures étaient venus demander l'hospitalité à ce citoyen de Lacédémone, et le prier de leur donner une certaine chambre de sa maison qu'ils lui indiquèrent, et qu'ils avaient habitée jadis quand ils étaient parmi les hommes. Phormion mit tout ce qu'il possédait au service de ces deux jeunes dieux, excepté pourtant

(1) Ajoutons que dans la citadelle, resserrée sur un espace très étroit, et renfermant déjà le temple de Jupiter Maïus, il ne devait guère y avoir de place pour un autre édifice sacré.

(2) Festus au mot *Stroppus* :

« Stroppus est, ut Ateius philologus existimat, quod græcè στρόφιον vocatur, et quod sacerdotes pro insigni habent in capite; quidam coronam esse dicunt, aut quod pro corona insigne in caput imponatur, quale ut strophium. Itaque apud Faliscos diem festum esse, qui vocatur struppearia, quia coronati ambulent, et a Tusculanis, quod in pulvinari imponatur Castoris struppum vocari. »

(3) Festus, au mot *Struppi* :

« Struppi vocabantur in pulvinaribus fasciculi de verbenis facti qui pro deorum capitibus ponebantur. »

(4) Pausanias, III, 16, 2 et 3. — Suidas, III, p. 624.



[illegible] éditeur, à Paris. Héliog. Dujardin

HARPOCRATE IDENTIFIE AVEC L'ENFANT A L'OIE

Terre cuite de Tarse (Cilicie). — Musée du Louvre



Ernest Thorin, éditeur, à Paris. Héliogr. Dujardin

PRÊTRESSE D'ISIS.
Statue du Musée de Palerme



Libr. Thorin, éditeur, à Paris.		Helio. Dujardin

PRÊTRESSE D'ISIS
Bas-Relief du Musée de Naples

la chambre réclamée qu'occupait une de ses filles. Les Dioscures se contentèrent de l'appartement qu'on leur donna. Mais le lendemain la jeune fille et ses servantes avaient disparu en même temps que les dieux : on ne trouva dans la chambre abandonnée que deux statues des Dioscures, une table, et sur cette table un bouquet de silphium. C'est sans doute le souvenir de cette légende et de la fête annuelle de Castor et de Pollux que les colons grecs avaient apporté en Italie. Le *silphium* de Sparte fait songer au *struppus* de Tusculum, et il semble qu'il y ait un rapport étroit entre les cérémonies grecques des *Théoxénies* et les cérémonies latines des *Struppearia*.

Ainsi donc, quelque loin qu'on aille chercher les origines du culte de Castor et Pollux en Italie, on ne saurait y découvrir un élément vraiment latin, ni lui reconnaître un caractère proprement indigène. Les Dioscures sont deux divinités helléniques introduites en Italie sous leur forme et avec leurs attributions helléniques. Sans doute, Castor et Pollux pourront dans la suite subir certaines métamorphoses et s'unir même à de vieilles divinités latines. On les verra, par exemple, se confondre avec les Pénates (1) : dans un petit temple mystérieux du mont Vélia se trouvaient deux antiques statues de jeunes gens armés de la lance, que tout le monde disait être Castor et Pollux, et qu'une inscription appelait les *dieux Pénates* de l'ancienne Rome (2). Mais lorsque, pour la première fois, on signale leur présence en Italie, dans le Latium, à Rome, ils ne sont que Grecs, et n'ont aucun rapport avec les vieilles divinités latines métamorphosées peu à peu quand la religion grecque envahit l'Italie. Leur culte n'a pas la même histoire que celui d'Hercule, par exemple, qui, avant de devenir à Rome le dieu grec que l'on connaît, le dieu de la force brutale et des gladiateurs combattant dans l'arène, avait été le dieu paisible et bienfaisant de la campagne, des récoltes et des troupeaux. Hercule était un dieu indigène, dont le culte fort ancien remontait au delà des influences grecques ou étrusques et s'était trouvé lié aux origines de Rome. Voilà pourquoi Tite-Live raconte tout au long ses aventures et ses exploits en Italie. Au contraire, il négligera de rappeler l'in-

(1) Qui sont représentés sur les médailles, notamment sur une monnaie d'argent de la gens Antia, par deux têtes accolées de jeunes gens semblables aux Dioscures ; on lit à l'exergue : DEI PENATES.

(2) *Tables d'Ancyre* : AEDEM DEVM PENATIVM IN VELIA. — Denys d'Halicarnasse, I, 68. — Charles L. Visconti et R. Lanciani. *Guide de Palatin*, p. 23.

tervention surnaturelle de Castor et de Pollux à la bataille du lac Régille ; il ne parlera qu'en passant et avec une légèreté qui semble presque dédaigneuse du vœu formé au milieu du combat par A. Postumius (1). Omission qui d'abord étonne. Tite-Live est si scrupuleux d'ordinaire, lorsqu'il s'agit de rapporter et d'imposer aux peuples vaincus l'histoire fabuleuse des premiers temps de Rome et les apparitions divines qui présagèrent sa grandeur! Ce silence s'explique cependant. En 255 après la fondation de Rome, lorsque pour la première fois Castor et Pollux apparurent aux Romains dans la guerre contre les Latins, ce n'étaient pas encore des dieux nationaux; ils n'avaient point été dès l'origine associés à l'histoire de la ville naissante. Loin de là : c'étaient des dieux étrangers, ennemis même jusqu'alors, comme on le verra plus loin, et qui manifestaient ce jour-là à ceux qui les invoquaient pour la première fois leur bienfaisante intervention. Ils n'avaient donc pas, aux yeux de Tite-Live, d'assez anciens états de service pour mériter de prendre place dans l'histoire des premiers temps de Rome : ce n'étaient encore que des dieux étrangers, des dieux helléniques.

En effet, cette réputation de héros invincibles qui donnent la victoire à ceux qui les invoquent, ne la tenaient-ils pas des Grecs, comme le reste? La guerre des Locriens contre les Crotoniates n'en est-elle pas une preuve manifeste, et la bataille d'Ægos-Potamos, en Grèce même, une autre plus concluante encore? C'était avec l'aide des Dioscures que Lysandre ce jour-là avait battu les Athéniens, et c'est à eux que les Spartiates avaient, en souvenir et en reconnaissance de cette victoire, consacré deux étoiles d'or dans le temple de Delphes (2). Jamais leurs généraux ne s'en allaient en guerre sans faire porter devant eux deux poutres réunies par une troisième, symbole antique des Dioscures et gage certain de la victoire (3).

Non seulement leur culte et leur réputation, mais leurs attributs, leur costume, et leurs noms aussi sont d'origine exclusivement hellénique. En Italie comme en Grèce, Castor et Pollux seront le plus souvent représentés accompagnés de leurs chevaux et armés de la lance. Tantôt ils apparaîtront lancés au galop, comme sur la plupart des monnaies consulaires (4); tantôt ils

(1) II, 20 et 42.

(2) Plutarque, *Lysandre*, XIV, 18. — Cicéron, *De divinatione*, I, 34.

(3) Plutarque, *De Fratrum amore*, I. — Ces très anciennes représentations des Dioscures s'appelaient δόκανα; c'étaient donc de simples pieux.

(4) Cf. Pausanias, III, 18, 8.

seront figurés debout à côté de leurs chevaux, comme dans le fameux groupe du Capitole (1). Leur costume se composera du *pileus*, le plus souvent surmonté d'une étoile, et de la chlamyde de pourpre, couleur dont on retrouve des traces sur plusieurs monuments figurés, notamment sur un bas-relief mithriaque (2). C'est bien là le vêtement qu'ils portaient en Grèce. Pausanias dit, à propos de deux jeunes gens d'Andania qui avaient apparu aux Lacédémoniens, que leur costume était celui des Tyndarides, c'est-à-dire qu'ils portaient la chlamyde de pourpre (3). Cette chlamyde, en Italie comme en Grèce, est nouée sur les épaules des deux jeunes dieux et retombe en arrière sur leur dos; c'est le caractère distinctif que leur reconnaît Suidas (4). Quant au *pileus*, à ce bonnet que Lucien compare à la moitié d'un œuf (5), et qui faisait allusion à la naissance merveilleuse des fils de Tyndare, c'est bien encore une coiffure grecque, plus particulière à Lacédémone : on la retrouve souvent figurée sur les monnaies de cette ville. Le *pileus* pouvait prendre des formes légèrement différentes : le bonnet phrygien, le bonnet carré dans le haut des affranchis romains portaient également ce nom ; mais le bonnet de forme ovale était exclusivement grec. Le mot même de *pileus* est d'origine hellénique : Isidore le dit venu de πίλος, parce qu'il était de feutre et fait, comme le *galerus*, avec la laine des victimes.

On peut en dire autant des noms mêmes des Dioscures. C'est par une supposition ingénieuse, mais inadmissible, que Klausen a fait dériver *Castor*, en étrusque *Castur*, de *castus* ou de *candere*. *Castor* vient de Κὰστωρ, lequel dérive peut-être de καίνυμι, vaincre. Varron est formel sur ce point : *Castoris nomen græcum*, dit-il (6). Le mot *Pollux* est, lui aussi, d'origine grecque. L'étymologie de *pollucere* est plus ingénieuse encore que celle de *candere* pour *Castor*, mais elle n'est pas plus exacte. Varron affirme que *Pollux* vient de Πολυδεύκης (7). On ne saisit pas tout d'abord une liaison bien étroite entre ces deux termes; mais il ne faut pas oublier que la forme primitive de *Pollux* était *Polluces* (8), en

(1) *Catalogue*, n° 164.
(2) Trouvé à Vienne (Isère). — *Annales de l'Institut archéologique*, 1841, p. 239.
(3) IV, 27, 1.
(4) V. *Winkelmann*, *Monum. ant. ined.*, II, 75.
(5) *Dialog. deor.*, XXVI.
(6) *De Lingua latina*, IV, 10.
(7) *Ibid.* « Pollucis a Græcis in latinis litteris veteribus nomen, quod est, inscribitur, ut πολυδεύκης, Polluces, non, ut nunc, Pollux. »
(8) On le trouve ainsi écrit dans Plaute, *Bacch.*, IV, 58.

étrusque *Polloces*, *Polutuke* ou *Pultuke*. Or, *Polluces*, qui se rapproche déjà plus que *Pollux* de Πολυδεύκης, vient du mot grec par l'intermédiaire de l'étrusque : l'*u* est tombé (*Poldeukès*), et il y a eu transformation du *d* en *l* (*Polleukes*, *Polluces* ou *Polloces*, *Pollux*) (1).

Castor et Pollux sont donc deux divinités helléniques introduites en Italie sous leur forme, avec leur caractère, leurs attributions et leurs noms helléniques. Ils n'ont perdu dans le voyage que le titre de Dioscures qui ne se retrouvera dans aucun texte ni sur aucun monument latin. Ils s'appellent désormais Castor et Pollux, ou *Castores*, nom d'origine encore hellénique, puisque les Grecs les appelaient souvent τώ Κάστωρε.

Il s'agit maintenant d'introduire à Rome, et d'étudier dans son développement et ses manifestations diverses le culte de ces deux dieux qui ne cesseront plus d'avoir en Italie une importance considérable et d'y jouir, jusqu'à la fin de l'Empire, d'une immense popularité.

(1) V. *Philologischer Anzeiger* (XI Band, IV und V, Helft, 1881, p. 222. « Auch etruskisches *Pulutuke* oder *Pultuke* und lateinisches *Polouces* oder *Pulluces* haben sich beide unabhängig von einander aus Πολυδεύκης entwickelt, wobei wir indess für den lateinischen Namen als vermittelnde Form nicht mit Lobeck Πολυλύκης, sondem mit Jordan Poluluces = *Puluduces* anzunehmen haben. » Compte rendu, par A Strelitz, de l'ouvrage de Jordan : *Kritische Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache*. Berlin, Weidmann, 1879.

CHAPITRE III.

INTRODUCTION DE CASTOR ET DE POLLUX A ROME. — LA BATAILLE DU LAC RÉGILLE. — LA TRANSVECTIO EQUITUM. — CASTOR ET POLLUX DIEUX GUERRIERS.

C'est peu de temps avant l'expulsion des Tarquins, vers la cinquante-cinquième Olympiade, que les Locriens avaient battu les Crotoniates, grâce à l'intervention surnaturelle de Castor et de Pollux. Quelques années plus tard, Rome engageait avec le Latium cette guerre si importante qui devait fonder sa liberté ou la courber de nouveau sous le joug d'un maître étranger ramené et imposé par l'étranger. On conçoit alors que la bataille du lac Régille, décisive pour les destinées futures de Rome, ait été longuement racontée par les écrivains, et ornée même de détails tels, qu'on ne sait si on lit le récit d'un combat ou un poème épique (1). C'est une véritable lutte homérique. Les harangues, les défis s'entrecroisent, des combats singuliers s'engagent suivis de prouesses invraisemblables, de coups et de blessures plus invraisemblables encore.

Une bataille aussi merveilleuse ne pouvait se passer de l'intervention des dieux. Pendant l'action, le dictateur romain, Aulus Postumius, semblable à Diomède invoquant le secours d'Athéné, fait vœu, s'il triomphe, d'élever un temple à Castor et Pollux. Quelques instants après, deux jeunes guerriers, vêtus de chlamydes de pourpre, et montés sur des chevaux blancs, apparaissent à la tête de la cavalerie romaine. Tout le jour, ils combattent côte à côte, la lance à la main, et repoussent les ennemis jusqu'à

(1) Tite-Live, II, 19 et 20. Denys d'Halicarnasse, V, 13. — Plutarque, *Paul Emile*, XXV. — Florus, I, 2, 4. — Cf. Macaulay, qui, dans les *Chants populaires de l'ancienne Rome*, a publié un poème commémoratif de la victoire du lac Régille, sorte d'hymne triomphal qu'il suppose chanté tous les ans aux fêtes des Dioscures Castor et Pollux (*Lays of ancient Rome*, 1842.)

leurs retranchements qu'ils envahissent. Au temps de Cicéron, on montrait encore l'empreinte gigantesque qu'un sabot du cheval de Castor avait laissée sur un rocher (1). Vers le soir, la bataille gagnée, Castor et Pollux, sous la forme de deux jeunes guerriers couverts de poussière, se montrent tout d'un coup au Forum, font boire leurs chevaux en sueur et lavent leurs visages à une fontaine qui coulait près du temple de Vesta; puis, ils annoncent au peuple réuni autour d'eux la victoire remportée le jour même. Le premier auquel ils s'adressent leur témoignant sa surprise de la promptitude avec laquelle ils avaient appris et transmettaient la nouvelle, Castor et Pollux lui touchent en souriant le menton, et sa barbe, de noire qu'elle était, devient couleur de cuivre. C'est ainsi qu'ils punirent l'incrédule Aenobarbus de sa défiance, et qu'ils convainquirent les Romains de leur véracité (2).

Plus tard, une monnaie d'argent fut frappée, qui rappela cette bataille fameuse et l'apparition des deux jumeaux divins (3). Sur l'une des faces, on représenta Castor et Pollux debout, la lance à



la main, et faisant boire leurs chevaux à la fontaine de Juturne. Ce furent les descendants d'Aulus Postumius qui firent graver cette médaille en mémoire de leur aïeul vainqueur des Latins. C'était bien en effet à cette *gens* qu'il appartenait de consacrer le souvenir d'une victoire dont elle pouvait à plusieurs titres se montrer fière. Non seulement, en effet, le triomphe du dictateur assurait la liberté et affermissait la république, mais encore il introduisait à Rome deux dieux nouveaux sur la protection et la toute-puissance desquels les Romains vont désormais pouvoir compter. Avant la bataille du lac Régille, Castor et Pollux n'avaient pas de culte à Rome; à partir de l'année 255, ils y ont droit de cité; ils auront bientôt leur temple au Forum, partant ils seront tenus de veiller, et ils veilleront en effet sur le peuple qu'ils ont une première fois protégé.

Mais comment et pourquoi Aulus Postumius avait-il invoqué,

(1) Cicéron, *De natura deorum*, III, 5.
(2) Plutarque, *Paul-Emile*, XXV.
(3) Catalogue, nº 82.

au milieu de la bataille, deux divinités que Rome n'adorait pas encore? N'eût-il pas été plus naturel de s'adresser à de vieux dieux romains connus depuis longtemps et éprouvés déjà? Le dictateur ne pouvait-il, par exemple, implorer l'appui de Jupiter Stator qui, dans la guerre contre les Sabins, avait si à propos répondu à l'appel de Romulus (1)? Chercher les raisons de ce choix fait par Aulus Postumius, c'est indiquer comment Castor et Pollux se sont introduits à Rome, et quels rapports étroits existeront entre le culte qu'ils vont y avoir et celui qu'on leur rend déjà dans l'Italie méridionale et à Tusculum.

L'analogie est frappante entre la bataille du fleuve Sagra et celle du lac Régille. Que l'on compare les détails de l'apparition surnaturelle des deux guerriers divins dans l'une et l'autre circonstances : leur intervention, leurs costumes, leurs armes, la place qu'ils occupent dans la bataille, la rapidité merveilleuse avec laquelle se répand la nouvelle de la victoire, tout est identique. C'est parce que les Locriens sont les plus faibles que Castor et Pollux viennent à leur secours ; Aulus Postumius les invoque, parce qu'il voit sa cavalerie plier. Aux Romains, comme aux Locriens, ils apparaissent vêtus de chlamydes de pourpre, montés sur des chevaux blancs, armés de longues lances, et le front rayonnant sous les feux d'une étoile. Ils combattent en tête de la cavalerie romaine, comme ils avaient combattu à la tête des cavaliers de Locres. Le soir, on s'étonne, à Rome, que la nouvelle de la victoire ait pu y être si rapidement portée ; le jour même de la bataille du fleuve Sagra, on avait été surpris d'en connaître le résultat à Sparte, à Corinthe et à Athènes.

Ainsi, aux habitants de Locres, qui adoraient Castor et Pollux, les Romains avaient emprunté jusque dans ses moindres détails une légende qui avait vivement frappé leur imagination et à laquelle ils croyaient autant que les Grecs habitués à justifier leurs assertions par le proverbe bien connu : « cela est encore plus vrai que l'apparition du fleuve Sagra (2). » Vis-à-vis des Latins et particulièrement des habitants de Tusculum, qui adoraient aussi Castor et Pollux, les Romains agirent plus franchement encore : ils leur prirent leurs dieux mêmes.

A cette époque Rome avait depuis longtemps déjà adopté un usage qui témoignait de ses instincts religieux et surtout de son génie politique. Souvent, au milieu d'une bataille indécise, ou

(1) Plutarque, *Romulus*, XVIII.

(2) Ἀληθέστερα τῶν ἐπὶ Σάγρας. Cf. Cicéron, *De natura deorum*, III, 5.

pendant le siège trop prolongé d'une ville, les généraux invoquaient et appelaient à eux la principale divinité de l'ennemi : ils lui adressaient les prières, lui promettaient des sacrifices, faisaient vœu de lui élever un ou plusieurs temples, et il était entendu que le dieu, infidèle au peuple qui l'adorait, s'empressait de passer aux Romains. C'est ainsi que dans une guerre contre les Sabins, Tarquin l'Ancien s'était engagé par un vœu solennel à élever, après la victoire, un temple aux trois dieux réunis, Jupiter, Junon et Minerve, que vénéraient les ennemis. Or, ce qu'avait fait Tarquin, ce que feront plus tard les Romains pour la Junon de Veïes et la Minerve des Falisquins, Aulus Postumius, selon toute apparence, le fit le jour de la bataille du lac Régille pour les Dioscures Castor et Pollux (1).

Le lac Régille, d'après les suppositions vraisemblables des archéologues les plus compétents (2), se trouvait à quinze ou seize milles de Rome, sur la route de Préneste, tout près du village de la Colonna, à l'endroit occupé aujourd'hui par ce qu'on appelle *Il Pantano*, c'est-à-dire « le Bourbier. » La route moderne traverse en partie ce marais desséché. La bataille s'engagea donc sur le territoire même de Tusculum, où le culte de Castor et Pollux était, comme on l'a vu, depuis longtemps établi. Etant donnée l'antique coutume des Romains d'invoquer les divinités ennemies, l'occasion ce jour-là se présentait trop favorable pour que le Dictateur la laissât échapper. La demeure divine que Castor et Pollux avaient à Tusculum était si voisine ! Pouvaient-ils ne pas entendre l'appel qu'on leur faisait ? Pouvaient-ils ne pas y répondre ? Ils n'avaient qu'à descendre la colline où s'élevait Tusculum et au pied de laquelle se livrait la bataille. De plus, c'était surtout un combat de cavalerie qui s'était engagé ce jour-là, et la réputation des jeunes dieux était celle de deux cavaliers parfaits : c'est comme tels qu'ils s'étaient, eux et leurs chevaux Xanthus et Cyllarus, depuis longtemps illustrés en Grèce, et en Italie même, peu auparavant, à la bataille du fleuve Sagra. Refuseraient-ils de justifier une fois de plus leur glorieuse renommée et de montrer à des adorateurs nouveaux et confiants qu'ils pouvaient, même dans les cas les plus désespérés, rétablir la bataille et décider de la victoire ? — C'est donc parce qu'ils étaient d'une part les dieux des ennemis, de l'autre d'invincibles

(1) Voy. Schwegler, *Römische Geschichte*, II, 201.

(2) Entre autres M. Pietro Rosa, à l'inépuisable bienveillance duquel nous avons eu plus d'une fois recours.

cavaliers, qu'Aulus Postumius invoquait Castor et Pollux. Pour ne pas les avoir contre lui et pour s'assurer par eux la victoire, il accompagnait de la promesse d'un temple en plein Forum la prière qu'il leur adressait selon une formule dans le genre de celle que nous a conservée Macrobe (1) : « O grands dieux, qui avez pris sous votre tutèle cette ville et ce peuple, je vous prie et vous conjure, et je vous demande en grâce d'abandonner le peuple et la cité de *Tusculum*, de déserter la ville, les temples et lieux sacrés, et de vous éloigner d'eux ; d'inspirer à ce peuple et à cette cité la crainte, l'effroi et l'oubli, et, en les quittant, de venir à Rome, chez moi et les miens. Que notre ville, nos temples et lieux sacrés vous soient plus agréables et plus chers ; prenez-nous sous votre garde, moi, le peuple romain et mes soldats. Faites-nous savoir et connaître que vous le voulez ainsi, et je fais vœu de fonder des temples et des jeux en votre honneur. »

Rien n'est plus vraisemblable que cet appel adressé par le dictateur romain aux deux jeunes dieux de Tusculum. Ce qui semble justifier davantage encore cette hypothèse, c'est la présence, sur les monnaies de la *gens* Postumia, d'une autre divinité latine qui, comme les Dioscures, avait un caractère et des attributs guerriers, et qui, comme eux aussi, était spécialement adorée à Tusculum et dans les environs. En même temps qu'ils représentaient Castor et Pollux désaltérant leurs chevaux à la fontaine de Juturne, les descendants du dictateur faisaient frapper une médaille portant au droit une tête de Diane, avec un carquois, des flèches et un étendard romain ; au revers trois cavaliers poursuivant des fuyards et foulant sous les pieds de leurs chevaux un soldat latin (2). C'était bien là encore une médaille commémorative de la victoire du lac Régille. Les chevaux lancés au galop rappelaient que la bataille avait été surtout un combat de cavalerie ; l'étendard faisait allusion au drapeau qu'Aulus Postumius avait, pour exciter ses soldats, jeté au milieu des en-

(1) ..... Qui urbis hujus popolique tutelam recepistis, precor venerorque, veniam que a vobis peto, ut vos popolum civitatemque... deseratis ; loca, templa sacra urbemque eorum relinquatis absque his abeatis, eique popolo civitatique metum, formidinem, oblivionem injiciatis, proditique Romam ad me, meosque veniatis, nostraque vobis loca, templa sacra, urbs, acceptior probatiorque sit, mihique popoloque romano militibusque meis præpositi sitis ; ut sciamus intelligamusque si ita feceritis, voveo vobis templa, ludosque factarum. » (*Saturn.*, III, IX.)

(2) Catalogue, n° 83.

nemis ; quant à Diane, elle signalait comme Castor et Pollux, la prise de possession par les Romains d'une divinité tusculane. A côté des Dioscures, les peuples latins, et particulièrement les habitants de Tusculum, adoraient la Diane Cornia, qui possédait un sanctuaire près du lac Régille et du mont Algide, au fond d'un bois sacré sur la colline Corné (1). Toute semblable à l'Artémis Agrotère que les Athéniens adoraient comme une divinité guerrière, qu'ils invoquaient avant le combat, à Marathon par exemple, et sous les auspices de laquelle s'ouvrait pour les jeunes gens la vie militaire, la Diane Cornia de Tusculum était considérée comme une déesse des combats et partageait les attributions de Castor et de Pollux. Si cette divinité latine se retrouve sur une monnaie romaine d'Aulus Postumius en compagnie d'autres symboles rappelant, à n'en pas douter, la bataille du lac Régille, ce ne peut être que parce qu'elle était censée s'être associée ce jour-là aux Romains pour leur assurer la victoire. Elle avait donc abandonné ses anciens adorateurs pour passer à l'ennemi. Il en était évidemment de même des Dioscures, dieux latins eux aussi, et représentés sur les monnaies de la même famille en souvenir du même événement. C'était donc bien comme dieux transfuges de Tusculum que Castor et Pollux avaient été invoqués pendant la bataille et accaparés après la victoire. Du reste, précisément à la même époque, les Romains n'agissaient-ils pas avec une liberté semblable vis-à-vis d'une autre divinité de l'ennemi vaincu ? N'était-ce pas après la victoire au lac Régille, en 256 ou 257, que se faisait à Rome la dédicace du temple de Saturne, ce vieux dieu latin (2)? Les peuples du Latium écrasés, Rome s'appropriait définitivement leur dieu, de même qu'elle prenait aux habitants de Tusculum les Dioscures, Castor et Pollux.

Quinze années après la victoire au lac Régille le vœu qu'avait formé Aulus Postumius était acquitté par son fils, alors duumvir. La dédicace du temple de Castor et Pollux était faite en 270, aux Ides de juillet (3). Le dictateur s'était aussi engagé avant la bataille à instituer des sacrifices et des cérémonies religieuses qui devaient être célébrées tous les ans (4). Le Sénat se chargea

(1) Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, XVI, 91. — Tacite, *Annales*, XII, 8. Voy. *Bulletin de l'Inst. arch.*, 1845, p. 185.

(2) Tite-Live, II, 21.

(3) Tite-Live, II, 42. « Castoris ædes eodem anno, Idibus quinctilibus, dedicata est; vota erat latino bello, Postumio dictatore. »

(4) Denys d'Halicarnasse, VI, 10 :« Ὁ Ποστύμιος τοῖς θεοῖς εὐξάμενος, εὰν εὐτυχὲς

d'acquitter envers les dieux le général vainqueur. Le trésor dépensa cinq cents mines pour établier ces fêtes qui, encore augmentées plus tard par Q. Fabius Maximus (1) (u. c. 449), revinrent chaque année aux Ides de juillet, perpétuant ainsi le souvenir de la victoire sur les Latins, et des héros divins et des héros mortels qui y avaient pris part. En effet, comme la bataille avait été gagnée grâce à Castor et Pollux, et grâce aussi aux cavaliers romains qui, sur l'ordre du *magister equitum*, avaient enlevé à leurs chevaux les freins et les brides pour leur donner plus d'ardeur et les faire suivre de plus près les coursiers des guerriers divins, la cérémonie religieuse du 15 juillet était à la fois la fête des héros protecteurs et des héros protégés, des chevaliers romains et de leurs patrons célestes. On l'appelait la *transvectio equitum* (2). Montés, comme les Dioscures, sur des chevaux blancs, comme eux vêtus de robes de pourpre et couronnés d'olivier, ils se réunissaient à la porte latine, à celle-là même par laquelle Aulus Postumius et le *magister equitum* étaient rentrés triomphants à Rome après la victoire (3), et à l'endroit où Fabius Verrucosus éleva en 233 avant J.-C. un temple à l'*Honneur*. Puis, rangés en bataille, et comme s'ils revenaient d'écraser de nouveau les Latins au lac Régille, ils pénétraient dans la ville, se dirigeaient vers le Forum, s'arrêtaient devant le temple de Castor et Pollux, allaient au Capitole rendre grâces à Jupiter, le père des Dioscures, puis redescendaient au cirque où l'on célébrait des jeux solennels.

Tout, dans cette fête annuelle (4), était fait en l'honneur de Castor et de Pollux; tout rappelait la victoire fameuse qu'on leur devait, et à laquelle on les devait eux-mêmes. En effet, à partir de l'année 255, et surtout de l'année 270, date de la dédicace de leur temple, les deux nouveaux dieux sont bien définitivement adoptés à Rome. Ils y ont leur sanctuaire, leurs fêtes, des attributs spéciaux, un caractère nettement déterminé, et la réputation déjà bien établie de deux divinités guerrières qui protégent dans

καὶ καλὸν τέλος ἀκολουθήσῃ τῇ μάχῃ, θυσιάς τε μεγάλας ἀπὸ πολλῶν ἐπιτελέσειν χρημάτων καὶ ἀγῶνας καταστήσεσθαι πολυτελεῖς, οὓς ἄξει ὁ Ῥωμαίων δῆμος ἀνὰ πᾶν ἔτος...

(1) Tite-Live, IX, 46. Denys d'Halicarnasse, VII, 71.

(2) Denys d'Halicarnasse, VI, 13. — Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, XV, V, I. — Valère Maxime, II, 2, 9, etc.

(3) Tite-Live, II, 20.

(4) A partir de Tibère, une autre fête sera célébrée tous les ans, le 28 janvier, en l'honneur de Castor et Pollux.

les combats l'armée et plus particulièrement la cavalerie romaine. Sans doute tout cela pourra se modifier à mesure que les cultes étrangers se répandront à Rome et y introduiront de nouvelles influences. Le pouvoir des deux dieux nouveau-venus, chaque jour plus sensible et plus respecté, se manifestera peu à peu ailleurs que sur le champ de bataille : il s'étendra sur la mer, montera jusqu'aux cieux et descendra aux enfers. Mais le premier caractère de Castor et de Pollux, leur caractère officiel à Rome, est celui de deux divinités guerrières : ils sont les dieux toujours présents et les messagers toujours rapides de la victoire. Ils restent ce qu'ils étaient le jour de la bataille du lac Régille, dont le souvenir persiste très vivant dans les imaginations pieuses des vainqueurs reconnaissants.

En effet, jusqu'au moment où la domination romaine est définitivement établie et acceptée, il n'est presque jamais de guerre importante où les Dioscures n'apparaissent, de bataille décisive à laquelle ils n'assistent. C'est par eux que la victoire est décidée, ce sont eux qui l'annoncent, c'est à eux que l'on en rapporte l'honneur. Ainsi, après sa victoire sur Philippe de Macédoine, c'est à Castor et à Pollux que T. Quinctius Flaminius témoigne sa reconnaissance : il leur dédie, dans le temple de Delphes, deux boucliers d'argent avec une inscription qui associe les Dioscures à la gloire de celui qui prétendait rendre à la Grèce sa liberté (1). En même temps, Flaminius perpétuait, en le consacrant sur les monnaies de sa famille, le souvenir du secours que lui avaient apporté, en cette circonstance, ses deux alliés divins. On y voyait représentés Castor et Pollux à cheval, et sous les pieds de leurs chevaux un bouclier macédonien (2).

L'intervention de ces deux divinités et leur apparition subite se renouvelèrent plus tard pendant la guerre de Macédoine. La nuit même qui suivit la défaite de Persée à Pydna, Castor et Pollux, sous les traits de deux jeunes guerriers vêtus de chlamydes de pourpre et montés sur des chevaux blancs, se présentèrent sur la via Salaria à P. Vatienus, préfet de Réate, et lui annoncèrent la victoire de Paul Emile. A ce récit, raconté par Cicéron (3), Va-

(1) Plutarque, *Flaminius*, XII :

Ζηνὸς ἰὼ, κραιπναῖσι γεγαθότες ἱπποσύναισι
Κοῦροι ἰὼ, Σπάρτας Τυνδαρίδαι βασιλεῖς·
Αἰνεάδας Τίτος ὑμῖν ὑπέρτατον ὤπασε δῶρον
Ἑλλήνων τεύξας παισὶν ἐλευθερίαν.

(2) Catalogue, n° 84.

(3) *De natura deorum*, III, 5. — Cf. Plutarque, *Paul-Emile*, XXIV, XXV.

lère Maxime ajoute d'autres détails (1). Les deux messagers divins se seraient arrêtés, comme la première fois, devant la source de Juturne, et à leur arrivée au Forum les portes de leur temple, voisin de la fontaine, se seraient ouvertes d'elles-mêmes. Malheureusement les contemporains de Vatienus étaient moins crédules que ceux de Postumius. Jusqu'à plus ample informé, le préfet de Réate fut mis en prison comme porteur de fausses nouvelles, et il y resta deux jours; après quoi on rendit justice à sa sincérité, et les moins crédules reconnurent que les Dioscures étaient toujours soucieux des intérêts romains. Quant à Cicéron, il s'égaie avec malice sur ces apparitions étranges (2) : « Comment croire, dit-il, que Castor et Pollux nés d'un homme et ensevelis à Lacédémone (c'est Homère lui-même qui le rapporte et il vivait plus près d'eux que nous), aient pu apparaître montés sur de maigres rosses blanches et sans écuyers derrière eux ? Pourquoi se sont-ils montrés à un ignorant plutôt qu'à M. Caton ? Ce sont là, des contes de vieille femme. » Lorsqu'il s'exprime ainsi, Cicéron est philosophe : il discute sur la nature des dieux avec des amis aussi sceptiques que lui. Comme le ton change, lorsque c'est l'orateur qui prend la parole (3) pour fulminer contre Verrès, l'impie Verrès, qui a osé profaner et dévaliser le temple de Castor et Pollux, cette demeure sainte entre toutes de deux dieux vénérés !

(1) I, VIII, 1. « Bello macedonico P. Vatinius (*Vatienus* d'après Cicéron.) Rætinæ præfecturæ vir, noctu urbem petens, existimavit duos juvenes excellentis formæ, albis equis residentes, obvios sibi factos nuntiare *die qui prætericrat Persen regem a Paulo captum*. Quod quum senatui indicasset, tanquam majestatis ejus et amplitudinis vano sermone contemptor in carcerem conjectus, postquam Pauli litteris illo die Persen captum apparuit, et custodia liberatus, et insuper agro et vacatione donatus est. Castorem vero et Pollucem etiam illo tempore pro imperio populi romani excubuisse cognitum est, quo ad lacum Juturnæ suum equorumque sudorem abluere visi sunt ; junctaque fonti ædes eorum nullius hominum manu reserata patuit. »

(2) Quos tu Tyndaridas appellabas, id est homines homine natos, et quos Homerus, qui recens ab illorum ætate fuit, sepultos esse dicit Lacedæmone : eos tu canteriis albis, nullis calonibus, obviam Vatieno venisse existimas, et victoriam Vatieno potius, homini rustico, quam M. Catoni, qui tum erat princeps, nuntiavisse ? » *De natura Deorum*, III, 5.

(3) « Quid ego de quotidiano sermone querimoniaque populi romani loquar? de istius impudentissimo furto, seu potius novo ac singulari latrocinio? ausum esse in æde Castoris, celeberrimo clarissimoque monumento, quod templum in oculis quotidianoque adspectu populi romani est positum, quo sæpenumero populus convocatur, quo maximarum rerum frequentissimæ quotidiè advocationes fiunt, in eo loco, in sermone hominum, audaciæ suæ monumentum æternum relinquere ? » *In Verrem*, Act. II, lib., I, 49.

Dans la guerre des Cimbres et des Teutons, Castor et Pollux apparaissent de nouveau aux Romains (1). A l'heure même où Marius remportait la victoire, on aperçut au Forum, devant le temple de Castor, deux jeunes guerriers qui tendirent au préteur une lettre annonçant l'heureuse issue de la bataille. On reconnut aussitôt les deux divins messagers qui avaient déjà apporté à Rome la nouvelle de la défaite des Latins, et plus tard de la victoire de Paul-Emile. Ce furent eux encore qui apparurent en Syrie le jour même de la bataille de Pharsale, et qui en annoncèrent le résultat (2). Et ces deux jeunes cavaliers que l'on aperçut chevauchant dans les retranchements romains, à l'heure où mourait Drusus, sur les bords du Rhin, n'étaient-ce pas aussi Castor et Pollux (3)?

Plus tard, sous l'empire romain, il y eut encore des batailles annoncées tout d'un coup sans qu'on pût savoir quand et comment la nouvelle s'en était répandue; mais les écrivains ne parlent plus de Castor ni de Pollux. Lorsque L. Antonius se révolta contre Domitien, révolte très dangereuse pour Rome alors menacée par la Germanie, le bruit d'une victoire se propagea tout à coup. Pour les Romains encore croyants, ce ne pouvaient être que des dieux, et sans doute les Dioscures eux-mêmes, qui l'avaient apportée; car la nouvelle arriva si vite, elle acquit en quelques instants une telle autorité, que les magistrats décrétèrent des actions de grâce et des sacrifices (4). Les offrit-on à Castor et à Pollux? Les textes ne le disent pas. C'est qu'à cette époque moins superstitieuse les deux vainqueurs divins du lac Régille ne semblent plus guère intervenir en personne sur les champs de bataille. Le temps sans doute était passé où l'on attri-

(1) Florus, III, 3, 20.

(2) Dion Cassius, XLI, 61.

(3) Dion Cassius, LV, 1. — Cette légende, souvent reproduite, comme on le voit, par les Romains, a été aussi adoptée par le christianisme. A la bataille d'Antioche (1098), les soldats du Christ virent apparaître et combattre à leur tête saint Georges, saint Mercure et saint Démétrius, montés sur des chevaux blancs (*Historiens des Croisades*, III, 151.) — En Angleterre, deux moines du huitième siècle jouissaient du même privilège que Castor et Pollux. Plusieurs siècles après leur mort, saint Wittfrid et saint Cuthbert protégeaient et secouraient encore leurs fidèles. On vit ces Dioscures chrétiens apparaître sur des chevaux blancs lancés à toute vitesse et sauver les malheureux habitants d'Hexham menacés par les Ecossais. (Montalembert, *Les moines d'Occident*, IV, 375.) On pourrait multiplier les exemples de ces apparitions toujours semblables à celles du fleuve Sagra et du lac Régille.

(4) Plutarque, *Paul-Emile*, XXV.

buait à des dieux ces nouvelles inattendues qui, encore aujourd'hui, se répandent tout d'un coup dans une ville sans qu'il soit possible d'en découvrir l'auteur.

Toutefois, si à cette époque Castor et Pollux ne se montraient plus sur les champs de bataille pour décider de la victoire, et au Forum pour l'annoncer, ils n'en étaient pas pour cela moins vénérés des Romains. Bien au contraire : c'est précisément à ce moment-là que Domitien fit réparer leur temple (1). Mais alors leur caractère et leur culte s'étaient modifiés; par suite de nombreuses attributions nouvelles, ils n'étaient plus autant qu'à l'origine honorés et invoqués comme divinités guerrières.

Ce caractère, le principal qu'ils aient eu dans les premiers temps qui suivirent leur adoption par les Romains, devait naturellement les mettre en rapport avec le dieu primitif des batailles et de l'inspiration guerrière, avec Mars. Il est vrai que les monuments figurés ne montrent jamais ces trois dieux réunis dans des circonstances qui rappellent un événement guerrier (2). Ils ont cependant plusieurs attributions communes, ou plutôt à l'arrivée de ces nouvelles divinités guerrières, Mars, le vieux dieu italique des combats, cède bénévolement à ses jeunes collègues divins une partie de ses pouvoirs. Jusqu'alors il avait été par excellence le dieu souverain de tous les soldats sans exception, des cavaliers et des fantassins, ainsi que de tous les exercices guerriers, des jeux du champ qui portait son nom comme des batailles contre l'ennemi commun. C'est lui que les fantassins invoquaient avant le combat, à lui qu'ils offraient des sacrifices après la victoire, de lui encore qu'ils recevaient les récompenses militaires. Il était de même le dieu de la cavalerie. C'est à lui qu'était consacré et immolé, aux fêtes des Ides d'octobre, le cheval de bataille, *equus bellator*; c'est lui qui présidait à l'élève et aux courses de chevaux. Mais à l'arrivée de Castor et de Pollux, Mars abandonne ses fonctions de dieu de la cavalerie : il n'est plus désormais que le dieu des fantassins, le *Mars gradivus* dont l'armure est lourde et la marche pesante. Coiffé d'un casque, brandissant la lance et toujours chargé de dépouilles, il ne combat qu'à pied ou monté sur un char comme le représentent plusieurs monnaies consulai-

(1) Anonyme d'Eccardo, *Curiosium urbis*, p. 187.

(2) Bien au contraire : sur un miroir étrusque les Dioscures, dans une attitude qui n'a rien de belliqueux, sont représentés debout, aux côtés de Mars, qui presse tendrement Vénus sur sa poitrine. Catalogue, n° 45, en note. — Cf. Inghirami, *Monum. Etrusch.*, II, tav. 64.

res. Si parfois, même après la glorieuse entrée en scène des Dioscures, Mars en personne, apparaît comme eux sur les champs de bataille, ce n'est jamais qu'en qualité de fantassin, et parce que ce jour-là c'est l'infanterie qui doit décider de la victoire. Dans la bataille des troupes de pied romaines contre les Lucaniens, par exemple (282 av. J.-C.), c'est bien à lui qu'il appartenait d'intervenir, d'enflammer les soldats et de les aider à écraser l'ennemi. Il n'y manqua pas; et c'est vers lui que montèrent ce jour-là les hymnes de reconnaissance et la fumée des sacrifices. Mais tout ce qui touche à la cavalerie ne le regarde plus; tout ce qui la rappelle est banni de ses fêtes : les courses de chevaux libres, qui, tous les ans, aux *Equiries*, se faisaient en son honneur, sont remplacées par des courses de char, dès que Castor et Pollux sont définitivement devenus les patrons de l'ordre équestre, et que tout ce qui concerne les chevaux a été mis sous leur protection.

Il est un point cependant sur lequel les Romains n'acceptent aucun partage entre Mars et les Dioscures. Comme ceux-ci se trouvent apporter de Grèce, avec leur culte, une cérémonie religieuse que l'Italie, dès l'époque la plus reculée, avait introduite dans le culte de Mars, c'est en l'honneur de leur vieille divinité nationale que les Romains continueront à célébrer cette cérémonie. Nous voulons parler de la danse guerrière que le collège des Saliens exécutait en l'honneur de Mars, dieu salien lui-même, et que les Grecs, de leur côté, avaient instituée sous le nom de *pyrrhique*, en souvenir de Castor et de Pollux. Cette danse hellénique, entremêlée, comme la danse italienne des Saliens, de musique et de chants guerriers, est celle dont parle Epicharme dans sa comédie des *Muses*, où il dit que Minerve accompagna de la flûte la danse armée des Dioscures (1); c'est celle que, sur une hydrie à figures rouges, deux jeunes guerriers, Phorcas et Sélinicius, semblables à Castor et à Pollux, exécutent au milieu de sept femmes dont l'une joue de la flûte (2); c'est celle enfin que rappelle la marche guerrière des Lacédémoniens, qui allaient au combat en se faisant accompagner d'un chant belliqueux appelé τὸ Καστόρειον. Cette danse, plus spécialement répandue dans le culte des dieux de la guerre, les Romains auraient pu la réserver aux Dioscures, puisqu'elle leur était déjà dédiée en Grèce, et que ces dieux conservaient en Italie toutes les attributions qu'ils avaient

(1) Athénée, IV, p. 184.

(2) Lenormant et de Witte, *Elite des monuments céramographiques*, II, pl. LXXX.

reçues des Grecs; mais Rome célébrait déjà en l'honneur de Mars une cérémonie analogue : elle voulut lui en conserver intact le monopole (1).

En qualité de dieux guerriers, Castor et Pollux vont encore se trouver associés à la déesse Roma et à Vénus. Divinité guerrière, qu'une ode grecque, à la fin de la République, appelle *fille de Mars*, la déesse Roma est toujours représentée sur les médailles entourée de trophées d'armes de toute espèce, casque, lance, bouclier, etc., et avec des ailes comme la Victoire (2). Aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer cette déesse des combats presque constamment unie aux Diocures, dieux guerriers eux aussi, sur les monnaies consulaires de la République.

Quant à Vénus, Castor et Pollux partageront avec elle leurs principales attributions. Elle n'est pas seulement la déesse de l'Amour, comme dans Homère, ni la mère du peuple romain, comme dans Virgile. Aussi puissante que les Dioscures sur les flots et dans les cieux, elle est encore, comme eux, pendant la bataille, la protectrice divine des soldats en danger. Servius passant en revue les noms et les épithètes qu'on lui donnait, rappelle qu'après la lutte contre les Samnites, elle avait reçu le titre d'*obsequens*, parce qu'elle s'était rendue à l'appel de Fabius Gurges et l'avait aidé à terminer heureusement la guerre (3). Elle s'appelait aussi *Militaris*, *Verticordia* et *Cloacina*, du vieux mot latin *cloare*, synonyme de *pugnare* (4). On ne doit donc pas être surpris de la retrouver sur un grand nombre de médailles, représentée à côté de Castor et de Pollux. Accompagnée d'une barque ou d'une rame, elle prendra comme eux un caractère maritime; armée d'une haste et d'un bouclier, elle sera la Vénus *Victrix* et partagera avec les Dioscures le privilège de secourir et de protéger les Romains.

(1) César introduira à Rome une imitation de la pyrrhique grecque, et plusieurs de ses successeurs conserveront cette institution. (Suétone, *Cæsar*, 39; *Néron*, 12; Spartien, *Hadr.*, 19.)

(2) Voy. le droit de la plupart des monnaies consulaires. — Cf. Passeri, *Lucernæ fictiles*, III, 1 et 2.

(3) « Veneri multa nomina dicuntur imposita. Dicitur *obsequens*, quam Fabius Gurges post peractum bellum Samniticum ideo hoc nomine appellavit quod sibi fuerit *obsecuta*. » Servius, *Æn.*, I, 720.

(4) « Dicta est et *cloacina*, quia veteres *cloare pugnare* dixerunt. Est et *verticordia* et *militaris* Venus. » *Id.*, *ibid.*

CHAPITRE IV.

IMPORTANCE ET DIFFUSION DU CULTE LATIN DES DIOSCURES. — LE TEMPLE DU FORUM. — DES NOMBREUX MONUMENTS CONSACRÉS A CASTOR ET POLLUX DANS L'EMPIRE ROMAIN.

En même temps qu'ils associaient Castor et Pollux à leurs victoires, les Romains leur élevaient de nombreux monuments, témoignages éclatants de la confiance qu'ils accordaient et de l'autorité toute puissante qu'ils reconnaissaient aux dieux qui les avaient une première fois protégés. Castor et Pollux sont si vite et si définitivement adoptés par les vainqueurs du lac Régille, que leur culte, tout grec à son arrivée en Italie, ne tarde pas à se répandre comme un culte romain dans la Péninsule, dans les Provinces, en Grèce même. Partout on élève des temples aux deux divins fils de Jupiter, partout on leur offre des ex-voto, et des inscriptions latines leur portent dans toutes les parties du monde les prières et les actions de grâce, les invocations et les hymnes de reconnaissance des citoyens et des peuples alliés ou sujets de Rome.

Plus que tout autre, le temple promis par Aulus Postumius et construit sur le Forum prouve, par la vénération et les soins dont il était l'objet, par les faits importants de l'histoire romaine qui s'accomplirent soit sur ses marches, soit dans le sanctuaire même, combien les dieux qui l'habitaient étaient intimement unis à la politique intérieure, en même temps qu'ils l'étaient à la politique extérieure du peuple romain.

C'était au milieu du Forum, près de la fontaine de Juturne, qu'avait été construit le temple de Castor et Pollux. Cicéron, Tite-Live, Suétone, etc., l'attestent en plusieurs endroits (1). D'autres

(1) Cicéron, *De natura Deorum*, III, 5; *pro Scauro*, 46; *In Verrem*, II, V, 72; *In Pisonem*, V. — Suétone, *Caligula*, XXII. — Tite-Live, IX, 43. — Pline l'Ancien, XXXIV, XI, 3.

textes plus précis encore permettent d'en reconnaître les ruines dans ces trois colonnes corinthiennes de proportions si justes, de forme si pure, d'une décoration si sobre et si élégante, qui se dressent à droite de la basilique Julia, en face du temple d'Antonin et de Faustine, et devant l'église moderne de *Santa Maria Liberatrice* (1). Parmi ces textes, nous citerons la lettre dans laquelle Martial trace l'itinéraire que doit suivre son livre pour se rendre chez Proculus, un de ses bienfaiteurs, qui habitait dans la dixième région, sur le Palatin : « Tu passeras, — dit le poète, logé, lui, près de la *Pila Tiburtina,* dans la septième région, — tu passeras près de Castor, voisin de l'antique Vesta et de la demeure de ses vierges (2). » Or, l'emplacement du temple de Vesta est tout proche de celui occupé par les trois colonnes qu'il faut restituer au temple de Castor et Pollux. Pomponius Lætus dit, de son côté, avoir vu deux inscriptions trouvées sur des plaques de marbre derrière ces trois colonnes, et constatant de la façon la plus formelle que les Dioscures avaient leur temple en cet endroit. Mais c'est dans le testament d'Auguste que se trouve la plus concluante des preuves. Il y est fait mention de la basilique Julia

(1) Pendant longtemps ces ruines ont porté les noms les plus divers. Selon les uns, elles étaient les débris du temple de Jupiter Stator qui, invoqué par Romulus dans une bataille contre les Sabins, avait arrêté les Romains en fuite. D'autres attribuaient ces colonnes au temple de César. On devait pourtant savoir que celui-ci n'avait que quatre colonnes de face, et que d'ailleurs il se trouvait en face de celui des Castors, comme le dit expressément Ovide (*Pont.*, II, 2, 85) :

Fratribus assimilis quos proxima templa tenentes
Divus ab excelsa Julius æde videt.

On a prétendu aussi retrouver dans ces trois colonnes les restes du *Comitium* et de la *Græcostasis*, « attribution inconcevable, fait justement remarquer M. Ampère, car les trois colonnes ont évidemment fait partie d'un temple. Or, la *Græcostasis* n'était pas même un édifice ; c'était un portique destiné aux ambassadeurs qui attendaient que le Sénat leur permît d'entrer dans la Curie. » Canina a identifié ces ruines avec la basilique Julia elle-même. Il faut dire qu'à son époque la voie, qui aujourd'hui sépare très visiblement ces deux ruines, n'avait pas encore été mise à jour. M. Bunsen a pensé que nos trois colonnes faisaient partie d'un temple élevé et dédié par Auguste à Minerva Chalcidica. Enfin Poggio (*Descript. urb. Rom.*, p. 6 et suiv.), crut que Castor et Pollux avaient en cet endroit deux temples contigus (chacun le leur), et tournés l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, par allusion aux deux étoiles des Dioscures. C'est la dénomination de *Templum Castoris*, donnée souvent au temple des deux frères, qui avait amené Poggio à commettre cette erreur.

(2) *Epig.*, 1, LXXI, 3-4 :

Quæris iter ? dicam : vicinum Castora canæ
Transibis Vestæ Virgineamque domum.

« *quæ fuit inter ædem Castoris et ædem Saturni.* » Or, tout le monde s'accorde aujourd'hui pour appeler basilique Julia ce vaste quadrilatère s'étendant entre les huit colonnes d'exécution grossière qui se dressent au pied de la rampe du Capitole et les trois admirables colonnes corinthiennes qui nous occupent (1). Les ruines du premier de ces édifices étant celles du temple de Saturne, les ruines du second ne peuvent être que celles du temple des Castors. La basilique reconstruite par Auguste ayant déjà à sa gauche l'*ædes Saturni*, les ruines qui aujourd'hui encore se dressent à sa droite, c'est-à-dire les trois colonnes dont nous parlons, sont bien les débris de l'*ædes Castoris*.

Ainsi, les Dioscures et leur temple étaient « sous les yeux mêmes du peuple romain (2), » au centre de la grande place publique, qui était le lieu des réunions et des délibérations de tout genre. Lorsqu'un orateur parlait à la tribune, il avait devant lui le temple des Castors. C'est au pied de ses colonnes que le triomphateur passait sur son char, lorsque, suivant la voie Sacrée, il montait au Capitole pour rendre grâces aux dieux. Par l'importance du lieu et de la demeure qu'ils occupaient, comme par l'importance du culte qu'on leur rendait, Castor et Pollux étaient bien, selon l'expression de Cicéron, « les témoins et les arbitres de tous les événements et de toutes les affaires du Forum, des décisions les plus graves, des lois et des jugements (3). » Ils assistèrent, en effet, à de grandes scènes, tantôt pacifiques et tantôt sanglantes, dont souvent leur temple lui-même fut le théâtre. Ainsi, c'est dans ce sanctuaire vénéré entre tous, « *in illo clarissimo celeberrimoque monumento*, » que le sénat avait coutume de s'assembler dès que les délibérations et les résolutions à prendre devaient être graves. C'est là que le peuple romain se réunissait tous les jours pour discuter sur les affaires les plus importantes, là qu'on faisait des lois, qu'on rendait des jugements (4), que le préteur faisait de fréquents sacrifices, là enfin qu'on déposait, comme de juste, une partie du butin pris à l'ennemi (5).

(1) Si belles que Raphaël les copia et les représenta dans l'Incendie du Bourg.

(2) Cicéron, *In Verrem*, II, I, 49.

(3) *In Verrem*, II, V, 72 : « vosque omnium rerum forensium, consiliorum maximorum, legum judiciorumque arbitri et testes, celeberrimo in loco prætorii locati, Castor et Pollux... »

(4) Cicéron, *In Verrem*, II, I, 49, *in fine* : « quo sæpenumero senatus convocatur, quo maximarum rerum frequentissimæ quotidiè advocationes fiunt... »

(5) Appien, *Bellum civile*, I, 54.—Asconius in Ciceronem *pro Scauro*, 46. C'est dans le temple de Castor et Pollux que furent trouvés les Fastes Capitolins. Ils y avaient été placés par Tibère.

C'est aussi dans l'intérieur ou sur les marches de ce même temple que se déroulèrent quelques-uns des grands drames qui agitèrent et ensanglantèrent le Forum. Dans la lutte entre Sylla et Marius, Sulpicius, satellite de ce dernier, se précipita avec des hommes armés vers le temple de Castor et Pollux, où les consuls tenaient alors une assemblée publique, dispersa la foule et tua un grand nombre de citoyens pacifiquement groupés sur les marches (1). C'est là aussi que Lucretius Ofella, persistant, malgré l'ordre de Sylla, à poser sa candidature au consulat, fut tué par un centurion du dictateur qui, de son tribunal placé dans le temple, assistait d'en-haut à ce meutre (2). Sous les Gracques, au plus fort de la guerre civile, c'est au temple de Castor et Pollux que vint se réfugier le consul Opimius, lorsqu'il s'opposa à la loi agraire de C. Gracchus ; c'est là qu'il se retrancha comme dans une forteresse inviolable (3). Plus tard, dans sa lutte contre Milon, Clodius fit de ce temple une sorte de camp retranché et un repaire pour ses satellites (4). Au pied des colonnes s'engagèrent les démêlés soulevés par le refus de Caton de souscrire au rappel de Pompée, et par l'opposition de Bibulus à la loi Julia (5). Du haut des marches fut précipité cet infortuné consul qu'on appelait Pollux, parce que son collègue César l'éclipsait autant que Castor effaçait son frère (6). Lorsque Octave rentra vainqueur à Rome, c'est tout de suite au temple des Castors qu'il se rendit, entouré de ses vétérans armés. Là, il était en sûreté ; de là il pouvait repousser les tentatives de résistance et les attaques des mécontents. Il pouvait même, comme on le fit plusieurs fois, arracher les pierres du temple pour en armer ses soldats (7).

C'est moins aux luttes incessantes du Forum, forcément suivies de dégâts et de ruines, qu'à leur puissance chaque jour plus grande que Castor et Pollux durent de conserver à Rome un temple pieusement réparé et entretenu depuis sa fondation jusqu'à la fin de l'Empire. On recherchait l'honneur d'être préposé à

(1) Plutarque, *Sylla*, VIII.
(2) *Id.*, *ibid.*, XXXIII.
(3) Appien, *Bellum civile*, I, 25.
(4) Cicéron (*In Pisonem*, V) : « Arma in templo Castoris (o proditor templorum omnium!) vidente te, constituebantur ab eo latrone, cui templum illud fuit, te consule, arx civium perditorum, receptaculum veterum Catilinæ militum, castellum forensis latrocinii, bustum legum omnium ac religionum. » Cf. *pro domo suâ*, XXI ; *pro P. Sextio*, XV.
(5) Dion Cassius, XXXVIII, 6 ; Plutarque, *Cato minor*, XXVIII-XXXII.
(6) Suétone, *Cæsar*, X.
(7) Cicéron, *pro domo sua*, XXI ; *pro P. Sextio*, XV.

sa garde comme on se faisait un titre de gloire de l'avoir restauré et embelli. C'est ainsi qu'en 637, il fut remis en état par L. Cæcilius Métellus qui consacra à Castor et Pollux les dépouilles des Dalmates (1). A l'époque de Cicéron, ce temple, orné d'ex-voto et de présents sans nombre, faisait l'orgueil des Romains : ses colonnes étaient revêtues du stuc le plus blanc et le plus fin, des lambris magnifiques décoraient le plafond (2), et une mosaïque éclatante, dont un fragment subsiste encore aujourd'hui, tapisait la *cella* au fond de laquelle se dressaient les statues en marbre blanc de Castor et de Pollux. Aussi quelle indignation oratoire saisit tout d'un coup Cicéron quand il reproche à Verrès d'avoir osé toucher à ce temple si bien entretenu, d'en avoir abattu les colonnes qu'il ne trouvait pas (l'ignorant!) exactement perpendiculaires, puis de les avoir fait replacer où et comme elles étaient auparavant, tout cela pour s'approprier les bénéfices de ces réparations inutiles et en partie imaginaires (3). Qu'aurait dit Cicéron, — l'orateur, non le philosophe, — s'il avait pu voir Caligula ouvrant une brèche dans la *cella* de ce même temple pour se faire un chemin plus direct du Palatin au Capitole, et dressant un piédestal à sa divine personne entre les deux statues de Castor et de Pollux, élevés par lui à la dignité de portiers (4)?

A cette époque, le temple était encore plus beau, plus grand et plus somptueux qu'au temps de Cicéron. Comme il avait sans doute beaucoup souffert pendant l'incendie qui détruisit tout à côté la basilique Julia rebâtie par Auguste, Tibère le refit entièrement, et le dédia en son nom et au nom de Drusus (759) (5). A partir de cette époque, une fête fut célébrée chaque année en l'honneur de Castor et Pollux le jour anniversaire de cette dédicace, c'est-à-dire le 28 janvier.

(1) Asconius, in Ciceronem, *pro Scauro*, 46. Cf. Tite-Live, LXII, 8.

(2) Cicéron, *In Verrem*, II, I, 51, 55 : « Venit ipse in ædem Castoris; considerat templum ; videt undique tectum pulcherrimè laqueatum, præterea cætera nova atque integra » — «... omnes illæ columnæ, quas dealbatas videtis...»

(3) *Id. ibid.*

(4) Suétone, *Caligula*, XXII : « Partem Palatii ad Forum usque promovit, atque æde Castoris et Pollucis in vestibulum transfiguratâ, consistens sæpe inter fratres Deos medius, se adorandum adeuntibus exhibebat. » Cf. Dion Cassius, LIX, 28.

(5) Suétone, *Tibère*, XX : « Dedicavit item ædem Castoris et Pollucis, suo fratrisque nomine, de manubiis. » Cf. Dion Cassius, LV, 27 ; Ovide, *Fastes*, 1,705 et suiv.

C'est Tibère qui éleva les trois colonnes encore debout (1), et qui donna au temple les proportions plus grandes que permet de calculer l'état actuel des ruines, presque complètement déblayées (2). Les limites de l'édifice primitif furent reculées dans le sens de la largeur jusqu'à l'endroit où se trouvent au sud des trois colonnes avec leur trabée, au nord une portion du stylobate en marbre demeuré à sa place le long du *vicus Tuscus*. Cette extension latérale du temple exigea de nouveaux agrandissements dans le sens de la longueur, de l'ouest à l'est. On avança alors l'escalier, qui, dans le principe, se trouvait sur la même ligne que la face orientale de la basilique Julia, et qui dès lors, comme les débris en font foi, dépassa de plus d'un mètre l'alignement primitif. Pour conserver à l'édifice agrandi ses proportions harmonieuses, il fallu surélever l'*area* intérieure. La mosaïque primitive de la *cella* disparut donc sous les substructions (3) destinées à recevoir un autre pavé qui devait se trouver au niveau de la base plus haute des colonnes nouvelles. Quant à l'escalier, il se composait de vingt-sept ou vingt-huit degrés, et se divisait en trois parties : un escalier central et deux petits escaliers latéraux et tournants que des piédestaux, supportant sans doute les statues des Castors, séparaient de chaque côté du grand escalier. Celui-ci conduisait à la plate-forme du temple, qui, d'après deux fragments du plan Capitolin (4), et d'après des

(1) C'est en 1812 que fut placée la tringle de fer horizontale qui les réunit et soutient aujourd'hui.

(2) Ce sont les fouilles faites en 1871-72 qui ont permis d'établir les dimensions du temple, tel qu'il fut reconstruit par Tibère. Des fouilles fréquentes avaient bien été entreprises déjà, notamment au temps de Raphaël, puis en 1547, puis en 1810 et en 1818; mais elles n'avaient mis au jour que les pavés de la voie antique du côté méridional et quelques degrés de l'escalier latéral de gauche (en montant). Ces différents travaux avaient été d'ailleurs très vite abandonnés, et la terre avait bientôt recouvert les parties à peine déblayées.

(3) On aperçoit encore, à l'emplacement de la *cella*. vers la partie occidentale du temple, un fragment de ces substructions, faites par Tibère et placées par-dessus l'ancienne mosaïque, qui subsiste encore : ce qui montre bien que celle-ci appartenait au temple primitif. De la sorte, on n'est plus forcé de supposer, comme quand on attribuait cette mosaïque au temple restauré en 759, qu'on descendait dans la *cella* au lieu d'y monter : hypothèse que n'autorisent pas les lois de construction d'un temple antique.

(4) Voir, à la fin du volume, la planche I. Le plan du temple des Castors a été trouvé en deux fois et en deux endroits différents. La première partie (I) fut découverte au seizième siècle, près de la voie sacrée, dans les ruines du temple de Rémus, et la seconde (II) fut déterrée en 1881, au cours des fouilles pratiquées entre le temple d'Antonin et de Faustine, et le coin du Palatin.

calculs faciles à faire sur place, avait six colonnes à sa face et dix de chaque côté (1).

Ce plan du Forum ne fut dressé, il est vrai, qu'à l'époque de Septime Sévère ; mais le temple de Castor et Pollux y est bien représenté dans les proportions que lui donna Tibère, puiqu'il n'eut pas besoin, jusqu'à la fin de l'empire, d'être reconstruit entièrement. Il fut seulement réparé par Claude, qui ferma la brèche ouverte par le fou Caligula (2). Sous Néron, il échappa, chose étrange, à l'incendie allumé par cet autre fou plus dangereux. Tacite, qui énumère avec le plus grand soin tous les édifices détruits ce jour-là, les temples de Jupiter Stator, d'Hercule, de Vesta, etc., etc., ne parle pas de celui de Castor et Pollux. Il était cependant bien voisin de la *regia* de Numa et du sanctuaire de Vesta, qui furent l'un et l'autre entièrement consumés. Toujours debout et toujours vénéré, le temple des Castors fut restauré et embelli par plusieurs empereurs, entre autre par Domitien, qui, au milieu des statues des deux divins jumeaux, plaça celle de Minerve et donna à l'édifice sacré le nom de *Templum Castorum et Minervæ* (3).

Bien loin de restreindre le pouvoir et les attributions des Dioscures, cette association témoigne de l'importance que ces dieux ne cessent de conserver à Rome jusqu'à la fin de l'Empire. Outre le culte particulier dont ils sont l'objet dans leur temple du Forum, et dans un autre sanctuaire qu'ils avaient au cirque Flaminius (4), ils partagent les honneurs rendus aux plus anciennes et aux plus grandes divinités latines. Au Capitole, ils sont associés à Jupiter; leurs statues, œuvre d'Hégésias, se dressaient devant le temple de Jupiter Tonnant (5). Lorsque Vespasien rebâtit sur un nouveau plan le Capitole, détruit par un incendie dans

(1) Et non huit de face et quinze sur les côtés, comme le prétendait Andrea Palladio, qui raisonnait d'après Vitruve, mais ne tenait pas compte de l'exiguïté du lieu.

(2) Dion Cassius, LX, 6.

(3) Au moyen âge et dans les temps modernes on fut moins respectueux envers ce temple. On en arracha souvent des blocs de marbre pour les approprier à des usages modernes. La belle statue de Jonas, conservée dans l'église de *santa Maria del popolo* a été taillée dans un morceau de la corniche du temple des Castors. D'un autre bloc de marbre fut faite la base sur laquelle se dresse la statue équestre de Marc-Aurèle, au milieu de la place du Capitole. Enfin on a conservé le souvenir des dégradations faites à ce temple par des particuliers en 1773 et en 1783. (Fea, *Varietà*, articolo VII.)

(4) Vitruve, IV, 8, 4. On le trouve aussi indiqué sur le calendrier d'Amiterne.

(5) Pline l'Ancien, XXXIV, XIX, 28.

la guerre contre Vitellius, sur le portique du temple de Jupiter, aux côtés du roi des dieux, de Junon et de Minerve qui occupaient le centre, il fit représenter Castor et Pollux (1). C'est encore en compagnie de Jupiter, de Junon et aussi d'Apollon qu'on retrouve ces dieux invoqués dans une inscription gravée sur un autel antique de l'Aventin (2). Ces associations diverses ne prouvent pas seulement la puissance et la popularité de Castor et Pollux : elles montrent aussi la persistance de leur culte jusqu'à la fin de l'Empire. C'est, en effet, de la seconde moitié du premier siècle après J.-C. que date la restauration de Vespasien (3), et l'inscription signalée plus haut, dans laquelle un certain Thyrsus demande à Jupiter, à Junon, à Apollon et aux Castors de veiller sur la santé de son patron et de toute sa famille, ne remonte qu'au consulat de Peregrinus et d'Æmilianus, c'est-à-dire à l'année 244 après J.-C. Ainsi 742 ans après leur entrée à Rome, Castor et Pollux, toujours invoqués et honorés par les descendants des vainqueurs au lac Régille, possèdent encore le temple voué par Aulus Postumius, et ce temple s'élève toujours à l'endroit du Forum que les deux jeunes dieux, par leur halte à la fontaine de Juturne, semblent avoir choisi et indiqué eux-mêmes.

A toutes les époques, ce temple du Forum est comme le centre religieux du culte des Dioscures. C'est de là que ces dieux grecs repartent comme dieux romains pour rayonner dans tous les sens. Partout où pénètrent et triomphent les armées romaines, ils pénètrent aussi et s'imposent aux vaincus, d'abord dans les cités latines et voisines du Latium ; puis dans l'Italie du Nord et du Sud, enfin dans toutes les provinces successivement conquises.

A Tusculum, par exemple, Castor et Pollux conservent, comme dieux des Romains, le culte et les honneurs qu'ils y avaient comme

(1) *Revue numismatique*, 1838, p. 13.

(2) *Corpus I. L.*, VI, 413.

I · O · S · P · D
ET · IVNONI · SANCTAE
HERAE · CASTORIB
ET · APOLLINI · CONSERVATO
RIBVS · THYRSVS
PRO · SALVTE · PATRONI · SVI
ET · SVA SVORVMQUE, etc., etc.

Les Dioscures figurent aussi à côté de Jupiter Capitolin sur le temple élevé à ce dieu à la place du temple de Jérusalem. Voy. E. Renan, *Eglise chrétienne*, p. 27 et 224.

(3) 822 de Rome.

dieux des Latins. Du haut de la citadelle, ils semblaient encore protéger Rome éloignée de quinze milles à peine, et quand celle-ci, dans la guerre contre les Eques et les Volsques, voyait briller sur la hauteur les feux que les Tusculans, ses fidèles alliés, allumaient pour prévenir les Romains de l'approche des ennemis, les âmes superstitieuses pouvaient se croire de nouveau protégées par les vainqueurs divins du lac Régille. Castor et Pollux avaient à Tusculum un temple que mentionnent les textes et les inscriptions (1), et qui devait s'élever, comme avant l'arrivée des Romains, à l'emplacement choisi par les premiers habitants de la ville. Ce temple fut plus tard rebâti à l'époque d'Auguste ou de Tibère, ainsi que l'atteste le caractère des ruines informes prises longtemps pour la villa de Cicéron, comme le temple d'*Hercules Saxanus*, à Tibur, fut, jusqu'en 1862, appelé villa de Mécène. Ce culte de Castor et Pollux à Tusculum était si bien établi et si célèbre, que sous la république, quand une famille consulaire voulait rappeler qu'elle était originaire de cette ville, ou qu'elle y avait accompli un exploit guerrier, c'étaient toujours les bustes ou des emblèmes des Dioscures qu'elle faisait graver sur ses monnaies. Ainsi un denier de la *gens* Fonteia représente les têtes accolées de Castor et de Pollux surmontées chacune d'une étoile (2); sur une autre sont figurés leurs *pilei* au-dessus du génie de Jupiter assis sur la chèvre Amalthée (3). Or, la famille Fonteia était de Tusculum. Dans son plaidoyer pour M. Fonteius, Cicéron insiste sur l'antique et illustre origine de son client, dont les ancêtres sont nés à Tusculum, « ce célèbre municipe (4). » Une médaille de la famille Cordia (5) représente aussi les têtes toutes semblables de Castor et de Pollux, placées à côté l'une de l'autre, et une inscription trouvée à Tusculum prouve que le monétaire Cordius était originaire de cette ville. Lorsque S. Sulpicius Rufus eut délivré Tusculum assiégé par les Latins (374), ce sont les têtes des Castors coiffées du *pileus* et surmontées d'une étoile qu'il fit graver sur une de ses médailles. Sur une autre, il s'était représenté lui-même, en compagnie de Castor et de Pollux à pied, armés de la haste et du glaive (6). — Il pensait sans doute, comme Aulus

(1) Cicéron, *De divinatione*, I, XLIII, 98 : « Tusculi ædes Castoris et Pollucis. »

(2) Catalogue, nº 78.

(3) *Ibid.*, nº 79.

(4) XVII.

(5) Catalogue, nº 75.

(6) *Ibid.*, nºs 86 et 87.

Postumius, que ces dieux l'avaient aidé à délivrer Tusculum, et qu'ils avaient voulu protéger eux-mêmes une ville où ils avaient un culte et un temple.

Ils en possédaient peut-être aussi un à Veïes, et certainement un à Cora. Leur culte dans ce pays des Volsques était sans doute fort ancien. Si l'on peut croire, d'après la légende, que c'est Coras, fils d'Amphiaraüs qui a fondé Cora, comme son frère Tiburtus passe pour avoir été le fondateur de Tibur, il est permis de supposer que le culte des Dioscures avait été, dès cette époque, introduit dans cette ville, de même qu'on le disait importé à Tusculum par Télégonus. Mais les traces qu'on en retrouve aujourd'hui sont beaucoup moins anciennes et tout à fait romaines. On peut voir encore, dans la ville moderne de Cori, les ruines d'un temple dont il ne subsiste plus que deux colonnes corinthiennes surmontées d'une architrave (1), et une frise d'un seul morceau. Ce temple, qui, comme celui du Forum, avait six colonnes de face, et qui, comme celui de Junon à Gabies, devait être adossé par derrière au rocher, avait été élevé à Castor et Pollux. On lisait sur la frise l'inscription suivante :

..... CALVIVS · P · F · P · N · C · GEMINIVS · C · F · MATEICLVS · AED^em.

CASTORIS · POLLVCIS · DE · S · S · FACIENDAM · PEQVN · SAC^r · COERAVER^unt.

---

m· CALVIVS · M · F · P · N · C · CRASSICIVS · P · F · C · N · VERRIS : D · S · S · PROB^arunt · dEDICARQ (2).

Ces ruines magnifiques aux parois desquelles s'appuie aujourd'hui une modeste maison, ces colonnes admirables recouvertes d'un stuc très fin, ces chapiteaux çà et là disséminés et encastrés dans les murs modernes, sont de la meilleure époque et d'une très belle exécution. D'après le caractère général et les détails de l'architecture, la construction de ce temple remonte à l'époque de Sylla (3). On croit reconnaître ici la main

(1) Ces colonnes étaient celles du milieu. Comme la partie de l'entablement qui existe encore, elles étaient en travertin recouvert de stuc : les fondations étaient en tuf.

(2) On ne lit plus aujourd'hui que la première partie de l'inscription ; mais la suite se retrouve embloquée dans le mur d'une maison moderne. On lisait l'inscription entière au siècle dernier. V. *Corpus I. L.*, I, 1150.

(3) Et non au règne de Claude, comme on l'a prétendu sous le mauvais prétexte qu'une inscription trouvée près du temple signale un M. Calvius, contemporain de cet empereur, et que ce même nom se retrouve sur la frise du temple.

de l'artiste qui a bâti à Préneste le temple de la Fortune et à Tibur celui de la Sibylle.

S'il faut en croire Pirro Ligorio, Castor et Pollux auraient eu un temple dans cette dernière ville (1). C'est en vain cependant qu'on en cherche les traces dans les textes et sur les lieux mêmes. Les ruines de temples antiques qui subsistent encore à Tivoli étant aujourd'hui connues et presque sûrement restituées à leurs véritables dieux, on ne voit pas où aurait pu s'élever un sanctuaire des Dioscures ; d'autant plus que Pirro Ligorio ne le mentionne, au début de son histoire sur Tibur, que d'une façon très générale, en passant, pour ainsi dire, et sans indiquer ni son emplacement ni son origine. Il en est de même pour Antium. D'un passage de Strabon inexactement interprété (2), on a conclu qu'un temple avait été élevé à Castor et Pollux au milieu même du forum de cette ville. Mais ce n'est pas d'Antium, c'est de Rome et du temple que Castor et Pollux y avaient sur le Forum qu'entend parler l'auteur de la *Géographie* (3). Toutefois, et cette preuve même manquant, l'existence à Antium d'un temple des Dioscures paraît infiniment probable. Cette ville peuvait-elle ne pas avoir un sanctuaire consacré à Castor et Pollux, quand toutes les autres villes sur le bord ou dans le voisinage de la mer honoraient d'un culte particulier ces puissantes divinités maritimes, quand Ardées leur avait élevé un temple célèbre par ses peintures (4), quand Ostie, en se mettant sous leur protection spéciale, les considérait et les invoquait comme les dieux tutélaires de toutes les villes importantes du littoral italien ?

Ce fut sans doute de très bonne heure, vers l'époque où il s'établissait à Rome, que le culte des Dioscures pénétra à Ostie. Cette ville a toujours partagé les destinées de Rome : elle est née presque en même temps, elle a grandi, elle a décliné avec elle, et c'est d'elle qu'elle a reçu ses principales divinités. Castor et Pollux devaient trouver là un accueil d'autant meilleur qu'il appor-

(1) Bibliothèque Barberini, *Manuscrit* LIII, 87, p. 2.

(2) Livre V. Strabon raconte qu'Alexandre Epirota ayant capturé quelques pirates d'Antium, le roi Démétrius l'envoya se plaindre au Sénat de ce que les Romains, qui avaient élevé aux Dioscures un temple sur le *Forum* (celui de Rome et non d'Antium), ne craignaient pas de se rendre ces dieux ennemis en ne réprimant pas la piraterie.

(3) Parmi ceux qui ont commis cette erreur, je citerai Philippo a' Turre, dans son livre sur Antium, *Monumenta veteris Antii*. Rome, 1700, p. 17.

(4) Servius, *Æn.*, I, 44 : « Ardeæ, in templo Castoris et Pollucis, in læva intrantibus post fores Capaneus pictus est fulmen per utraque tempora trajectus. »

taient avec eux la réputation grecque de protéger les navigateurs; ce qui, dans une ville maritime, leur assurait d'avance un rôle considérable. Ils y eurent donc un temple qui, jusqu'à l'époque de Constance (1), fut vénéré, fréquenté et entretenu non seulement par les habitants, mais encore par les fonctionnaires que leur charge appelait à Ostie, et par les étrangers que des vaisseaux venus de toutes les parties du monde y débarquaient sans cesse.

Mais où retrouver, au milieu de tant de décombres entassés par le temps et la main des pillards du moyen âge, l'emplacement du temple consacré aux Dioscures? On aperçoit bien, près de la voie antique, des ruines grandioses qui s'élèvent sur un vaste soubassement; mais il est entendu que cet édifice est un temple de Jupiter. Pourquoi? parceque Tite-Live nous apprend qu'il y avait à Ostie un temple consacré à Jupiter Férétrien (2). Cela suffit-il, et ne pourrait-on pas tout aussi vraisemblablement supposer que cet édifice était consacré à Castor et Pollux, puisqu'à l'appui de cette hypothèse on peut citer non plus seulement un texte, celui d'Ammien Marcellin (3), mais encore deux inscriptions signalant la présence à Ostie d'un temple des Dioscures (4)? Ne peut-on pas surtout, d'après certains détails d'architecture, reconnaître dans les ruines de cet édifice un sanctuaire dédié à ces deux dieux toujours et partout réunis? Au fond de la *cella*, à droite et à gauche de la tribune, deux niches ont été disposées dans le mur, pour recevoir les statues de deux divinités. Celles-ci, pour être ainsi placées, devaient évidemment avoir entre elles une étroite relation. Or, à qui ces places d'honneur dans un temple d'Ostie, à qui ces deux niches ainsi disposées, à qui cette demeure sacrée, sans doute la plus importante de la ville, avec son revêtement de marbre à l'extérieur et à l'intérieur, avec son enceinte décorée de spacieux portiques, pouvaient-elles mieux appartenir qu'aux Dioscures, deux jumeaux toujours associés, deux divinités maritimes sans cesse invoquées dans ce port?

En effet, tantôt c'est un préfet qui, pour obtenir une mer favorable à l'entrée des navires de commerce, leur offre un sacrifice sur le seuil même de leur temple; tantôt c'est un consul qui célèbre en leur honneur des jeux solennels qu'il fait ensuite repré-

(1) Ammien Marcellin, XIX, p. 173.

(2) I, XXXIII.

(3) *Loc. cit.* « Dum Tertullus apud ostia in æde sacrificat Castorum... »

(4) *Annales de l'Institut archéologique*, 1857, p. 325; *Revue archéologique*, octobre 1877, p. 234; *Ephemeris epigraphica*, III, IV, p. 319. — Gruter, p. 99.

senter sur le fronton de l'édifice sacré (1). Honneurs bien mérités du reste : N'est-ce pas sur Castor et Pollux que reposent les destinées de la ville éternelle ? N'est-ce pas à eux que reviennent l'honneur et la mission très importante de conduire à Ostie, sans retard et sans avaries, les bâtiments marchands chargés du blé qui doit nourrir Rome et l'Italie ? Ces dieux étaient donc bien à Ostie, comme au pied même du Capitole, les protecteurs nécessaires, indispensables du peuple romain.

Leur autorité ni leur culte ne s'affaiblissent à mesure qu'on monte vers le Nord ou qu'on descend vers le Sud. Dans l'Ombrie, à Asisium, on les retrouve comme à Rome au temps de Domitien, associés à Minerve. Devant le temple consacré à cette divinité se dressait un large piédestal supportant les statues des Dioscures, offertes par Tettienus Pardalas et Tettiena Galene :

GAL · TETTIENVS · PARDALAS · ET
TETTIENA · GALENE · TETRASTYLVM
SVA · PECVNIA · FECERVNT · ITEM · SIMULACRA · CASTORIS
ET · POLLVCIS · MVNICIPIBVS · ASISINATIBVS · DON · DEDER (2).... etc.

On retrouve encore les traces d'un culte des Castors dans plusieurs villes de l'Italie septentrionale, à Pise, à Crémone, etc., où des ex-voto leur sont offerts avec des inscriptions (3).

Dans l'Italie méridionale, des temples et des monuments de toute espèce révèlent l'importance et la popularité de leur culte. A Capoue, Castor et Pollux étaient, selon toute apparence, honorés depuis une époque fort ancienne. Si l'on remarque que presque tous les dieux qui avaient des temples dans cette ville, Zeus, Héra, Artémis, Tyché, etc., étaient des divinités grecques, il sera permis d'en conclure que Castor et Pollux devaient, eux-aussi, y être adorés à l'origine comme dieux helléniques. Seulement, ils changèrent de nationalité et devinrent des dieux romains, lorsqu'après la première guerre punique le territoire campanien fut déclaré la propriété des vainqueurs. Sauf cette

(1) Gruter, 99 :

Litoribus nostris quoniam certamina lætum
Exhibuisse juvat, Castor venerandeque Pollux,
Munere pro tanto faciem certaminis hujus,
Magna Jovis proles, *vestra pro sede* locavi,
Urbanis Tatius gaudens me fascibus auctum,
Neptunoque patri ludos fecisse Sabinos.

(2) *Bulletin de l'Institut archéologique*, 1839, p. 146.
(3) Catalogue, nos 178, 202, 205, etc.

métamorphose insensible des Dioscures grecs en Castors romains, rien ne fut changé au culte des deux jumeaux divins. Bien au contraire : Rome, qui ne traita pas les vaincus avec la dureté dont parle Tite-Live (1), qui leur laissa un théâtre, un portique et des jeux, institua, pour mieux marquer sa prise de possession sur ces dieux depuis longtemps déjà adoptés par les vainqueurs, des fêtes solennelles en l'honneur de Castor et Pollux. Elle répara même le temple que ces dieux avaient dans la ville (2), et qui devait se trouver à un endroit appelé S. Leucio, près de l'église moderne de S. Erasmo. Là, au temps de Pratili, citoyen de Capoue, on voyait encore un grand édifice ruiné et recouvert de terre, dans lequel on a reconnu le temple des Castors. Des fouilles commencées à cet endroit au dix-septième siècle, mais bientôt abandonnées, avaient permis d'entrevoir des statues et des colonnes d'un édifice qui devait avoir de vastes proportions (3). Grande était sans aucun doute l'importance que les Romains voulaient donner au culte des Castors à Capoue, puisque les fêtes établies et les constructions entreprises dans l'année 648 furent suivies de nouveaux travaux d'architecture commencés sept ans plus tard, en 655, et de nouvelles fêtes consacrées encore à Castor et Pollux (4). Cette fois-là, on leur éleva en même temps deux statues de marbre. Certes, si avant la première guerre punique les deux jumeaux étaient à Capoue des divinités helléniques, ils devinrent et restèrent bien à partir de cette époque deux dieux romains : les vainqueurs n'avaient rien négligé pour leur imposer ce caractère.

C'est aussi comme divinités romaines que Castor et Pollux étaient adorés à Naples. T. Julius Tarsus, affranchi d'Auguste, leur avait élevé un temple au centre même de la ville et en vue de la mer. Au dix-septième siècle, le portique et huit colonnes corinthiennes subsistaient encore, ainsi que l'inscription destinée à

(1) XXVI, 16.

(2) *Corpus I. L.*, I, 567 :

T · IVNIVS · N · F · D · ROSCI · Q · L · LINI..
. . . .
HEISCE MAGISTREI · CASTORI · ET
POLLVCI · MVRVM · ET · PLVTEVM · FACIVND
COERAVERE · EIDEMQVE · LOEDOS
FECERE · Q · SERVILIO · C · ATILIO · COS ·

Cette inscription a paru suspecte à M. Mommsen, à cause des noms d'affranchis unis à des noms de citoyens. Cependant elle figure dans le *Corpus*.

(3) Pratili, *Via Appia*, 289; reproduit par Rucca, *Capua vetere*, p. 67-68.

(4) D'après une inscription trouvée près de Capoue, au pied du mont Tifat. *Corpus I. L.*, I, 569.

perpétuer le nom et les titres de celui qui avait dédié le temple. Mais un tremblement de terre survint en 1688, et aujourd'hui il ne reste plus de l'édifice ancien que deux colonnes encastrées avec leurs architraves dans la façade de l'église moderne *San Paolo Maggiore*. Les statues de Castor et de Pollux sans têtes, sans bras et sans jambes gisent, couchées sur le flanc, dans une petite niche dominée par les statues de saint Pierre et de saint Paul. Ces deux saints chrétiens n'ont eu qu'à se montrer et qu'à ouvrir la bouche : les deux dieux païens, quoique sourds, entendirent et disparurent. C'est du moins ce qu'affirment ces deux distiques gravés sur la pierre au-dessus des statues mutilées de Castor et de Pollux :

Audit vel surdus Pollux cum Castore Petrum ;
Nec mora : præcipiti marmore uterque ruit.
Tyndaridas vox missa ferit ; palma integra Petri est ;
Dividit at tecum, Paule, tropæa libens.

Ces Dioscures chrétiens (1) ont ainsi pris la place des Dioscures païens, comme les Castors venus de Rome s'étaient substitués dans cette partie de l'Italie à ceux que des colons avaient jadis apportés de Grèce. En effet, toutes les villes méridionales, sur les monnaies desquelles Castor et Pollux figurent, Locres, Pœstum, Tarente, Rhégium, etc. (2), sont devenues romaines sous la domination romaine ; elles ont vu en somme leurs coutumes, leurs langues, leurs dieux disparaître dans la grande unité latine. Le culte de Castor et Pollux revient de Rome dans le midi de la Péninsule, s'y implante comme un culte nouveau, ou tout au moins se greffe, culte romain, sur un vieux culte grec.

Cela est bien visible en Sicile. A Agrigente, les Dioscures avaient un temple qui, comme leur fête des *Théoxénies* célébrées dans la même ville (3), était d'origine hellénique. C'est ce que dénoncent au premier coup d'œil les ruines encore debout. Les quatre belles colonnes et l'architrave que Serra Di Falco et Cavallaro (4) déterrèrent vers le milieu de ce siècle et remirent en

(1) Ce ne sont pas saint Paul et saint Pierre, mais saint Michel et saint Georges, que le christianisme substitua à Castor et Pollux, lorsque, selon son procédé ordinaire, il voulut aussi sur ce point donner le change aux païens.

(2) Catalogue, nos 89-99.

(3) Pindare, *Olymp.*, III.

(4) Il y a trois siècles, on ne voyait rien en cet endroit. Fazello y cherchait vainement le temple des Dioscures, sur l'emplacement duquel il était pourtant certain de se trouver. Voy. Serra di Falco, *Antichità di Sicilia*, III, XXXVI.

place sont doriques ; c'est le seul temple de cet ordre qu'aient jamais eu les Dioscures. De plus, le monument était polychrome, comme l'attestent les traces de peinture bleue et rouge visibles sur la frise et sur divers fragments retrouvés çà et là à terre. Enfin, la forme des chapiteaux, la hauteur des colonnes, le caractère simple de l'architrave, tout indique que ce temple avait été construit à la meilleure époque par des Grecs pour les Dioscures venus de Grèce. Mais il fut restauré plus tard par les Romains pour les Castors venus de Rome comme divinités latines. Pendant les guerres et les ravages dont souffrit Agrigente, notamment lors de la seconde guerre punique (1), ce monument avait sans doute été endommagé par les incendies qui détruisent surtout la charpente en bois des édifices; car c'est dans la partie supérieure qu'on retrouve des traces de restauration. Le haut de l'entablement est tout différent du bas ; les triglyphes sont coupés en deux au milieu, ce qu'on ne voit nulle part ailleurs ; enfin plusieurs détails de sculpture, par exemple les têtes de lion un peu maniérées qui décorent la corniche, sont autant d'indices d'une restauration postérieure et romaine. En devenant avec le reste du pays la propriété des conquérants du monde (541), ce temple grec prenait, au moins en partie, le caractère romain. Il restait toujours le sanctuaire des mêmes divinités; mais de Grecs qu'ils étaient, Castor et Pollux se voyaient, ici comme partout aillleurs, naturalisés Romains.

Il en est ainsi, non pas seulement en Italie et en Sicile, mais en Grèce même. Venus comme dieux grecs de Sparte à Rome, Castor et Pollux retournent à Sparte comme dieux romains. Ce n'est pas sans surprise qu'on retrouve dans cette ville des *ex-voto* et des inscriptions latines gravées sur la pierre près de l'endroit même où la tradition plaçait le tombeau des deux héros grecs, fils de Tyndare :

DIIS · CASTORI · ET · POLLVCI · SACRVM
DOMVS · AVGVSTI · DISPENSATOR (2).

Dans l'ancien monde grec et dans tout l'Orient ces dieux sont, jusqu'à la fin de l'empire, adorés comme dieux romains. Ils figurent au revers d'un très grand nombre de monnaies des provinces impériales (3). En Épire, en Dalmatie, en Transylvanie, à

(1) Tite-Live, XVI, 49, 58; XVIII, 38; XXVI, 40.
(2) *Corpus I. L.*, III, 493.
(3) Catalogue, n°s 114 et suiv.

Zalatna, des *ex-voto* leur sont offerts avec des inscriptions latines (1). A Byzance, un cirque est spécialement mis sous leur protection, et leurs statues décorent le portique qui s'élève à l'entrée (2). Partout on retrouve leurs traces, en Asie, en Afrique, à Tipasa, à Sétif (3) et jusque dans le petit village égyptien de Tehnèh. Un bas-relief romain trouvé en cet endroit représente Castor et Pollux avec le costume militaire des Romains, c'est-à-dire vêtus du *paludamentum*, armés de la cuirasse et de l'épée longue et pesante à tranchant droit (4).

En Occident, c'est avec un caractère exclusivement latin que le culte de Castor et Pollux pénètre et s'établit en même temps que la domination romaine. Ces dieux, en retournant d'Italie en Grèce, s'étaient en quelque sorte retrouvés chez eux, et les deux cultes, latin et grec, s'étaient facilement et d'eux-mêmes confondus. Il n'en fut pas ainsi en Occident. Castor et Pollux arrivent dans cette partie du monde ancien comme des dieux absolument nouveaux, et qui sont, malgré les assimilations fantaisistes de Tacite (5), sans aucun rapport avec les divinités indigènes de l'Espagne, de la Gaule ou de la Germanie. Les Castors que mentionnent dans ces diverses régions les *ex-voto* et les inscriptions sont bien ceux qu'adore l'Italie, ceux que les Romains victorieux ont partout emportés avec eux (6). En Espagne, c'est aux deux jumeaux honorés sur le forum qu'un fonctionnaire offre un *ex-voto* comme souvenir des repas publics qui ont fêté son entrée en charge (7), et qu'une mère rend grâces de la santé rendue à son fils.

CASTORI · ET · POLLVCI · DIIS · MAGNIS
SVLPITIA · Q · SVLPITII · F · VOTVM
OB · FILIVM · SALVTI · RESTITVTVM (8).

(1) *Corpus I. L.*, I, 623; III, 1287; etc., etc.
(2) Zozime, II.
(3) Catalogue, n°s 203, 206. Voir aussi *Archives des missions scientifiques*, 3e série, t. II, p. 407.
(4) Catalogue, nº 179.
(5) *De Moribus Germanorum*, XLIII : « Deos, interpretatione romana, Castorem Pollucemque memorant; ea vis numini, nomen Alcis. » Cf. Diodore de Sicile, IV, 56.
(6) Et qui se retrouvent, immédiatement après l'établissement de la domination romaine, jusque sur les monnaies espagnoles et gauloises. Voy. notre Catalogue, 3e série, à la fin.
(7) *Corpus I. L.*, II, 2100.
(8) Orelli, 1569.

En Gaule, les statues équestres qu'on leur élève à Vienne à côté de celles d'Hercule et de Mercure (1), le bas-relief découvert dans la même ville, qui les représente debout aux côtés de Mithra (2), l'autel que la ville d'Épamanduodurum (Mandeure) élève à Castor (3) sont des monuments purement romains, comme ceux qu'on retrouve plus haut encore sur les bords du Rhin, par exemple, ou un *ex-voto* est offert à Castor par un certain Saturninus (4), et à Divodurum (Metz) où, par suite de l'inexacte interprétation d'une inscription mal copiée, on a cru qu'un temple avait été élevé par les Romains aux Dioscures latins. Les bénédictins dom François et dom Tabouillet racontent dans leur histoire de Metz (5), qu'en réparant un mur près de la Moselle on avait trouvé tout un fronton de temple orné de l'inscription suivante :

CASTORI · ET · POLLVCI
DIVINAE · CONCORDIAE · HOC · TEMPLVM
P · PETRONIVS · DICAVIT

Cette inscription, que les vénérables bénédictins rapportaient de souvenir, et qu'ils tenaient, paraît-il, de Descartes lui-même, lequel la devait au lieutenant général du baillage de Metz, s'était considérablement altérée en passant par tant de mains et tant de mémoires. Toute vérification faite, et le texte authentique rétabli par Muratori, ce n'est plus un temple que P. Petronius avait dédié aux Castors, mais un simple *ex-voto* (6). Si ces dieux

(1) Gruter, 98. Orelli, 5272.
(2) Catalogue, n° 181.
(3) CASTOR
SACR ·
TI · IVL
SANCT ·
FILIVS
CELSVS
VOTO ·
Revue archéologique, mai 1882, p. 265.
(4) *Inscript. rhen.* Köln, 389. Steiner, 2016.
(5) I, 72.
(6) Voici l'inscription rétablie. J'en cite le texte, pour montrer combien il ressemble peu à celui des Bénédictins :

IN · HONOREM ·
DOMVS · DIVIN .
CONCORDIAE
CIVIT · CASTORI
ET · POLLVCI
M · PETRONIVS

avaient, ce qui n'est pas impossible, un temple dans cette partie septentrionale de la Gaule, il n'en subsiste aucune trace aujourd'hui. L'inscription seule prouve que les Romains avaient porté avec eux dans cette région lointaine le culte des Dioscures.

On le retrouve encore sur les bords de la Seine, comme sur ceux de la Moselle et du Rhin. En creusant sous le chœur de Notre-Dame de Paris, on découvrit en 1711 un autel carré en pierre, sur l'une des faces duquel Castor était représenté jusqu'à mi-corps. Vêtu de la chlamyde, coiffé du piléus et armé de la lance, il tenait de la main droite les rênes de son cheval visible jusqu'au poitrail. Au-dessous, on lisait *CASTOR* (1). Sur l'autre face était figuré un sujet analogue, au bas duquel devait être inscrit le nom, aujourd'hui disparu, de Pollux. Ces curieux bas-reliefs ne montrent pas seulement les Dioscures honorés dans l'ancienne Lutèce ; ils prouvent aussi que ces dieux romains étaient associés, dans cette partie de la Gaule, à des divinités indigènes. En effet, sur les deux autres faces de cet autel quadrangulaire sont représentés deux personnages divins, d'origine évidemment gauloise. L'un de ces personnages, nommé *Cernunnos*, est figuré avec des cornes semblables à des bois de cerf et garnies d'anneaux. L'autre, dont le nom est presque détruit (on ne lit plus que *Sevi-ri...os*), est représenté armé d'une massue et combattant contre un serpent. Ce sont là évidemment deux divinités locales, plus ou moins semblables à Hercule et à Bacchus — figuré souvent avec des cornes et une longue barbe, — et qu'il est curieux de retrouver ici en compagnie des Dioscures. Il n'est pas moins intéressant de constater que ces deux dieux latins avaient un autel, peut-être même un temple, à l'endroit où s'élève aujourd'hui Notre-Dame de Paris.

En somme, l'histoire des Dioscures latins est l'histoire de Rome même. Du Forum, où s'élève leur temple, et qui est le centre de leur culte, comme il est celui de l'empire des descendants d'Énée, les fils divins de Jupiter rayonnent dans tous les sens, et suivent en quelque sorte en tout lieu, dans l'Italie du Nord et du Sud, puis dans toutes les provinces successivement soumises, les armées victorieuses du peuple qu'ils protègent. Partout où elle établit un fonctionnaire, Rome établit aussi le culte des Castors. Dans les pays les plus éloignés, depuis Divodurum, sur les bords du Rhin, jusque dans une petite ville de la Mauritanie, des hommes comme Petronius et Saturninus prennent soin

(1) Catalogue, nº 86.

de rappeler plus ou moins directement par des ex-voto et des inscriptions que Rome, maîtresse du monde, conserve toujours la même reconnaissance et la même vénération pour les dieux qui, en l'aidant jadis à vaincre les Latins, ont assuré son existence et sa liberté.

Par la présence de Castor et de Pollux dans toutes les parties du monde soumis, on voit combien ces dieux étaient puissants et populaires. On le voit peut-être plus clairement encore quand on étudie les attributions nouvelles, pacifiques cette fois, qu'ont encore ces divinités guerrières qui promettent, apportent et annoncent la victoire. Leurs attributions sont aussi nombreuses, aussi importantes que leur culte est répandu. Tandis que celui-ci s'établissait dans l'Italie du Nord et dans l'Italie du Sud, à Rome même les Dioscures voyaient leur pouvoir grandir et s'étendre leur influence.

CHAPITRE V.

CASTOR ET POLLUX DIVINITÉS MARITIMES.

Si sur les champs de bataille les soldats repoussés par l'ennemi n'invoquent jamais en vain Castor et Pollux, sur mer les matelots pressés par la tourmente peuvent toujours compter sur leur appui. « Quand les noires tempêtes soulèvent les flots furieux, alors que debout sur la proue les hommes adressent des prières et immolent des agneaux blancs aux fils divins de Zeus ; aussitôt ceux-ci calmeront le souffle des vents orageux, apaiseront les vagues de la mer écumante, et la traversée s'achèvera paisible et sûre (1). »

Cette toute-puissance sur les flots que chante déjà l'auteur d'une des hymnes homériques, les peuples de l'Italie, ceux du Midi les premiers, la reconnaissent aux Dioscures. Depuis le septième siècle avant notre ère jusque quatre cents ans après J.-C. la protection de ces dieux sera recherchée dans la péninsule comme la plus efficace des assurances maritimes.

Ici encore, c'est une légende particulière qui devient l'origine immédiate de ces nouvelles attributions. Castor et Pollux ont révélé à l'Italie leur puissance guerrière en décidant de la victoire près du fleuve Sagra ; de même ils ont manifesté leur puissance maritime en calmant une tempête sur les côtes de Thrace. Assaillis par un orage terrible, semblable à celui qu'Éole, sur l'ordre de Junon, déchaîna contre Énée dans la mer Tyrrhénienne, les Argonautes allaient périr, quand soudain deux étoiles, qu'on put croire détachées du ciel, vinrent se poser sur les têtes des Dioscures. Aussitôt les vagues et les vents s'apaisèrent, et les voyageurs sauvés poursuivirent leur route sur une mer tran-

(1) Voy. *Hymn. homér.*, XXXIV, 6 et suiv.

quille. Les jours suivants, Glaucus, le dieu marin, accompagna le navire à la nage, et annonça aux Dioscures qu'ils seraient aplés désormais *dieux sauveurs*, Σωτῆρες, *Conservatores*, et adorés partout comme protecteurs des marins et des vaisseaux. Depuis ce temps, ajoute Diodore de Sicile, un des nombreux auteurs de ce récit (1), chaque fois que les matelots voient des étoiles apparaître sur leur navire, courir le long des voiles ou se poser au sommet des mâts, ils reconnaissent la présence protectrice de Castor et de Pollux (2).

Le récit de cet exploit merveilleux devait être bien accueilli sur les côtes de l'Italie méridionale et occidentale où se pressaient tant de cités maritimes, et où les légendes venues de Grèce s'acclimataient si vite et si bien. Quand il n'y avait guère dans toute la mer Tyrrhénienne un promontoire, une île, un golfe qui ne rappelât par son nom le souvenir des voyages d'Ulysse et d'Énée, pouvait-on oublier l'expédition pour le moins aussi fameuse des héros de la Toison d'Or (3)? La toute puissante intervention des Dioscures pendant la tempête était une de ces croyances que les marins errants de la mer Ionienne emportaient partout avec eux. La légende grecque qui en faisait foi se présentait sans cesse à leur souvenir quand ils parcouraient des mers inconnues, et ils aimaient à la raconter dès qu'ils abordaient à des rivages nouveaux. C'est ainsi qu'elle fut connue et recueillie par toutes les cités maritimes de la Grande-Grèce. Elle devait plaire aux colons grecs fixés en Italie, car elle leur rappelait la mère patrie, ses héros et ses dieux, et leur promettait pour tous les voyages sur mer des patrons sûrs, des protecteurs éprouvés.

Sans doute, ces peuples de l'Italie méridionale ne connaissaient pas et ne cherchaient point à connaître l'origine véritable de ces attributions que les Hellènes donnaient aux Dioscures. Il

(1) IV, 43. — Cf. Hygin, *Fab.*, XIV; Apollonius, *Argon.*, I, 915.

(2) Les chrétiens ne craignirent pas d'emprunter ces attributions aux Dioscures pour les donner à un de leurs saints. En Angleterre, les matelots en détresse avaient l'habitude, au moyen âge, d'invoquer saint Cuthbert; et toujours, pendant la tempête, ils voyaient apparaître, au pied des mâts, le saint évêque coiffé de la mitre et tenant à la main sa crosse, avec laquelle il dirigeait le navire et le conduisait au port. C'est ce même saint Cuthbert qui, comme on l'a vu plus haut, venait avec saint Wittfried, sur un coursier rapide, au secours des soldats chrétiens en danger (Montalembert, *Les moines d'Occident*, IV, 452).

(3) Une de ces villes était fière de posséder et de pouvoir montrer aux étrangers la tête authentique du sanglier de Calydon, dont les Dioscures et leurs compagnons lui avaient fait hommage.

faudrait, pour la découvrir, passer non seulement d'Italie en Grèce, mais encore de Grèce en Orient. Dans le passage signalé plus haut, Diodore de Sicile nous apprend que si deux étoiles avaient pendant la tourmente brillé tout d'un coup sur le front des Dioscures, c'était parce qu'Orphée, un des Argonautes, avait invoqué les dieux de Samothrace (1). Cet appel inattendu à des divinités étrangères, et l'effet soudain qu'il produit s'expliquent par l'étroite parenté qui unissait les Dioscures Tyndarides aux Dioscures Cabires. La Grèce avait emprunté la puissance et les attributs des grands dieux de Samothrace pour les donner aux fils de Zeus et de Léda. C'est par suite de ce syncrétisme que ceux-ci étaient devenus pour tous les Grecs, et notamment pour ceux du littoral, des divinités maritimes, les sauveurs, Σωτῆρες, les protecteurs, Ἀρωγοναῦται, les défenseurs bienfaisants, Ἀγαθοὶ Παραστάται (2), des voyageurs et des navires. Ils s'étaient ainsi complètement identifiés avec les Cabires marins de l'Orient et les Açwins des Védas, ces autres *fils du ciel* (3) qui rendent la mer douce comme le miel, et recueillent dans leurs bras ou sur leur char aérien le naufragé prêt à périr. Voilà pourquoi à Amphissa on confondait dans un même culte les Dioscures et les Cabires, indistinctement appelés Παῖδες Ἄνακες (4) ; pourquoi aussi un jeune homme initié aux mystères de Samothrace se compare aux dieux d'Amyclée, sauveurs des nautoniers (5); pourquoi enfin on voyait se dresser devant le port de cette même île de Samothrace les statues de deux divinités qu'on appelait à la fois les *grands dieux* et les Castors, statues au pied desquelles les voyageurs venaient toujours, après une traversée périlleuse, déposer des offrandes et faire des sacrifices (6).

(1) Aussi les Argonautes voulurent-ils être initiés aux mystères de Samothrace. Ils abordèrent dans l'île pendant la nuit, reçurent l'initiation et repartirent aussitôt (Apollon. de Rhod., I, 915-918; Orph., *Argon.*, 465, etc.). Les insignes des initiés de Samothrace, la couronne d'olivier et la bandelette de pourpre, préservaient de tout danger. Ulysse, dans un naufrage, s'en étant ceint les reins, avait été miraculeusement porté sur les eaux (Scholiaste *in Iliad.*, II, 100).

(2) *Hymn. homér.*, XIII, 6 ; Théocrite, *Idyl.*, XXII, 6, 33; Ælian., ποικίλη ἱστορία, I, 30 ; Aristophane, *Lysist.*, 1301; Strabon, V, p. 232.

(3) Διόσκουροι ou Διόσκοροι, d'après l'étymologie sanscrite, est un mot qui signifie à la fois *fils de Zeus* et *fils de l'air* ou du ciel.

(4) Pausanias, X, 38, 7.

(5) *Corpus I. G.*, t. IV, pars XXXIX, p. 22, nº 6860, 6. — Jacobs, *Anthol.*, t. XIV, p. 935, nº 219, etc., etc.

(6) Servius, *Æn.*, III 12 : « Idem Varro et alii complures *magnos deos* affir-

Eh bien, ce caractère maritime qu'avaient les Dioscures grecs, héritiers des Cabires, et qui était très respecté sur toutes les côtes du Péloponnèse (1), on le retrouve partout sur celles de l'Italie méridionale. Tarente, le port le plus important de la Grande-Grèce, Rhégium, Locres, etc., accueillent et adoptent avec empressement des dieux qui viendront en aide à leurs marins, qui guideront leurs vaisseaux, et protégeront ainsi leurs marchandises. Aussi les monnaies de ces villes représentent-elles Castor et Pollux, et à côté d'eux tantôt des dauphins, tantôt des épis ou des cornes d'abondance (2). Ces emblèmes pacifiques qui symbolisent la mer et le commerce conviennent également aux dieux protecteurs et aux villes protégées. C'est en effet sur mer, et, comme on le verra plus loin, sur les marchés, que les premiers manifestent leur puissance en temps de paix ; c'est par la mer et par l'échange des denrées de toute sorte que les autres vivent et prospèrent.

Rome ne pouvait manquer d'accueillir ces Dioscures maritimes, sauveurs des Argonautes, comme elle avait accueilli les Dioscures guerriers, défenseurs des Locriens. Seulement, on ne voit pas que cette adoption nouvelle ait eu pour cause et pour origine une intervention particulière de ces dieux en faveur des Romains. L'apparition de Castor et de Pollux sur le champ de bataille du lac Régille ne se renouvela pas sur mer, et ce ne fut pas en souvenir d'un secours imploré et accordé au milieu de la tempête que les Romains ouvrirent à ces dieux bienveillants de la mer les portes de leur ville. Il est donc impossible de fixer la date exacte de l'entrée à Rome des Dioscures maritimes. Toutefois, cette date doit être très rapprochée de celle qu'illustrèrent la victoire sur les Latins et la première apparition des deux jumeaux divins aux Romains triomphants. Ceux-ci, connaissant à cette époque la légende du fleuve Sagra, devaient aussi connaître l'histoire des Argonautes et les diverses péripéties de cette expédition fameuse. La renommée que Castor et Pollux, compagnons de Jason, avaient comme protecteurs des marins dans toute l'Italie méridionale était certainement parvenue jusqu'à Rome. Elle s'était répandue

mant duo simulacra virilia, Castoris et Pollucis, in Samothracia ante portum sita quibus naufragio liberati vota solvebant. »

(1) Euripide, *Hélen.*, 1511 ; Strabon, I, p. 48, etc.

(2) Catalogue, nos 91 et suiv. Les dauphins en compagnie des Dioscures se retrouvent aussi sur les vases peints avec la même signification (Voy. *Bulletin de l'Inst. arch.*, 1847, p. 89).

partout sur les côtes occidentales, à Cumes, la plus ancienne des colonies grecques; puis remontant vers le Nord, elle avait dû s'arrêter dans tous les ports de la mer Tyrrhénienne, à Cœre, une des premières villes qui entretinrent avec la Grèce des rapports religieux (1), et à Ostie, qui devint le centre du culte maritime de Castor et Pollux.

Dans ce port, où jetaient l'ancre les navires du monde entier, où affluaient de toutes parts les récoltes étrangères que Rome attendait pour se nourrir, ces dieux, aussi puissants sur mer que sur terre, prirent peu à peu une importance considérable. Sur eux reposèrent non plus seulement les destinées de quelques hommes montés sur un vaisseau, mais celles d'une immense population agglomérée dans la cité reine de l'univers. Qu'une tempête vînt engloutir ou simplement retarder de quelques jours ces grands bâtiments de charge qui apportaient le blé d'outre-mer, et la ville était menacée de périr de faim. Aussi les habitants d'Ostie, qui étaient les premiers à constater et à signaler à Rome l'arrivée anxieusement attendue des vaisseaux de transport, honoraient-ils d'un culte spécial des dieux de qui dépendait l'existence de tout un peuple. Dès qu'une tempête poussait sur le rivage des flots trop violents pour permettre aux navires de pénétrer dans le Tibre, c'est au temple de Castor et Pollux que les citoyens accouraient en foule; c'est à ces dieux que le préfet romain établi à Ostie venait offrir les vœux et les sacrifices de l'Italie entière. Sous l'empereur Julien, une disette aussi terrible que celle des années 41 et 52 s'abattit sur Rome. Depuis plusieurs jours la mer était mauvaise et les vaisseaux chargés de blé ne pouvaient entrer à Ostie. Déjà le peuple murmurait, et Tertullus, préfet de la ville, craignait d'être massacré, comme jadis, dans une circonstance analogue, l'empereur Claude avait failli l'être lui-même. Ce furent les Dioscures qui sauvèrent le fonctionnaire romain, Ostie et la ville éternelle. Un sacrifice leur fut offert : aussitôt la mer s'apaisa, et les vaisseaux, poussés par un bon vent, entrèrent à pleines voiles dans le port (2).

Ainsi, dans la seconde moitié du quatrième siècle après Jésus-Christ, Castor et Pollux sont encore les protecteurs bienveillants des navires et des dieux tout puissants sur mer. Bien plus : au milieu du cinquième siècle de notre ère, ce sont toujours eux

(1) Cœre avait un trésor particulier dans le temple d'Apollon de Delphes.
(2) Ammien Marcellin, XIX, p. 272-273.

qu'invoquent les païens endurcis; c'est sur eux que le poète Rutilius, retournant en Gaule (419), compte pour avoir une traversée facile :

Pande, precor, gemino placatum Castore pontum (1).

Les sacrifices que la ville d'Ostie offrait à ces dieux, à *ce double Castor*, dès que la mer devenait menaçante, les actions de grâce qu'elle leur rendait au premier rayon du soleil revenu, la place qu'elle leur réservait à côté des principales divinités de l'élément liquide, les fêtes qu'elle célébrait régulièrement en leur honneur, la vénération qui s'attachait à leur temple riche et grandiose, orné de portiques, de sculptures, et rempli d'*ex-voto*, tout manifeste la puissance souveraine que Castor et Pollux avaient à Ostie comme divinités maritimes.

Si c'est dans ce port, comme il est permis de le supposer, que ce culte pénétra d'abord avant d'arriver à Rome, il se répandit bientôt dans l'Italie entière. Des textes, des inscriptions et des bas-reliefs montrent quelle confiance avaient dans ces dieux les marins et les voyageurs. Ce sont eux qu'on invoque avant le départ : Lorsque Virgile s'embarque pour Athènes, c'est à Castor et Pollux qu'Horace recommande son ami : « que les feux brillants des frères d'Hélène te dirigent, ô vaisseau qui portes Virgile(2)! » C'est à eux encore qu'on s'adresse au milieu de la tempête : Properce aime mieux supporter le caractère désagréable d'une maîtresse acariâtre que d'avoir à implorer sur les flots la protection des fils de Tyndare (3). C'est à eux, enfin, que l'on rend grâces au retour : Une inscription trouvée à Rome montre Castor et Pollux tout à la fois invoqués avant le départ, implorés pendant la tempête et remerciés après :

CASTORI · ET · POLLVCI
SACRVM.
OB · FELICEM · IN · PATRIAM
REDITUM · TOT · SVPERATIS

(1) *Itiner.*, I, 155.
(2) *Odes*, I, 3.
(3) I, XVII, 18.

Nonne fuit levius dominæ pervincere mores,
Quamvis dura, tamen cara puella fuit,
Quam sic ignotis circumdata littora silvis
Cernere, et optatos quærere Tyndaridas?

NAVFRAGII · PERICVLIS
EX · VOTO · CVM
SOCIIS
L · M · P
C · VALERIVS · C · F · AGELLVS (1).

D'autres *ex-voto* consacrés aux Dioscures témoignent en même temps de la puissance protectrice de ces dieux et de la foi reconnaissante des navigateurs échappés aux dangers d'un naufrage. Ici, une famille tout entière, les parents et les enfants, dédient à Castor et à Pollux un bas-relief qui représente ces dieux en compagnie d'un génie marin couché, et de trois Néréides demi-nues (2). Là, un personnage grec qui vivait en Italie à l'époque impériale, offre, à peine débarqué, un sacrifice et un *ex-voto* à Castor et Pollux (3). Sur le bas-relief chargé de perpétuer le souvenir du secours donné par les Dioscures et la reconnaissance de leur protégé, on voit le navigateur à peine sorti d'un bateau qui vient d'aborder au port, tendre les mains vers Castor et Pollux représentés à gauche dans leur costume et avec leurs attributs ordinaires. Devant eux sont deux autels, sur l'un desquels se dressent deux diota tandis que sur l'autre est étendu un animal qui va être offert en sacrifice. Voilà comment Argémidas, fils d'Aristogénidas, s'acquitta d'un vœu fait aux Dioscures pendant la tempête et comment il célébra son heureux retour après une navigation périlleuse.

Ce ne sont pas seulement les légendes, les textes, les inscriptions et les monuments figurés qui révèlent le caractère maritime des Dioscures ; ce sont aussi les rapports qui unissent ces dieux aux principales divinités de l'élément liquide. A Ostie, à Rome, Castor et Pollux sont associés à Neptune. C'est grâce à ces trois dieux réunis, et c'est aussi en leur honneur, que Tatius, honoré des faisceaux, célèbre près du rivage de la mer des naumachies et des jeux sabins qu'il fait ensuite sculpter sur la façade du temple des Dioscures (4). La fête navale des *Neptunalia*, que la ville d'Ostie célébrait en plein air le 23 juillet, était consacrée aux Castors en même temps qu'à Neptune, puisque c'étaient les deux jumeaux qui étaient chargés de rendre ce jour-là la mer calme et

(1) Grüter, MXVI, 3.
(2) Catalogue, n° 173.
(3) *Ibid.*, n° 174.
(4) Burmann, *Anthologie*, I, 47; Gruber, 99.

le ciel serein. A Rome, le temple qu'Agrippa, après ses grands triomphes maritimes, dédia à Neptune sur le champ de Mars, rappelait les Dioscures et leur autorité sur les flots; car le long des murs du portique joint à ce temple, on voyait représentés leurs principoux exploits et les aventures des Argonautes.

Les rapports des Dioscures avec Vénus sont plus étroits encore; et cela se conçoit, si l'on songe que les attributions maritimes de ces trois divinités ont la même origine. C'est à l'Orient que Vénus doit, comme Castor et Pollux, de règner sur les flots; comme les Dioscures, elle passe, avec ses attributions nouvelles, d'Asie en Grèce, et de Grèce en Italie. Sur toutes les côtes du Péloponnèse, cette fille de l'écume de la mer est appelée εὔπλοια, χαριναύτης, de même que les fils de Zeus sont appelés Σωτῆρες et ἀρωγοναύται. Dans tous les ports de l'Italie méridionale Vénus, Castor et Pollux sont adorés comme divinités maritimes, et on les retrouve à Ostie avec le même caractère et les mêmes attributions. Si dans cette ville un temple magnifique est élevé aux Dioscures et soigneusement entretenu, une île entière est consacrée à Vénus, entre les deux bouches du Tibre (1). C'est à ces trois divinités réunies qu'Horace recommande son ami :

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera...

C'est de concert avec Vénus que les Dioscures guideront le navire de Rutilius et qu'ils lui rendront facile la route des ondes :

Pande, precor, gemino placatum Castore pontum;
Temperet æquoream dux Cytherea viam (2).

Sous l'empire, de nombreuses monnaies des provinces asiatiques représentent les Dioscures en compagnie de Vénus maritime. A Tripolis, Castor et Pollux sont figurés debout aux côtés d'Astarté armée de la haste ou du vexillum, et le pied gauche appuyé sur une proue de vaisseau (3). Les représentations de ce genre sont fréquentes, et c'est toujours avec un caractère maritime que ces trois divinités sont associées (4). Quelquefois la

(1) Elle y était appelée *Limnesia* (Servius, *Æn.*, I, 720; cf. le *Pervigilium Veneris*.

(2) *Itinerar.*, I, 155.

(3) Catalogue, n°s 141-146.

(4) Vénus est souvent encore figurée debout sur un phare avec des tritons,

composition de la médaille ne permet pas de les représenter toutes les trois en pied et sur le même plan ; mais aucune d'elles n'est jamais complètement sacrifiée. Si ce sont les Dioscures qu'on relègue à la seconde place, leur souvenir est d'ordinaire rappelé par deux bonnets coniques ; si c'est Astarté, on distingue dans le fond son buste qui se dresse soit sur une colonne, soit à l'intérieur d'un petit temple distyle. C'est réunies de la sorte que, sous l'empire romain, ces trois divinités maritimes se retrouvent avec leurs attributions d'origine orientale au lieu où elles sont sont nées et d'où elles sont parties.

Le caractère maritime des Dioscures est encore attesté par leur association avec Isis et Sérapis. Ces deux dieux égyptiens, qui suivirent, pour pénétrer en Occident, la même route que Castor, Pollux et Vénus, apparaissent de bonne heure en Sicile et sur les côtes de l'Italie. Seulement c'est à Pouzzolles, et non à Ostie, qu'ils abordent et se fixent. En Grèce, ils s'étaient déjà rencontrés et associés avec les Dioscures. Une inscription grecque de l'île de Délos réunit ces quatre divininités dans une seule invocation (1). Il en fut de même en Italie, surtout à partir des Flaviens et des Antonins, quand le culte d'Isis devint fort à la mode dans tout l'empire. Considérée par les Romains comme une déesse toute puissante sur les flots (2), Isis était l'objet d'un culte maritime ; des cérémonies solennelles étaient chaque année célébrées en son honneur sur le bord de la mer, et les monnaies la représentaient avec une draperie flottant autour de sa tête, afin de rappeler sans doute que c'était elle qui avait inventé l'usage des voiles pour les vaisseaux (3). Sérapis, de son côté, avait à Pouzzoles un temple magnifique dont les ruines subsistent encore. Si l'on songe que ce port commerçait avec le monde entier, qu'il était le point de départ de la ligne directe qui conduisait à Alexandrie, que la population était très mélangée d'éléments orientaux, on ne s'étonnera pas que Sérapis ait été le dieu préféré que les voyageurs invoquaient au départ et remerciaient au retour. Il n'était pas le seul cependant. Entre Isis et Sérapis une

ou tenant au-dessus de sa tête une voile gonflée par le vent. Dans le temple de Jupiter Capitolin qui s'éleva sur l'emplacement du temple de Jérusalem, les Dioscures et Vénus étaient associés au dieu principal (V. Renan, *Eglise chrétienne*, p. 27 et 224).

(1) *Corpus I. G.*, 2302.

(2) Stace, *Silv.*, III, 2, 101.

(3) Cassiodore, *Epître XVII.* — Mionnet, I, p. 371, n° 57-II, p. 179, n° 226, etc.

place fut réservée à Castor et Pollux. Ces quatre divinités réunies protégeaient au même titre les navigateurs, et, à l'avant des nombreux vaisseaux pressés dans le vaste bassin de Pouzzoles on voyait aussi souvent les images et les noms des Castors que ceux d'Isis ou de Sérapis. Le navire qui conduisit saint Paul d'Alexandrie à Pouzzoles portait pour enseigne Castor et Pollux (1). Une très curieuse lampe, en forme de barque, trouvée au fond de la mer, prouve qu'un culte commun était rendu aux fils divins de Zeus et aux deux dieux étrangers venus d'Egypte (2). Sur la proue sont représentés Isis et Sérapis et au-dessous d'eux Castor, vêtu de la læna, coiffé du piléus, armé de la lance et debout près de son cheval qu'il tient par la bride. Près du potier, qui s'est représenté lui-même modelant la lampe, on lit sur un cartouche oblong le mot **ΕΥΠΛΟΙΑ** et sous la barque la phrase : ΛΑΒΕ ΜΕ ΤΟΝ **ΗΛΙΟΣΕΡΑΠΙΝ**. Cette présence de Castor dans un lieu spécialement consacré à Sérapis, ce soin qu'on prend de le représenter à côté de deux divinités dont la puissance sur les flots était reconnue par tous les peuples riverains de la Méditerranée, tout cela ne prouve-t-il pas l'importance que les Dioscures avaient dans tout l'empire romain comme divinités maritimes?

Au reste, cette autorité qu'on leur donne sur les flots n'a pas une origine purement mythologique. Si, sous l'empire, les Romains les invoquaient encore au moment de s'embarquer, ce n'est pas précisément parce qu'ils comptaient les voir pendant la tempête, « apparaître en personne fendant l'air de leurs ailes rapides (3). » Non, la foi des marins les moins crédules dans la protection toute puissante de Castor et Pollux avait une origine plus naturelle et plus sérieuse. Ces dieux, pour les Romains comme pour les Grecs, n'étaient que la personnification divine d'un phénomène électrique. Les étoiles que les Argonautes avaient vues se poser sur les fronts des Tyndarides et que les marins depuis ce temps voyaient courir sur leurs vaisseaux ne sont autre chose que ces flammes phosphorescentes qui voltigent toujours sur la

(1) *Actes des Apôtres*, ch. XXVIII, v. 11. — Encore aujourd'hui les bateliers de Fiumicino aiment à donner à leurs barques les noms de *Castore* et de *Polluce*.

(2) Catalogue, nº 233.

(3) *Hymn. homér.*, XXXIV, 6 et suiv. Cf. Plutarque, *De def. orac.*, XXX. On croyait cependant encore à leur présence réelle. Maxime de Tyr affirme qu'il a vu plus d'une fois les Dioscures dirigeant en personne, à travers les flots en courroux, son navire battu par la tempête (*Dissert.*, XV, 7, p. 173).

mer par les temps d'orage (1). Nos matelots, aujourd'hui, les appellent *feux Saint-Elme* (2); les anciens les appelaient Castor et Pollux.— « Dans les grandes tempêtes, dit Sénèque, on voit deux étoiles se poser sur les antennes des navires : les marins croient reconnaître Castor et Pollux qui viennent à leur secours (3). — « J'ai aperçu, dit un témoin occulairé (4), les Dioscures, étoiles brillantes, qui remettaient dans le droit chemin le vaisseau battu par la tempête. »

L'apparition de ces dieux est donc toujours et partout bienfaisante ; ces étoiles qui, pendant l'orage, vont et viennent sur les vagues, comme des oiseaux qui voltigent, annoncent aux marins le retour prochain du beau temps (5). C'est à tort qu'Artémidore prétend (6) que ces flammes sont funestes si elles apparaissent par une mer calme et un ciel serein. Lorsque Lysandre sortit du port, pour aller battre à Ægos-Potamos la flotte athénienne, les feux des Dioscures vinrent briller à l'arrière du navire, de chaque côté du gouvernail (7); les vents étaient favorables, la mer paisible, le ciel sans nuage, et cependant tout le monde se réjouit de cette apparition comme d'un heureux présage. Il n'y a qu'un cas où la présence de ces étoiles soit néfaste. Si, au lieu de deux flammes, une seule vient à briller, que les matelots tremblent ! Car ce ne sont plus Castor et Pollux, c'est Hélène leur sœur qui apparaît ainsi, et Hélène est funeste, malfaisante (8). Qu'elle se pose sur les mâts, et le navire sombre à l'instant ; qu'elle tombe à fond de cale, et le navire s'embrase, et tout l'airain qui s'y trouve entre en fusion. Il faut alors, pour sauver les marins, que deux autres flammes se

(1) Elles apparaissent aussi sur terre. Les auteurs anciens citent à tout instant des apparitions de ce genre. Tantôt ces étoiles se posaient sur les lances des soldats en faction, tantôt elles allaient et venaient dans les camps, tantôt elles voltigeaient sur les statues des dieux. Mais rien ne nous dit qu'on reconnût dans ce cas la présence de Castor et de Pollux.

(2) Les Italiens appellent aussi ces feux, feux *de saint Pierre* et *de saint Nicolas*. C'est saint Pierre, on s'en souvient, qui remplace Castor dans le temple de Naples transformé en église.

(3) *Q. N.*, I, 1, 2. « In magna tempestate apparent quasi stellæ velo insidentes. Adjuvari se tunc periclitantes existimant Pollucis et Castoris numine. »

(4) Maxime de Tyr, *Dissert*, XV, p. 59, lig. 30 (éd. F. Didot).

(5) « Ce qui doit rassurer les marins, » dit Sénèque (*loc. cit.*), « c'est que ces étoiles se montrent quand l'ouragan faiblit et que le vent tombe. »

(6) *Oneirocriticon*, II, 42, p. 133.

(7) Plutarque, *Lysandre*, XII, 1.

(8) Pline, *H. N.*, II, 37, 101. Scholiaste de Stace, *Thébaïde*, VII, 791. Tous les auteurs, excepté Euripide, reconnaissent à Hélène ces pouvoirs malfaisants.

montrent aussitôt, et que Castor et Pollux viennent contrebalancer la redoutable influence de leur sœur (1).

Il importe d'établir ici une distinction entre le feu Saint-Elme que personnifient les Dioscures et la constellation zodiacale qui porte leur nom. Les textes dans lesquels ces dieux sont représentés comme protecteurs de la navigation font allusion non pas aux Gémeaux, mais aux feux Saint-Elme, que les anciens assimilaient aux étoiles. C'est ce phénomène électrique que désignent dans Horace et ailleurs les mots *lucida sidera*, *clarum sidus*, *alba stella* (2), etc. Avant de devenir, vers la fin de l'hellénisme, la constellation des Gémeaux, Castor et Pollux ont été les *feux Saint-Elme*. Ils le resteront longtemps ; car le nom même de feux Saint-Elme, dérivé de celui d'Hélène, sœur des Dioscures, prouve la perpétuité de cette croyance. Tandis que les philosophes essaient d'expliquer la nature de ces étranges météores, comme Xénophane, qui voit en eux de petits nuages que le mouvement fait briller (3), ou déclarent, comme Métrodore (4), qu'ils ne sont que le résultat d'une illusion produite par la peur, et qu'ils n'existent que dans les yeux, ou plutôt dans l'imagination des matelots épouvantés, toutes les âmes crédules, tous les navigateurs en danger, toute l'antiquité pieuse croit à la présence réelle, à la protection puissante des Dioscures brillant dans l'orage. « Quand la mer gronde, bouleversée par le souffle des vents et par des tourbillons de grêle, c'est vous qui remettez à flot le navire qui s'abîme ; c'est vous qui sauvez les matelots déjà résignés à la mort. Grâce à vous le vent tombe, la mer se calme, les nuages disparaissent... Vous êtes pour les mortels de bienfaisants protecteurs (5) ». Ainsi chantait Théocrite, trois siècles avant l'ère chrétienne. Six cents ans plus tard, sous les yeux et au nom d'une populace affamée, Tertullus, préfet d'Ostie, monte au temple des Dioscures, leur rappelle l'antique réputation dont ils jouissent, les somme pieusement de la justifier ; aussitôt le vent tombe, la mer se calme, les nuages disparaissent et les vaisseaux chargés de grain entrent

(1) Pline, *loc. cit* : « Geminæ autem salutares, et prosperi cursûs prænunciæ : quarum adventu fugari diram illam ac minacem, appellatamque Helenam, ferunt ; et ob id Polluci et Castori id numen assignant, eosque in mari Deos invocant. »

(2) *Odes*, I, 3, 2 ; I, 12, 27-32 ; IV, 8, 31-32.

(3) Plutarque, *De plac. philos.*, II, 17.

(4) *Id.*, *ibid.* Voyez pour tout ce passage, *Revue archéologique*, tomes XIII et XIV, articles de M. Th.-Henri Martin.

(5) Théocrite, *Idyl.*, XXII, 14-24.

triomphalement au port. Castor et Pollux sont, encore à cette époque, les mêmes dieux tutélaires.

Protecteurs des marins, ils seront aussi les protecteurs des commerçants. En effet, c'est par mer surtout que l'Italie trafique ; c'est le long des côtes ou près de l'embouchure des fleuves que se trouvent les principales villes commerçantes, et c'est à la facilité de leur communications maritimes qu'elles doivent leur richesse èt leur prospérité. Si donc le culte de Castor et Pollux est fort répandu dans tous les ports de l'Italie, c'est parce que ces dieux protègent à la fois les matelots et les marchandises qu'importent ou exportent les navires. Il y a par conséquent un rapport étroit entre les attributions maritimes et les attributions commerciales de Castor et Pollux. Ce sont donc celles-là qu'il convient maintenant d'étudier.

CHAPITRE VI

CASTOR ET POLLUX DIEUX DE LA BONNE FOI ET DES TRANSACTIONS COMMERCIALES. — LEURS REPRÉSENTATIONS SUR LES MONNAIES.

Deux cent trente et un ans après la bataille du lac Régille, Castor et Pollux, faisaient leur première apparition sur les monnaies romaines. En 486, des deniers d'argent furent frappés, qui représentaient ces dieux au revers, tandis qu'au droit était figurée la tête casquée de la déesse *Roma*.

Ne faut-il voir là qu'un souvenir de la victoire sur les Latins, et n'est-ce qu'en qualité de divinités guerrières que les Dioscures sont adoptés par les Romains reconnaissants, pour servir de type officiel aux monnaies d'argent de la république? On est tenté de le croire, en voyant les jumeaux divins toujours représentés dans l'attitude et avec les attributs de deux guerriers. Coiffés du piléus surmonté d'une étoile, vêtus d'un manteau qui flotte sur leurs épaules, pour indiquer la rapidité de leur course, ils galopent sur leurs chevaux lancés à toute bride, et tiennent leur lance en arrêt, comme pour atteindre et frapper un ennemi qui fuit. C'est bien là, semble-t-il, un des épisodes de cette grande bataille livrée et gagnée par la cavalerie. Ce sont donc bien des divinités guerrières qui sont ainsi représentées sur les deniers d'argent.

Cependant, s'il en est ainsi, comment expliquer que tant d'années se soient écoulées entre l'intervention des Dioscures au lac Régille et leur première apparition sur les monnaies romaines? Si c'est uniquement comme vainqueurs des Latins que ces dieux figurent au revers des deniers frappés en 486, on ne conçoit pas que les Romains aient si longtemps tardé à rappeler sur leurs monnaies le souvenir du lac Régille, quand, quinze années après la victoire, ils l'avaient déjà consacré par un temple élevé sur le Forum. Ne pouvaient-ils pas, plus d'un siècle auparavant, donner

place à ces dieux sur les monnaies de bronze émises dans les années qui précédèrent la prise de Rome par les Gaulois?

S'ils ne l'ont pas fait, c'est sans doute parce que le caractère jusqu'alors exclusivement guerrier de Castor et de Pollux ne leur paraissait pas suffisant pour justifier la présence de ces dieux sur des objets qui, en somme, symbolisent la paix, puisque c'est par les monnaies que se font les transactions commerciales qu'interrompt la guerre. Ils réservaient cette place aux divinités paisibles, à Mercure, le patron du commerce, à Minerve, l'inventrice des nombres, à Hercule, le protecteur des fortunes. Si les Dioscures ne figurent pas à côté de ces dieux, c'est précisément parce que, à cette époque, ils n'ont encore que des attributions guerrières. Pour que plus tard, en 486, ils soient admis sur les deniers d'argent, il faut donc que de nouveaux éléments soient venus modifier leur culte, augmenter leurs attributs, pacifier leur caractère, il faut que ces dieux, tout puissants à la guerre, aient obtenu encore un rôle à jouer pendant la paix. En résumé, l'idée de donner place à Castor et à Pollux sur les deniers d'argent émis en 486 ne doit pas avoir été inspirée par le souvenir très lointain de la bataille du lac Régille; ces représentations nouvelles doivent avoir une origine toute pacifique, toute commerciale.

Les faits justifient cette hypothèse. Entre la victoire sur les Latins et la soumission complète de l'Italie, dans ce long intervalle de plus de deux siècles (255-484), Castor et Pollux sont devenus les protecteurs divins des Romains commerçants, comme ils l'étaient déjà des Romains guerroyant, et c'est encore à la Grèce qu'ils doivent d'avoir à Rome ces pouvoirs nouveaux. La bataille du lac Régille avait donné aux vainqueurs l'occasion d'adopter les Dioscures, dieux de la guerre, qu'ils voyaient adorés à Tusculum; la conquête de la Grande-Grèce leur offrit, à son tour, l'occasion d'adopter les Dioscures, dieux du commerce, en même temps que les monnaies à leur type, alors très répandues dans toutes les riches cités des côtes de l'Italie méridionale.

Ce culte, dont les honoraient Tarente, Rhégium, Locres (1), et toutes les villes adonnées au commerce maritime, Castor et Pollux le devaient bien moins à leur ancienne victoire près du fleuve Sagra, qu'à la protection dont ils étaient censés couvrir les vaisseaux et les marchandises. S'ils étaient représentés sur un très grand nombre de monnaies d'argent, et même sur plusieurs

(1) Catalogue, nos 90-99.

pièces de cuivre de ces contrées, si Tarente les avait adoptés pour servir de type à ces beaux *nomes* fort recherchés dans tous les comptoirs de la Méditerranée, si Pæstum, Locres, Rhégium, etc. les représentaient dans toutes les positions, à pied, à cheval, en buste, etc., etc., ce n'était pas tant comme dieux des batailles que comme dieux des marins et du commerce. Ce qui le prouve, ce sont les personnages et les emblèmes à côté desquels ils figurent. A Tarente, ils sont associés à Cérès (1) ; à Rhégium, ils apparaissent en compagnie de Mercure, qui, de la main droite, tient un rameau et de la gauche un caducée, ce symbole des relations pacifiques (2) ; eux-mêmes portent le plus souvent une palme au lieu de lance (3), ou bien ont à côté d'eux et sous leurs pieds un dauphin, une corne d'abondance, des épis, des fruits, etc. (4). Evidemment, c'est bien un sens tout pacifique qui s'attachait à ces diverses représentations.

Cette série de monnaies au type des Dioscures était donc fort répandue dans toutes les villes maritimes des côtes méridionales, quand Rome acheva la conquête de la Grande-Grèce. En 482, Tarente ouvrait ses portes; en 484, Rhégium était emporté d'assaut et l'Italie soumise. Tous les hôtels de monnaies perdaient le droit que Rome se réservait dorénavant d'émettre ces belles pièces d'argent, si connues sur tout le littoral méditerranéen. Deux ans plus tard (486), on voyait apparaître sur le marché romain les premiers deniers d'argent que le sénat jusqu'alors s'était refusé à laisser frapper. Ces nouvelles monnaies n'étaient que la reproduction très exacte des nomes de Tarente au type des Dioscures. C'étaient bien toujours les mêmes dieux coiffés du bonnet conique surmonté d'une étoile, vêtus de la chlamyde flottante, et galopant sur leurs chevaux. Seuls, les épis et les palmes avaient, pour des raisons que nous dirons plus loin, fait place à d'autres attributs. Au recto même de ces nouveaux deniers, on reconnaissait un type emprunté encore aux villes du Midi. Ce buste de femme coiffée d'un casque orné de deux ailes et d'une crête découpée en bec d'oiseau n'était-il pas la copie très fidèle d'une tête gravée sur plusieurs monnaies de Thurium et de Métaponte? La ressemblance est si parfaite qu'on peut supposer que les officiers romains préposés à la frappe de la monnaie avaient fait venir,

(1) Catalogue, nº 91.
(2) *Ibid.*, nº 95.
(3) *Ibid.*, nºs 92 et 98.
(4) *Ibid.*, nº 93 et 98.

pour la fabrication de ces nouveaux deniers, des ouvriers de la Grande-Grèce (1).

Ce fut, sans aucun doute, dans un intérêt politique et commercial que Rome adopta, sans le modifier d'abord, ce type déjà répandu partout dans la basse Italie. Puisqu'elle voulait centraliser chez elle la fabrication des pièces d'argent, c'était faciliter ses relations commerciales avec les principales cités du Midi, que de ne leur pas imposer un type inconnu de monnaies nouvelles. Mais à ces raisons toutes politiques s'en ajoutaient d'autres dictées par le patriotisme et la religion. Les Romains ne pouvaient voir qu'avec plaisir, sur ces monnaies nouvelles, des dieux auxquels s'attachait depuis plus de deux siècles tant de reconnaissance et de respect. Ces représentations dont ils n'avaient pas eu l'idée, et qui dorénavant mettraient chaque jour dans leurs mains les images des Dioscures, comme ils avaient déjà leur temple sous les yeux, ne pouvaient que flatter singulièrement leur amour-propre et leur patriotisme. Pour avoir sur ces deniers d'argent, comme on l'avait déjà sur le Forum, le souvenir de la glorieuse bataille contre les Latins, il suffirait de remplacer les palmes de Pæstum par des lances, les cornes d'abondance de Rhégium par des boucliers ; en un mot, tous les symboles pacifiques par des emblèmes guerriers.

Est-ce à dire toutefois que ces légers changements vont enlever à ces représentations leur caractère commercial, et que Castor et Pollux ne seront pas à Rome, comme dans la Grande-Grèce, les protecteurs divins du négoce ? Non ; ces attributs et ces pouvoirs nouveaux qu'ils apportent du dehors leur sont d'autant plus volontiers conservés que les Romains les leur reconnaissaient déjà en quelque sorte implicitement.

Dieux guerriers protecteurs du peuple romain, Castor et Pollux étaient plus spécialement considérés, nous l'avons vu déjà, comme les patrons des *equites*, ces véritables héros de la victoire au lac Régille. Le pacte tacite conclu entre les Dioscures et les cavaliers romains au milieu même de la bataille se trouvait chaque année rappelé et consolidé par le cérémonie solennelle de la *Transvectio equitum*. La fête des ides de juillet était en même temps la fête des chevaliers et celle des deux jeunes dieux. Ceux-ci ne pouvaient donc plus, dans quelque circonstance que ce fût, abandonner leurs protégés auxquels ils étaient si intimement unis. Or, les *equites* n'étaient pas seulement des soldats;

(1) Mommsen, *Histoire de la monnaie romaine*, t. II, ch. III.

c'était, en temps de paix, la classe qui se livrait surtout au commerce (1). Ils étaient banquiers, publicains, entrepreneurs de transports, de fournitures et de travaux publics, fermiers des impôts, etc., etc. Il était donc tout naturel que Castor et Pollux protégeassent les chevaliers dans leurs affaires de banque et leurs entreprises commerciales, comme ils les secouraient sur les champs de bataille. De là, pour devenir aux yeux du peuple romain tout entier les dieux de la bonne foi et des transactions commerciales, Castor et Pollux, protecteurs des marins, avaient peu de chose à faire. Aussi, après la conquête de l'Italie méridionale, n'eut-on pas de peine à adopter officiellement les attributions pacifiques que semblaient révéler les monnaies de la Grande-Grèce, mais que les Castors romains possédaient déjà en réalité.

Ils semblaient mériter d'autant plus la confiance des commerçants et le titre de dieux protecteurs de la bonne foi que leur réputation légendaire était pure et blanche comme les chevaux qu'ils montaient. Les aventures héroïques que leur prêtait la tradition grecque transportée à Rome étaient, chose assez rare pour les dieux païens, des plus honorables. Ils avaient repris leur sœur Hélène à Thésée, et dans leur désintéressement s'étaient contentés pour toute vengeance d'être initiés aux mystères d'Eleusis (2). Ils avaient pardonné à Stésichore d'avoir outragé leur sœur (3). Sans doute, ils s'étaient emparés de Phœbé et d'Hilaeïra déjà fiancées à Idas et Lyncée; mais tout le monde, les Grecs et les Romains, les poètes dans leurs vers et les sculpteurs sur leurs bas-reliefs, s'accordait pour leur pardonner cette audacieuse entreprise qui avait eu pour excuse la faible résistance des deux jeunes filles et pour dénouement une union légitime (4). La seule chose d'ailleurs qu'on voulait voir ressortir de leur combat contre Idas et Lyncée, c'étaient leur amour et leur dévouement l'un pour l'autre (5). Bref, les Romains les considéraient, tout autant que les Grecs, comme deux modèles d'honneur et de loyauté (6), et sa-

(1) « Equites romani, milites et negotiatores » (Tite-Live).

(2) Plutarque, *Thésée*, XXXII.

(3) Horace, *Epodes*, XVII, 43.

(4) Si sur la face principale des bas-reliefs qui représentent cet enlèvement on voit Castor et Pollux saisissant de force les filles de Leucippe, sur les parois latérales est d'ordinaire figurée la cérémonie d'un double mariage qui excuse cet enlèvement. Les deux jeunes filles, très résignées, s'avancent librement vers l'autel; les deux jeunes gens les conduisent, timides, respectueux, soumis. (Catalogue, nº 196-197.)

(5) Ovide, *Fastes*, V, 699 et suiv.

(6) Si les étymologies de *Castus* et *Pollucere* ne peuvent être acceptées au

vaient pouvoir sans crainte mettre sous leur protection les hommes et les affaires pour lesquels la bonne foi est surtout nécessaire, c'est-à-dire le commerce et les commerçants.

Une autre cause encore facilita l'adoption à Rome de Castor et de Pollux comme divinités commerciales.

Le temple voué par A. Postumius et dédié par son fils avait été construit sur le Forum, au centre même des affaires, à l'endroit où s'était de très bonne heure établie la Bourse de Rome. Les Dioscures semblaient donc naturellement appelés à surveiller, du lieu voisin qu'ils occupaient, toutes les transactions commerciales, industrielles et financières. Devant leur temple se dressait le *Janus medius*, rendez-vous des marchands (1); derrière s'élevaient les *veteres tabernæ*, ces boutiques où les usuriers avaient leurs comptoirs :

Pone ædem Castoris ibi sunt subito quibus credas malè (2).

Si le temple des Castors était, comme le dit Cicéron, *in oculis quotidianoque adspectu populi romani*, il semble qu'à leur tour les Romains qui s'occupaient d'affaires fussent sous les yeux et sous la surveillance continuelle de ces dieux loyaux par excellence. Aussi depuis le cinquième siècle de Rome jusqu'à la fin de l'Empire, ces derniers ne cessèrent-ils de présider et de protéger les affaires d'argent. Ce sont eux que tous prennent à témoin et veulent avoir comme garants de leur intégrité. C'est au pied de leur temple que s'établissent les banquiers et les changeurs (3), que se font les ventes et les achats d'esclaves (4); sur les murs qu'on affiche les lois financières. Lorsque la loi Valéria réduisit toutes les créances au quart de leur valeur première, c'est dans le temple des Castors que fut placardé le tableau de cette réduction. Là aussi, sous la garde de ces très sûrs dépositaires, on entassait les

point de vue grammatical, elles ont du moins cet avantage qu'elles semblent indiquer fort ingénieusement le caractère essentiellement loyal de Castor et de Pollux.

(1) Un fragment de calendrier découvert en 1850 via Graziosa, établit que le *Janus medius* (Horace, *Sat.*, II, 3, 18) était situé près du sanctuaire de Vesta, sans doute entre le temple des Castors et la basilique Æmilia. Voy. *Bulletin de l'Institut archéologique*, 1850, p. 114.

(2) Plaute, *Curculio*, IV, 1, 20.

(3) Cicéron, *Pro P. Quintio*, IV, 17.

(4) Sénèque, *De constantia sapientis*, XIII.

traités, les testaments, les pactes de toute sorte, voire même les objets précieux et l'argent monnayé :

Et ad vigilem ponendi Castora nummi,
Ex quo Mars ultor galeam quoque perdidit, et res
Non potuit servare suas (1).

C'était Mars, en effet, qui, dans le principe, recevait en dépôt les valeurs de l'Etat et des particuliers. Mais ce vieux dieu latin avait été dépouillé, au profit des Dioscures, de ces flatteuses prérogatives, parce qu'il s'était laissé voler non seulement tout ce qui avait été commis à sa garde, mais encore tout ce qu'il possédait lui-même ; le pauvre dieu avait perdu jusqu'à son casque.

On comprend, d'après ce qui précède, l'importance religieuse qu'avaient à l'origine les serments *Edepol* et *Mecastor*. Pouvait-on mieux protester de sa bonne foi qu'en invoquant les dieux qui la personnifiaient ou le temple qui semblait en être le sanctuaire favori (2) ? Il est vrai que dans le principe ce serment était exclusivement réservé aux femmes (3), qui, ne pouvant pas, pour des raisons exposées tout au long par Properce, jurer par Hercule, se consolaient en jurant par Castor et Pollux. Mais les hommes ne tardèrent pas à enlever aux femmes ce privilège. Eux aussi se mirent dans leurs serments à invoquer, sinon Castor, du moins Pollux (4), et cette formule devint bientôt d'un usage si commun, qu'elle perdit peu à peu sa force et sa majesté. Elle finit par être répétée à tout propos et sans propos, voire même par des gens aussi peu dignes de foi que de considération, par des coquins comme le Chalinus ou l'Argyrippus de Plaute, qui ne craignent point d'invoquer le témoignage de ce dieu grand, loyal et pur.

(1) Juvénal, *Sat.*, XIV, 260-262.

(2) On écrivait *Edepol* (« e, deus, Pollux ») ou *Ædepol* (« per ædem Pollucis ») (Aulu-Gelle, XI, VI).

(3) Pourquoi cette formule de serment était-elle en principe interdite aux hommes? Cela semble assez difficile à deviner, et Aulu-Gelle lui-même s'avoue fort embarrassé pour résoudre la question. Faut-il croire quel'idée d'innocence et de pureté attachée à ce serment, très usité dans les mystères d'Eleusis, où l'on exigeait des initiés qu'ils fussent innocents et purs, était la cause principale de cette interdiction ? Dans ce cas, on devrait croire que ces vertus, l'innocence et la pureté, étaient, elles aussi, l'apanage exclusif des femmes ; ce que contredit l'admission de plusieurs hommes aux mystères d'Eleusis (Voir le chapitre VI du onzième livre d'Aulu-Gelle)

(4) Aulu-Gelle, *Loc. citat.* : « Paulatim tamen, inscitia antiquitatis, viros dicere *ædepol* cœpisse. »

Celui-ci du reste ne fut point atteint par cet abus. Son frère et lui conservèrent intacts le prestige divin et l'autorité toute puissante qu'ils avaient à Rome. Leurs fréquentes apparitions dans les combats et sur mer, le culte dont leur temple est l'objet, leur présence continuelle sur les monnaies prouvent bien que ces dieux sont toujours honorés comme dieux des guerriers, des marins et des commerçants.

En effet, les Romains ne séparent pas ces diverses attributions. Dans leur temple du Forum et sur les deniers d'argent, Castor et Pollux ont toujours, et simultanément, un caractère guerrier et un caractère pacifique. Comme les didrachmes de Tarente, les deniers de Rome rappellent que les Dioscures protègent les vaisseaux et le commerce; mais, comme le temple du Forum, ils rappellent aussi la victoire du lac Régille. En supprimant tous les emblèmes pacifiques des monnaies méridionales pour les remplacer par des emblèmes guerriers, Rome n'enlevait pas aux images des Dioscures leur signification commerciale, mais elle en ajoutait une autre qui, grâce à des variantes et à des additions introduites bientôt après, deviendra chaque jour plus évidente. Les vainqueurs conservent, pour faciliter leurs échanges, les monnaies en cours sur toutes les côtes méridionales; mais ils les font *jure sua*, d'abord en s'en réservant la frappe, ensuite en imposant, par une nouvelle interprétation de ce type ancien, le souvenir d'une de leurs victoires aux peuples soumis destinés à se servir chaque jour de ces deniers ainsi transformés. Ceux-ci avaient donc le quadruple avantage de conserver un type déjà connu du monde commerçant, de représenter des dieux spécialement réputés pour leur bonne foi, de convenir très bien à la classe commerçante par excellence, aux chevaliers, protégés des Dioscures, enfin de rappeler la grande victoire qui avait fondé la république et assuré la liberté. N'était-ce pas être bien inspiré, que de mettre ainsi les premières pièces d'argent fabriquées à Rome sous la protection de Castor et de Pollux?

Dans les premiers temps qui suivirent l'adoption de ces deniers, aucune modification importante ne fut faite au type emprunté à la basse Italie. Seules, les palmes que les Dioscures tenaient à la main sur les monnaies de Pæstum et de Rhegium furent remplacées par des lances. Quant aux autres symboles pacifiques représentés dans la Grande-Grèce soit au-dessus, soit au-dessous des cavaliers divins, Rome les supprima complètement. Aucun emblème n'accompagna d'abord la tête casquée de femme

gravée au droit et les Castors représentés au revers. A peine, distingue-t-on de temps à autre le signe de l'atelier monétaire, discrètement rappelé par une initiale ou par un monogramme. C'est vers la fin de la dernière guerre punique que les emblèmes commencent à apparaître, et ce sont toujours des emblèmes guerriers, des fers de lance, des casques, une massue, une victoire ailée couronnant Castor et Pollux, etc., etc.; les épis et les cornes d'abondance de Tarente et de Pæstum sont peu à peu oubliés.

Insensiblement, les noms de famille se glissent sur ces deniers. Tant qu'ils restent modestement cachés par une initiale, un objet symbolique (1), ou un monogramme qui peut même se confondre souvent avec celui de Rome (2), les représentations de Castor et Pollux sont encore ce qu'elles étaient dans l'Italie méridionale, et les jeunes dieux conservent leur caractère et leurs attributions. Mais voici que vers le milieu du septième siècle les noms de famille s'étalent pompeusement à la place du nom de Rome, dont la tête casquée disparaît elle aussi. Désormais, si le patricien chargé de la frappe de la monnaie conserve au revers les images des Dioscures, c'est sans doute pour respecter la tradition, mais c'est surtout parce que ces dieux ont joué un rôle dans l'histoire de sa famille, et qu'ils rappellent l'exploit d'un de ses ancêtres. Des changements plus ou moins importants trahissent ses préoccupations domestiques. Ainsi la *gens* Quinctia conservera le type officiel, mais sous les pieds des chevaux de Castor et de Pollux elle gravera un bouclier macédonien pour rappeler et immortaliser sur ses monnaies la défaite de Persée et le triomphe de T. Quinctius Flamininus (3). La *gens* Postumia fera mieux encore. Elle remplacera au droit la tête de Rome par le buste d'Aulus Postumius, le vainqueur des Latins au lac Régille; et si les Dioscures sont conservés au revers, c'est comme alliés divins du dictateur (4). Aussi le type est-il changé; les deux jeunes dieux sont représentés après la bataille, faisant boire leurs chevaux à la fontaine de Juturne. On peut encore citer la famille Sulpicia, qui ne grave au verso de ses monnaies les bustes accolés des Castors que pour rappeler la victoire remportée sur les Latins par son an-

(1) C'est ainsi qu'à côté du type officiel, la *gens* Cupienna représentera une corne d'abondance (*copia*, *cupia*, *cupienna*) et la gens *Thoria* un *taureau*.

(2) Ainsi le signe M̃ pouvait, d'après M. Lenormant (*Revue numismatique*, 1858, p. 52), se lire indifféremment *Roma* et *q. Mari* (q. Marius).

(3) Catalogue, nº 84.

(4) *Ibid.*, nº 82.

cêtre Servius Sulpicius, et la délivrance de Tusculum, l'antique patrie des Dioscures (1).

Sans doute, sur un très grand nombre de ces deniers consulaires, on retrouve le type officiel. Les familles Ælia, Atilia, Calpurnia, Domitia, Julia, Marcia, Scribonia, Terentia, etc., etc., le respectent et le conservent (2). Mais plusieurs autres introduisent des variantes qui ne peuvent être expliquées que par la vanité, comme on vient de le voir, ou par la fantaisie du patricien préposé à la frappe de la monnaie. Ainsi la *gens* Memmia représentera Castor et Pollux armés de la lance et debout à côté de leurs chevaux qu'ils tiennent par la bride (3). En gravant sous les chevaux des Castors une petite tête de femme (4), la *gens* Horatia entendra peut-être associer la gloire de Clélie à celle des vainqueurs divins du lac Régille, comme sur une autre médaille elle leur associe déjà Horatius Coclès. Les familles Antestia, Cu-



piennia, Decia se contenteront d'ajouter au modèle ordinaire un chien qui accompagne les chevaux des Dioscures, une corne d'abondance, un bouclier ovale et un carnyx (5). Au contraire, les familles Cordia, Fonteia et Vibia ne conservent presque plus rien du type primitif. La première représente au droit les têtes accolées des Castors, au revers une Vénus (sans doute la Vénus *Verticordia* par allusion au nom de la *gens*) avec un petit Amour sur l'épaule, une haste dans une main et une balance dans l'autre (6). La seconde représentera soit les bustes de Castor et de Pollux surmontés d'une étoile, soit simplement leurs bonnets coniques dans une couronne de myrte (7). La troisième enfin gravera trois proues de navire derrière les têtes des jumeaux divins qu'encadre une pacifique branche de laurier (8).

(1) Catalogue, n° 87.
(2) *Ibid.*, n° 72, et la note.
(3) *Ibid.*, n° 81.
(4) *Ibid.*, n° 80.
(5) *Ibid.*, n°s 73, 76, 77.
(6) *Ibid.*, n° 75.
(7) *Ibid.*, n°s 78 et 79.
(8) *Ibid.*, n° 88.

Les plus curieuses de ces monnaies consulaires sont celles de la *gens* Servilia. Sur un des deniers de cette famille, les deux frères sont représentés galopant en sens contraire (1); sur un autre, deux jeunes guerriers sont descendus de cheval et se combattent l'épée à la main; sur un troisième, ils sont remontés sur leurs chevaux et se poursuivent; le cavalier qui galope derrière s'apprête à frapper celui qui fuit devant lui et qui se retourne pour parer avec son épée les coups de son adversaire. On a voulu donner à la première de ces représentations un sens astronomique et voir là une allusion aux deux étoiles des Dioscures. Les astres qui surmontent les *pilei* des cavaliers rendent cette hypothèse admissible. Quant aux deux autres monnaies, elles représenteraient un duel entre Castor et Pollux (2). D'après une tradition mythologique, les deux frères se disputèrent un jour dans leur temple de Sparte et en vinrent aux mains (3). Ainsi se seraient combattus Trophonius et Agamède dans le temple d'Apollon, Acrisius et Prœtus dans le sein même de leur mère. Tel est l'épisode que la *gens* Servilia aurait voulu, dit-on, rappeler sur ces deniers. Est-ce vraisemblable? En supposant que le témoignage de Lactance, qui seul raconte ce combat, ne doive pas être suspect, peut-on croire qu'une famille consulaire ait précisément choisi, afin d'en consacrer le souvenir sur ses monnaies, une aventure si peu honorable pour des dieux tant vénérés à Rome? Nulle part ailleurs on ne trouvera la moindre allusion à ce duel invraisemblable, non plus qu'au genre d'affection qu'auraient eue l'un pour l'autre les deux frères unis, suivant Athénée (4), bien moins par des liens d'amitié que par des liens d'amour (5). Si l'on remarque en outre que sur les deux deniers en question les armures des deux combattants sont tout à fait différentes, que leur coiffure ne ressemble en rien à celle des deux jumeaux, et que sur l'un des boucliers est gravée la lettre M, on ne voudra plus voir là une représentation des Dioscures en lutte l'un contre l'autre, mais bien plutôt la reproduction d'un exploit guerrier accompli par l'un des membres de la *Gens* Servilia, soit par *M.* Servilius

(1) Catalogue, n° 85.

(2) De Witte, *Revue numismatique* 1839, p. 92-93.

(3) Lactance, *Ad Statium*, *Thebaïd.*, VII, 412. « Apud Spartam, aperto templo, eodem tempore Castor et Pollux dimicare inter se visi sunt. »

(4) VII, 295.

(5) Un jour Pollux tua d'un coup de poing un médisant qui l'accusait d'aimer son frère d'amour (Plutarque, *De frat. amore*, XI.)

Pulex Geminus, qui livra vingt-trois combats singuliers dont il sortit vainqueur, soit par C. Servilius Ahala, qui tua Spurius Melius, coupable d'avoir aspiré à la royauté (1). Sur ces deux deniers ce n'est donc que l'absence des Dioscures que l'on peut constater.

Cela même indique combien les souvenirs et les emblèmes de famille avaient peu à peu empiété sur le vieux type officiel. Néanmoins il subsista toujours : on le retrouve tel qu'il était à l'origine sur des deniers frappés au moment de la guerre Sociale. Au reste, si, à cette époque, les officiers de la monnaie représentent les Dioscures plus rarement et autrement que par le passé, les Romains n'en conservent pas moins à ces dieux leurs attributions commerciales et leurs vertus pacifiques. Du fond de leur temple, autour duquel ne cessent de se réunir les hommes d'affaires, de s'agiter les questions financières et de se conclure les marchés, Castor et Pollux surveillent et encouragent toujours la bonne foi du peuple qu'ils aiment.

Sous l'Empire, le type officiel des deniers d'argent a complètement disparu. Les bustes des empereurs remplacent la tête casquée de la déesse Roma, et si Castor et Pollux figurent encore sur quelques monnaies, ce n'est plus guère avec leurs attributs et dans leur attitude ordinaires. Ces dieux, ou plutôt l'un de ces dieux (car ils sont désormais rarement réunis) n'est représenté d'ordinaire que parce que l'empereur, dont on voit la tête au droit, a voulu s'identifier avec lui ; coutume renouvelée des Grecs : déjà, à Athènes, Démétrius Poliorcète et son père Antigone s'étaient fait appeler *dieux sauveurs* et représenter sous la figure des Dioscures (2). Rome et les provinces impériales perpétuèrent cet usage. Horace s'était contenté d'entrevoir Auguste assis à la table des dieux entre Castor et Pollux, et buvant avec eux le nectar divin. On fit mieux dans la suite. Sur une monnaie de Commode, l'empereur apparaît assis sur un rocher, un sceptre à la main, tandis que Castor, appuyé contre son cheval, se tient respectueusement debout devant lui (3). C'est encore avec ce dieu, qui présidait comme eux aux jeux équestres, que s'identifient Géta, Gallien, Postumus (4). Ce dernier est représenté vêtu de l'habit militaire, armé

(1) Voy. Beger, *Thes. brand.*, t. II, p. 559; Havercamp, *Ad. Morell.*, p. 386-389.

(2). Beulé, *Monnaies d'Athènes*, 169. — Les deux fils de Xénophon étaient aussi comparés à Castor et à Pollux.

(3) Catalogue, n° 108.

(4) *Ibid.*, n°s 109, 110, 111.

d'une lance et tenant son cheval par la bride. Le mot *Castor*, écrit en toutes lettres à l'exergue, ne laisse aucun doute sur la volonté qu'a eue l'empereur de se faire passer pour le fils de Jupiter.

Quand par hasard les deux frères divins sont réunis, c'est encore pour représenter deux membres de la famille impériale, Ainsi ces deux bustes des Dioscures surmontés d'une étoile, qu'on trouve sur une monnaie impériale de Tripolis, ne sont que les images de Commode et d'Annius Vérus (1). C'est encore Commode, et avec lui cette fois Antonin, qu'il faut reconnaître dans ces deux jeunes gens couchés sur un *lectisternium*, et tout semblables à Castor et Pollux (2). Sur une autre monnaie enfin, ce sont les fils de Gallien qui sont figurés avec le costume et dans l'attitude des deux jumeaux divins; c'était une coutume très répandue et une flatterie très goûtée du maître. A tout instant les provinces donnent sur leur monnaie le nom de Διόσκουροι et Σύριοι Κάβειροι soit à deux frères de la famille impériale, comme Aurélius et Lucius Vérus, soit même à l'empereur et à l'impératrice, comme Marc Aurèle et Faustine la jeune (3). Jusque sur une pâte de verre du cabinet Stosch, on retrouve Caius et Lucius, les petits-fils d'Auguste, métamorphosés en Dioscures.

Nous voilà bien loin du type primitif des deniers de la République. On s'en éloignerait davantage encore, si l'on passait en revue toutes les monnaies des provinces impériales sur lesquelles apparaissent Castor et Pollux. On retrouve ces dieux identifiés non plus seulement aux empereurs, mais aussi à des divinités étrangères qui, en Orient, en Grèce, à Rome même, viennent s'associer et se confondre avec les Castors. Ceux-ci, comme les autres dieux de l'Italie, se sont nécessairement ressentis de l'invasion des cultes orientaux. Malgré cela, à l'époque de Juvénal, qui fait allusion à leur bonne foi, et sous le règne de Maxence, qui par hasard les associe sur des monnaies aux origines de Rome (4) les Dioscures sont, comme au temps de Postumius et de Pyrrhus, les dieux de la guerre et du négoce. Leur temple, toujours debout et pieusement entretenu, rappelle leur toute puissante intervention

(1) Catalogue, n° 134.

(2) *Ibid.*, 108, en note.

(3) *Ibid.*, n° 128.

(4) Sur cette monnaie, Castor et Pollux sont représentés de chaque côté de la louve qui allaite Rémus et Romulus. C'est le seul monument figuré qui donne à ces dieux une place dans l'histoire des premiers temps de Rome (V. le Catalogue, n° 113).

sur les champs de bataille; les textes, les inscriptions et les monuments figurés montrent qu'ils sont les dieux bienveillants de la mer; les dépôts de toute sorte, argent, traités, testaments, dont, au second siècle de l'ère chrétienne, ils ont encore exclusivement la garde, prouvent qu'ils sont toujours par excellence, aux yeux des citoyens paisibles, des dieux pleins de bienveillance et de bonne foi, de loyauté et de vigilance.

CHAPITRE VII.

CASTOR ET POLLUX DIVINITÉS ÉQUESTRES.

On connaît la réputation qu'avaient en Grèce Castor et Pollux, l'un comme dompteur de chevaux, l'autre comme pugiliste, tous les deux comme écuyers et conducteurs de chars. Les épithètes δρομικός et πυκτικός, ἱππόδαμος et πύξ ἀγαθός, ταχέων ἐπιϐήτορες ἵππων, χρυσάρματοι, etc., se retrouvent presque toujours à côté de leurs noms (1). Depuis Homère jusqu'à Théocrite, l'imagination des poètes ne se représente guère les Dioscures qu'armés du ceste et montés sur un char ou un cheval de course. Au second siècle de l'ère chrétienne, plusieurs monuments rappelaient encore aux Grecs les exploits de ces vaillants athlètes,

Et leur exemple était aux lutteurs glorieux.

Quand Pausanias visita Lacédémone, on lui montra, près du temple d'Esculape, un trophée que Pollux avait érigé lui-même en souvenir d'une de ses victoires au pugilat (2).

Cette antique renommée des Dioscures se répandit naturellement en Italie. Comme les poètes grecs, les poètes latins chantèrent à l'envi les exploits des deux jeunes athlètes. Virgile les célèbra, eux et leurs coursiers. Horace et Ovide dirent l'adresse de l'un comme écuyer, la force de l'autre comme pugiliste (3). Valérius Flaccus raconta tout au long le combat de Pollux contre

(1) Homère, *Odyssée*, XI, 298 ; *Hymne aux Dioscures*, 3 ; Pindare, *Pythiques*, V. 6; Théocrite, XXII, 24, 34, etc.

(2) Pausanias, III, 14, 7.

(3) *Géorgiques*, III, 89. — Horace. *Satires*, II, I. 26 ; *Odes*, I, 12, 25. — Ovide, *Fastes*, V, 700.

Amycus, roi des Bébryces, etc., etc. Seulement, ce n'étaient là que des traditions mythologiques empruntées à la Grèce et qui ne peuvent nous indiquer aujourd'hui le rôle que Castor et Pollux avaient comme divinités romaines dans les jeux du cirque et des combats de l'arène. Ce ne sont pas des dieux latins, ce sont des héros grecs qu'ont chantés les poètes.

C'est la même inspiration qu'on retrouve sur plusieurs monuments figurés, qui rappellent la gloire de Castor comme cavalier, celle de Pollux comme pugiliste. Les sujets représentés sur les vases peints sont grecs, comme d'ailleurs celui qui les a dessinés. Les artistes font comme les poètes. Quand ils peignent les vases ou forgent les trépieds destinés aux vainqueurs de l'arène, ils songent tout naturellement aux Dioscures, dont la vie, féconde en glorieux exploits, offre de nobles exemples à l'athlète et de beaux sujets de décoration à l'artiste. Mais ce qu'ils représentent, ce ne sont pas des dieux présidant aux combats du cirque, ce sont des héros prenant eux mêmes part à ces combats. C'est en cette qualité qu'on voit les deux jumeaux figurer sur un vase de Vulci (1). Castor, prêt à partir avec son cheval Cyllarus, prend congé de Léda, qui tient de la main droite une fleur et de la gauche deux branches de laurier qu'elle semble promettre à son fils comme prix de la victoire qu'il va disputer à la course. Pollux, déjà vainqueur, rentre à la maison maternelle : un esclave apporte un siège et un lécythus pour que le jeune combattant puisse se reposer et laver la poussière et la sueur qui couvrent ses membres. Un vase de Canosa représente les deux jumeaux réunis après la victoire (2). Debout aux côtés d'Hercule, l'athlète invincible, ils tiennent à la main le strigile et la fiole d'huile, tandis que derrière eux se dressent, sur des colonnes ioniques, deux trépieds, symboles de la victoire remportée à la course et au pugilat. A ce titre, ces objets aussi devaient être, comme les vases, ornés des figures de Castor et de Pollux. On possède, en effet, trois trépieds sur lesquels les deux jumeaux apparaissent, tantôt appuyés sur le bras l'un de l'autre, tantôt marchant à grands pas et traînant leurs chevaux par la bride, comme s'ils avaient hâte d'aller prendre part aux jeux du cirque (3).

Toutefois, en Italie, pas plus qu'en Grèce, Castor et Pollux ne sont que de simples lutteurs ; leurs exploits n'ont point pour seul

(1) Catalogue, n° 4, Cf. n° 5.
(2) *Ibid.*, n° 31.
(3) *Ibid.*, n°s 227, 228, 229.

résultat de servir de thème aux poètes et aux artistes, et d'exciter l'émulation des athlètes. Ces héros sont aussi des dieux. A ce titre, ils conservent dans l'Olympe hellénique et dans le Panthéon latin la réputation qu'ils avaient sur la terre, et ils deviennent les protecteurs divins des jeux de l'arène, comme ils en avaient été pendant leur vie mortelle les plus glorieux vainqueurs. Mis au rang des divinités équestres, ils voient en Grèce leurs statues se dresser à l'entrée du *Dromos*, reçoivent le nom d'*Apheterii*, président à la barrière (1) et surveillent les grands jeux olympiques. C'est Hercule lui-même, d'après Pindare, qui aurait confié à ces dieux cette noble mission (2).

Ces nouvelles attributions des Dioscures, l'Italie devait les adopter aussi. Cependant on ne voit pas que ces dieux aient été, dans les premières années qui suivirent leur arrivée à Rome, honorés spécialement comme divinités équestres, ni que des jeux particuliers aient été mis sous leur patronage. C'était sans doute en souvenir et en reconnaissance de leur bienfaisante intervention au lac Régille, que tous les ans, aux ides de juillet, on célébrait des jeux solennels, des courses de chevaux et de chars. Mais Castor et Pollux n'étaient pas les seuls à avoir ce jour-là les honneurs de la fête : c'était à tous les dieux en général qu'Aulus Postumius, au moment de la bataille, avait fait vœu de la consacrer (3). Quant aux autres jeux du même genre, fondés, pour la plupart, longtemps avant l'arrivée des Dioscures, ils avaient déjà leurs présidents divins ; on ne pouvait les déposséder pour faire place aux nouveaux venus. Les grands jeux institués par le premier Tarquin, et qui consistaient précisément en courses de chars et en luttes au pugilat, étaient sous la protection des trois divinités poliades de Rome, Jupiter, Junon et Minerve. Les *Consualia* ou courses de chevaux étaient, depuis Romulus, célébrées en l'honneur du vieux dieu *Consus* métamorphosé plus tard en Neptune équestre. Les *Equiria*, cette grande fête guerrière qui s'ouvrait par une course de chevaux libres comme les *barberi* modernes, étaient placés sous le patronage de Mars. Toutes les

(1) Pausanias, III, 14, 7.

(2) Pindare, *Olymp.*, III, 36. — La fête célébrée en l'honneur des Dioscures au mois Thargélion est une fête inaugurale des gymnases et palestres attiques. Sur le calendrier liturgique trouvé dans l'église métropolitaine d'Athènes sont figurés à cette date plusieurs exercices gymnastiques. On voit entre autres, un lutteur tenant la στλέγγις (*Philologus*, XXII, 1865, p. 385-420).

(3) Denys d'Halicarnasse, VI, 10.

fêtes, principalement les fêtes équestres, se trouvaient être déjà la propriété d'un dieu établi à Rome avant les Dioscures. Ceux-ci ne virent donc pas dans les premiers temps une seule fête équestre spécialement célébrée en leur honneur.

Mais on n'eut garde de les laisser tout à fait de côté. Les jeux du cirque, les courses de quadriges et de chevaux de selle entremêlées d'exercices militaires exécutés par les chevaliers ne pouvaient se passer de ceux qui, dans la bataille contre les Latins, avaient protégé la cavalerie romaine, et qui, en Grèce, après avoir été d'invincibles écuyers, étaient devenus les surveillants divins des jeux Olympiques. On les associa donc à tous les dieux qui présidaient déjà les exercices équestres, et leurs statues figurèrent au milieu de celles qui, le jour des jeux, étaient solennellement portées du Capitole au cirque Maxime. Dans l'arène même, ils eurent une place d'honneur. De petits édicules leur furent élevés près du mur qui divisait en deux l'Hippodrome, et, plus tard (578), en souvenir de leur origine, on se servit d'œufs pour indiquer le nombre de tours que faisaient les chars dans l'arène. Les chevaux devaient doubler sept fois les *metæ* qui se dressaient aux deux extrémités de la *Spina*. Sept œufs de pierre placés sur une colonne au commencement de la course étaient enlevés un à un, à mesure qu'un tour était achevé. Ce n'est pas au temps d'Agrippa, comme le dit Dion Cassius, mais au consulat de M. Æmilius et de P. Mucius, et peut-être même à une époque plus lointaine encore (1), que remonte l'invention de ces marques. D'après Tite-Live, cet usage aurait été introduit à Rome par les censeurs Q. Fulvius Flaccus et A. Postumius Albinus. Ce dernier nom laisse supposer que la famille Postumia avait voulu, par l'adoption de ces emblèmes, offrir aux vainqueurs divins du lac Régille un nouveau témoignage de sa reconnaissance.

On fit plus encore en l'honneur de ces divinités équestres. Un ancien exercice romain, introduit de bonne heure dans les jeux du cirque, fut plus particulièrement consacré aux Dioscures. C'était celui qui consistait à sauter alternativement d'un cheval sur un autre. Le *desultor* se mettait sous la protection des Cas-

(1) Tite-Live, XLI, 27. Nous disons *à une époque plus lointaine encore*, parce que Tite-Live, se trompant lorsqu'il attribue à ces censeurs l'invention des barrières du cirque qui existaient auparavant, peut se tromper aussi en leur attribuant l'invention des œufs destinés à marquer le nombre de tours faits par les chars.

tors, dont il prenait le costume et le nom (1). Il faut ajouter cependant que ce qui valut aux deux jumeaux divins l'honneur de présider à ce genre d'exercice, ce fut moins leur réputation de cavaliers, que la légende qui les faisait tour à tour monter au ciel et tour à tour descendre aux enfers. Ainsi l'écuyer voltigeur semblait représenter les allées et venues des deux frères, lorsqu'il parcourait l'arène en changeant alternativement de selle et de coursier.

Sous l'Empire, Castor et Pollux prirent, comme divinités équestres, une importance considérable. Pouvait-il en être autrement à une époque où les courses du Cirque et les combats de l'amphithéâtre absorbaient tout un peuple, où les cochers étaient de très hauts personnages gagnant quelquefois en une heure le revenu annuels de cent avocats (2), où les candidats à l'empire s'attiraient la faveur du public et de César par leur adresse à conduire une voiture (3), où les noms des chevaux engagés étaient mieux connus que ceux des pères conscrits. Rome, dont les fêtes devaient finir par prendre cent soixante-quinze jours sur trois cent soixante-cinq (4), établit donc des jeux en l'honneur de Castor et de Pollux. On les célébrait deux fois par an, aux ides d'août dans le cirque Flaminius, et le 8 avril en souvenir du *natalis* des deux jumeaux divins (5). D'autres encore étaient célébrés à Ostie à la fin de janvier. Consacrées aux Dioscures et à Neptune réunis (6), ces fêtes, que l'on appelait *Ostienses*, existaient encore au milieu du cinquième siècle de l'ère chrétienne (7).

Pendant toute la durée de l'Empire, Castor et Pollux sont donc honorés comme dieux des jeux du cirque. Leur renommée à cet égard est si universelle et leurs attributions si bien établies, que les empereurs qui montrent pour les courses de chars, les che-

(1) « Castoribus erant sacrati *desultores*, et alterni ex equo in equum transibant, ut alterni e cœlo ad inferos euntes et redeuntes Castores. » Hygin. *Fab.*, VIII.

(2) Juvénal, *Sat.* VII, v. 112.

(3) Suétone, *Vitellius*, ch. IV.

(4) D'après le chronographe Philocalus.

(5) D'après le calendrier d'Amiterne et d'après les Fastes de Philocalus (*Corpus*, I, 377).

(6) Voir Gruter, p. 99. Castor et Pollux comme dieux équestres devaient être associés à *Neptunus equester*, honoré en cette qualité au cirque Flaminius. De là, les dauphins de pierre qui jouaient dans l'arène le même rôle que les œufs des Dioscures.

(7) Elles sont signalées par Polémius Silvius, dont la chronographie date des années 448-449 ap. J-C. (*Corpus*, I, 365).

vaux et les écuyers un goût particulier, comme Lucius Vérus, Commode, Géta, etc., ne manquent pas de se faire représenter en Dioscures, ou tout au moins dans la compagnie des deux cavaliers divins. C'est ainsi que sur une monnaie impériale Géta apparaît métamorphosé en Castor, debout, une haste à la main et appuyé contre son cheval qu'il tient par la bride (1). Sur une autre Commode est figuré assis, un sceptre à la main, tandis que Castor se tient debout devant lui (2). Il en est de même de Gallien et de Postumus (3). Comme cavaliers et présidents des jeux du cirque, les empereurs trouvaient tout naturel de s'associer et même de s'identifier avec les Dioscures. On s'étonne seulement que personne n'ait songé à transformer et à représenter en Xanthus et en Cyllarus le vaillant Andrémon et l'illustre Incitatus.

Comme divinités équestres, Castor et Pollux devaient avoir leurs statues dans les cirques, comme ils les avaient à Sparte à l'entrée du *Dromos*, et comme ils les eurent à Byzance sur le portique élevé devant le grand cirque spécialement mis sous la protection de ces dieux (4). En effet, les deux groupes colossaux placés aujourd'hui au haut des degrés qui conduisent au Capitole devaient se trouver à l'entrée d'un cirque (5). Les chevaux, les attributs qui accompagnent les Dioscures, les oreilles brisées qu'a, comme pancratiaste, celui des deux jeunes gens dans lequel il faut reconnaître Pollux, tout indique bien que l'artiste a voulu représenter les jumeaux dans leur rôle de dieux de l'arène (6). C'est donc à l'entrée d'un cirque et, très probablement, du cirque Flaminius, près duquel elles ont été trouvées, que ces statues devaient se dresser à l'origine. Ajoutons que pour produire quelque effet, ces deux groupes ne pouvaient être placés que dans un endroit élevé, sur un portique par exemple. De près, on ne saurait guère admirer ces deux héros, beaucoup plus grands que leurs coursiers trop semblables aux petits chevaux de bois des enfants. En somme,

(1) Catalogue, n° 109.

(2) *Ibid.*, n° 108.

(3) *Ibid.*, n°s 110 et 111.

(4) Zosime, liv. II.

(5) Catalogue, n° 164.

(6) Parce qu'on a trouvé sur plusieurs tombeaux des statues en ronde-bosse semblables à celles-ci, quelques-uns ont pensé que ces deux groupes pouvaient être placés à l'entrée d'un grand mausolée. Mais le caractère gymnique de ces deux statues, et surtout l'endroit où elles ont été trouvées (près du Tibre, au Ghetto), rendent cette supposition peu vraisemblable.

ce ne sont pas de belles œuvres d'art, pour nous surtout qui les voyons aujourd'hui toutes restaurées et refaites de pièces et de morceaux (1).

Les deux groupes en marbre de Monte-Cavallo sont d'une composition et d'une exécution bien supérieures (2). Ce n'est pas l'œuvre de Phidias et de Praxitèle, comme semblent l'indiquer les deux inscriptions fantaisistes gravées sur les façades des piédestaux, mais c'est évidemment une bonne copie d'un beau modèle grec (3). Il est à remarquer que les deux statues ont une frappante analogie avec un cavalier à pied de la frise occidentale du Parthénon. Il est possible qu'une œuvre de Phidias ait été l'original de l'un des deux groupes. Ils étaient placés devant un temple du Soleil, suivant les uns, à l'entrée des thermes de Constantin, suivant les autres (4). Ils ne se trouvaient donc pas dans un cirque. Toutefois, il paraît évident qu'on a voulu représenter

(1) C'est sans doute à ces deux groupes que Prudence fait allusion dans ces vers (*Poème contre Symmaque*, I, 226-230) :

Gemini quoque fratres
Corrupta de matre nothi, ledeïa proles,
Nocturnique equites, celsæ duo numina Romæ,
Impendent, retinente veru, magnique triumphi
Nuntia suffuso figunt vestigia plumbo.

La tête de Castor, les jambes, le cou, les oreilles et les naseaux de son cheval sont modernes. Sont modernes aussi, dans l'autre groupe : le nez, la bouche, le menton, le pied gauche et une partie du front de Pollux ; les jambes, les naseaux, les oreilles et une partie du cou de son cheval.

(2) Catalogue, nº 165.

(3) Les deux Inscriptions *opus Phidiæ*, *opus Praxitelis*, gravées sur les façades des piédestaux, ont donné naissance aux plus étranges suppositions. On a dit que ces groupes étaient, en effet, l'œuvre des deux grands artistes grecs qui auraient voulu un jour rivaliser dans la représentation de la fameuse scène d'Alexandre domptant Bucéphale. Constantin aurait plus tard apporté de Grèce ces deux groupes et les aurait placés devant ses thermes. On a même été jusqu'à reconnaître dans l'une de ces deux statues la manière de Praxitèle, dans l'autre celle de Phidias. Le corps de Pollux, plus fin, plus délicat, serait l'œuvre du premier ; le corps de Castor, de formes plus pleines et plus vigoureuses, serait l'œuvre du second. Ce n'est pourtant pas ce qui frappe dans ces deux groupes : on remarque, au contraire, la grande ressemblance des chevaux, des dompteurs et de l'expression même de leur figure. Du reste, il est absolument impossible d'attribuer ces deux œuvres à Phidias et à Praxitèle ; les cuirasses contre lesquelles s'appuient Castor et Pollux sont romaines, et non grecques. Enfin, comment Phidias aurait-il pu représenter Alexandre, qui n'était pas né (il naquit en 356) lorsque l'artiste mourut ? (429).

(4) Ils sont restés embloqués dans la muraille du temple ou des thermes jusqu'au pontificat de Sixte V. Une inscription latine rappelle la restauration ordonnée par ce pape.

les deux frères avec leur caractère équestre et dans leur rôle de cavaliers.

Ils n'ont pas le costume classique qui, dans les groupes du Capitole, permet de reconnaître tout de suite et sans hésitation Castor et Pollux. Ils sont nus; de la main ils retiennent et domptent leurs coursiers qui résistent au frein et se cabrent. Ici, au moins, les proportions sont heureusement gardées entre les chevaux et leurs dompteurs. Mais ce n'est pas le seul mérite de ces deux groupes. L'attitude des deux jeunes gens est aussi virile que naturelle. Leur visage exprime admirablement la colère et la fierté. Leurs corps sont robustes et fortement musclés; on reconnaît bien là des lutteurs. Leurs chevaux, eux aussi, sont beaux et vivants. Ceux du Capitole paraissent soumis et fatigués; ils viennent de fournir une longue course et sont depuis longtemps résignés au frein. Ceux du Quirinal, au contraire, ont encore toute la plénitude de volonté des chevaux sauvages; on sent la force, le mouvement et la vie dans ces animaux fiers qui se cabrent et résistent; ils sont dignes de ceux qui les domptent.

Remarquables comme œuvre artistique, les statues de Monte-Cavallo ont, à côté des groupes du Capitole, cette infériorité, qu'ils ne rappellent pas d'une manière évidente les dieux dont elles portent le nom (1). Sont-ce réellement les Dioscures? Il est permis de le supposer et de le croire, mais il n'est guère possible de le prouver. Au contraire, les groupes de l'*Ara cœli* représentent bien Castor et Pollux; il ne saurait y avoir de doute à cet égard. Bien

(1) C'est ainsi qu'on a pu dire que chacun de ces groupes représente Alexandre domptant Bucéphale. Mais on a fait courir à leur sujet une histoire bien plus invraisemblable encore (Ublichs, *Codex urbis Romæ*, p. 122). La voici : « A l'époque de Tibère, arrivèrent à Rome deux jeunes gens qui se firent bien vite remarquer par la singulière habitude qu'ils avaient de marcher tout nus dans les rues. L'empereur les ayant fait venir et les ayant interrogés, ils dirent qu'ils ne cachaient pas leur nudité pour laisser entendre que rien ne leur était caché; et, pour preuve, ils offrirent à Tibère de lui raconter tout ce qu'il avait pensé la nuit précédente. L'empereur accepta et leur promit même de leur donner, s'ils devinaient juste, tout ce qu'ils demanderaient. Ils devinèrent, et réclamèrent l'honneur d'être représentés tout nus à côté de leurs chevaux tout nus. On accéda à leur demande et les groupes du Quirinal furent exécutés. » Les pieux auteurs des *Mirabilia*, interprétant cette histoire, déclarèrent que la nudité des hommes et des chevaux indiquait la vanité des choses de ce monde; que les deux coursiers qui se cabrent et frappent la terre de leurs sabots doivent faire trembler les puissants de ce monde; eux aussi ils seront foulés aux pieds par un roi tout puissant qui les domptera et montera sur eux comme sur des coursiers indociles, « *qui ascendet super equos et super potentiam principum.* » Nous voilà bien loin de Castor et de Pollux!

plus, toujours imposants, toujours debout dans le lieu le plus vénérable et le plus illustre de la Rome antique, au Capitole, ces deux dieux de marbre semblent vouloir rappeler aujourd'hui la place qu'ils ont eue, le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de la ville éternelle.

CHAPITRE VIII.

LA CONSTELLATION DES GÉMEAUX. — CASTOR ET POLLUX DIVINITÉS COSMIQUES.

Si l'on possédait la sphère fameuse que Chiron, précepteur de Jason, avait, assure Clément d'Alexandrie, dessinée le premier à l'usage des Argonautes, on chercherait en vain au nombre des constellations indiquées par l'auteur les figures de Castor et de Pollux; car ils faisaient eux-mêmes partie de l'expédition et ne s'étaient pas encore illustrés par tous les exploits qui devaient plus tard les mettre au rang des dieux et des étoiles. On ne les trouverait pas davantage parmi les rares constellations qu'Homère donne pour guides à Ulysse, ni parmi celles, bien peu nombreuses encore, que mentionne Hésiode dans les *Travaux et les jours*.

C'est à une époque bien moins lointaine que les Dioscures Castor et Pollux apparurent pour la première fois au nombre des constellations figurées par les Grecs sur la route annuelle du soleil. Ce fut Eudoxe, disciple de Platon, qui le premier leur donna place dans le tableau très simple et d'ailleurs très inexact qu'il fit du ciel étoilé. Depuis cette époque, la constellation zodiacale dans laquelle le soleil entre le 20 mai et dont il sort le 20 juin s'appela la constellation des *Gémeaux*. C'est la traduction exacte des mots Δίδυμοι et *Gemini* dont se servent, pour l'indiquer, les Grecs et les Latins (1). Cette constellation, représentée sur toutes les sphères par un couple étroitement uni et placé entre le *Tau-*

(1) Aratus, Φαινόμενα, v. 147; « κρατί καὶ οἱ δίδυμοι »... etc., traduit par Cicéron (v. 331) :

Et *Gemini* clarum jactantes lucibus ignem.

Cf. Hygin., *Astronom.*, lib. III, ad verbum *Gemini.*

reau et le *Cancer*, se compose de dix-neuf étoiles disséminées sur toutes les parties du corps des deux jumeaux. Deux d'entre elles, qui brillent, l'une dans la tête la plus orientale, l'autre dans la tête la plus occidentale des *Gémeaux*, sont de première et de seconde grandeur. C'est à celles-là qu'on a donné les noms de Castor et de Pollux, noms adoptés par les Romains, et encore en usage aujourd'hui.

Pourquoi sont-ce les Dioscures que les Grecs ont choisis de préférence à d'autres divinités pour les placer au milieu des constellations à figures d'êtres animés? Pourquoi n'ont-ils pas donné à ce groupe d'étoiles les noms d'Hercule et d'Apollon, par exemple, ou d'Horus et d'Harpocrate, comme les Egyptiens? C'est qu'au quatrième siècle avant J.-C., à l'époque où le ciel étoilé fut pour la première fois partagé en diverses constellations, Castor et Pollux avaient depuis longtemps déjà un caractère astronomique qui les désignait tout naturellement à celui dont l'imagination était en quête de noms expressifs à donner aux différentes étoiles dessinées et groupées alors pour la première fois sur une sphère céleste. Depuis le jour où, d'après la légende, Castor et Pollux avaient sauvé le navire Argo battu par la tempête près des côtes de Thrace, la Grèce tout entière ne se représentait plus les jumeaux qu'avec l'étoile que les Argonautes avaient vue briller sur la tête de leurs deux compagnons. Les artistes n'oubliaient jamais de la placer sur le front ou sur le bonnet conique des statues qu'ils faisaient de ces dieux, et les marins de la Méditerranée n'apercevaient jamais, par les temps orageux, les flammes phosphorescentes que nous appelons *feux Saint-Elme* sans reconnaître les Dioscures présents et protecteurs. C'est à ces feux follets assimilés à des astres mobiles que Castor et Pollux durent leur caractère de divinités astronomiques, comme ils leur devaient déjà leur caractère de divinités maritimes.

Ils le durent aussi, d'une façon plus générale, à leur légende tout entière qui, malgré les éléments très divers dont elle se compose, semble devoir être interprétée dans un sens exclusivement astronomique. Depuis le moment où ils sortent d'un œuf pondu par Léda qui, unie à Zeus, symbolise la nuit s'unissant au dieu du jour pour enfanter les deux astres qui éclairent le monde, jusqu'au moment où ils habitent tour à tour l'Olympe, symbolisant ainsi le soleil et la lune qui se succèdent dans le ciel, Castor et Pollux apparaissent toujours comme deux divinités essentiellement lumineuses. Tous les événements de leur vie, tous les personnages qui s'y trouvent mêlés semblent n'être que la traduction

et la personnification de phénomènes naturels à peine dissimulés sous le voile transparent d'une fiction poétique.

Quant à l'Italie, qui dans tout ce qui concerne les Dioscures respecte et accueille pieusement les traditions religieuses et mythologiques de la Grèce, elle n'a garde d'enlever à la légende de Castor et Pollux sa signification astronomique et de dépouiller ces dieux de leur caractère sidéral. De même qu'elle a fait des deux jumeaux des divinités maritimes en attribuant à leur présence et en appelant de leurs noms les feux brillants qui voltigent sur la mer orageuse, de même elle les transforme, comme les Grecs, en divinités astronomiques, donne leurs noms aux deux étoiles principales de la constellation des Gémeaux, et se sert de leur légende pour traduire d'une façon à la fois poétique et claire, sur les monuments figurés, les différents phénomènes de la nature et de la lumière. Les vases de l'Italie méridionale, les miroirs étrusques, les bas-reliefs des sarcophages romains, tous les monuments sur lesquels apparaissent les Dioscures, seraient souvent incompréhensibles si l'on ne donnait pas à ces représentations et à ces dieux un caractère astronomique. Ce caractère, emprunté à la Grèce, et qui se révèle clairement au quatrième et cinquième siècle avant Jésus-Christ sur les vases de la basse Italie, se retrouve identique et exprimé de la même façon et par les mêmes moyens sur les tombeaux romains du premier et du second siècle de l'ère chrétienne.

Les vases peints, qui racontent à l'Italie tant de légendes helléniques, retracent souvent les principaux épisodes de la vie des Dioscures, et il est facile de découvrir l'explication naturelle de ces scènes figurées. Voici, par exemple, l'enlèvement des Leucippides, si souvent reproduit par la peinture et la sculpture (1). Les noms des différents personnages de ce petit drame ne sont-ils pas caractéristiques? C'est Phœbé ou la lumineuse (φοίβη); c'est Leucippe, le héros aux blancs coursiers (λευκόπωλος), une des épithètes du Jour et d'Apollon-Soleil; ce sont Idas, *le voyant*, et Lyncée, dont les yeux perçants découvrent Castor et Pollux cachés dans le creux d'un chêne (2). Tous ces noms ne rappellent-ils pas les phénomènes de la lumière? De même, cette arrivée des

(1) Catalogue, n[os] 22-27; 196-199.

(2) D'après une légende messénienne, Castor et Pollux avaient enlevé en Arcadie un troupeau de vaches. Idas et Lyncée se l'approprièrent. Les Dioscures, pour se venger, tendirent une embuscade aux Aphareïdes et se cachèrent dans le creux d'un chêne; mais Lyncée les y découvrit (Apollod., III, 2, 2).

Dioscures chez Leucippe, ce départ précipité sur des chars traînés par des chevaux blancs, cette course des Apharéides à la poursuite des ravisseurs ; bien plus, les costumes de tous les personnages de cette scène, vêtus de robes et de chlamydes constellées (1), n'expriment-ils pas, sous une forme poétique, la course du soleil et la marche des astres ?

Le sens astronomique de cette représentation figurée devient plus clair encore, si on relie cet exploit des Dioscures aux autres épisodes de leur vie légendaire. Le rapt d'Hélène par Thésée, et sa délivrance par ses frères (2), la descente de Thésée aux enfers et son retour sur la terre, la chasse du sanglier de Calydon (3), la défaite d'Amycus, démon de l'orage, vaincu pas Pollux, héros solaire (4) ; l'enlèvement des filles de Leucippe et la tentative des Apharéides pour reconquérir leurs fiancées, le voyage et le séjour alternatifs des Dioscures dans l'Olympe et chez Pluton (5), toutes ces aventures, toutes ces allées et venues reproduites sur les vases, semblent, au fond, ne pas signifier autre chose que le lever et le coucher perpétuels des astres. Cette conjecture semble justifiée davantage encore par l'initiation des Dioscures aux mystères d'Éleusis (6) qui enseignaient des doctrines précisément relatives à ces questions, mystères dont les vases représentent les scènes et les acteurs principaux, parmi lesquels figurent toujours Castor et Pollux (7).

Ainsi donc, pour indiquer le caractère astronomique des Dioscures, c'est de l'histoire légendaire des deux héros que s'inspirent d'ordinaire les peintres de vases grecs. Les graveurs des miroirs étrusques s'y prennent quelquefois de la même façon (8) ; mais,

(1) Notamment sur une amphore de Ruvo (Catalogue, n° 24) et sur une hydrie à figures rouges (Catalogue, n° 25).

(2) Catalogue, n°s 10-14.

(3) *Ibid.*, n°s 19 et 20. Cette chasse symboliserait la course du soleil, et, d'une façon plus précise, son arrivée à l'équinoxe d'automne, la saison de la chasse. Castor et Pollux symboliseraient le lever et le coucher du soleil, personnifié lui-même par Méléagre et Ménélas à la fois. Pourquoi deux héros ? dira-t-on. Parce que, d'après une ancienne fiction, on croyait que deux soleils se succédaient dans le ciel et se reposaient tour à tour. On retrouve encore dans la *Divine Comédie* la trace de cette croyance (*Infern.*, XXXIII, 54). Cf. Inghirami, *Monum. etruschi*, II, tav. XLVIII.

(4) Catalogue, n° 21.

(5) *Ibid.*, n° 40.

(6) *Ibid.*, n°s 14 et 15.

(7) Voy. Creuzer, *Symbolique*, traduction Guignault, t. IV, p. 164.

(8) Catalogue, n°s 42, 43, 48, etc.

le plus souvent, ils cherchent à exprimer des idées semblables en représentant, à côté de Castor et de Pollux, des dieux et des objets ayant déjà par eux-mêmes une signification cosmique.

Parmi ces dieux, il faut signaler surtout les Cabires de Samothrace, si fréquemment associés sur les miroirs, identifiés même aux Dioscures Tyndarides, comme le prouvent leur type, leur costume et leurs attributs semblables à ceux de Castor et de Pollux, et les noms *Castur* ou *Casturu* et *Pultuke* ou *Pulutuke* gravés à côté d'eux. Il ne faut pas s'étonner de retrouver, en Etrurie, ces divinités orientales. A l'époque où se fabriquaient les miroirs à sujets gravés, c'est-à-dire dans la seconde moitié du quatrième siècle et pendant le troisième siècle avant Jésus-Christ, les mystères cabiriques étaient fort répandus dans ce pays. Il n'est pas moins naturel d'y retrouver les Dioscures et les Cabires intimement unis. Nous avons vu que ces différents dieux, communément appelés Ἄνακες, Σωτῆρες, Θεοί μεγάλοι, se partageaient la réputation de protéger les marins pendant la tempête : on donnait indistinctement les noms des uns ou des autres au phénomène électrique du feu Saint-Elme. Eh bien, ces grands dieux qui se confondaient comme divinités maritimes, se confondaient aussi comme divinités astronomiques (1). Ils personnifiaient le feu céleste, les étoiles fixes qui brillent dans le ciel, comme ils personnifiaient le feu terrestre ou marin, les astres mobiles qui voltigent sur la mer. Cela est si vrai que les *Orphiques*, que Nigidius, qu'Ampelius attribuent indifféremment aux Dioscures et aux Cabires la constellation des Gémeaux (2). Si donc Castor et Pollux apparaissent sur les miroirs étrusques en compagnie d'*Axieros*, d'*Axiokersa*, d'*Axiokersos* et de *Casmilos* (3), c'est parce qu'ils sont, comme eux, la personnification du feu sous ses différentes formes, du feu dont la source est au ciel ; c'est parce qu'ils sont des divinités cosmiques de premier ordre.

Par la même raison et au même titre, ils se trouvent associés à Vulcain, père des Cabires, forgeron du char étincelant d'Hélios, dieu du feu céleste, qui habite sur l'Olympe dans une demeure toujours éclairée par des milliers d'étoiles. Les rapports sont réels entre ces trois divinités si souvent figurées dans la

(1) Le titre de *grands dieux*, θεοί μεγάλοι, était précisément celui que les initiés aux mystères de Samothrace donnaient au *Ciel* et à la *Terre*. « Terra enim et Cœlum, ut Samothracum initia docent, sunt *Dei magni*. » (Varron, *L. L.*, V, 57.)

(2) Orph.; *Hymn.*, XXXI; cf. Sext. Empir., p. 558.

(3) Catalogue, n[os] 55, 56, 62, 63, 64, etc., etc.

même attitude, avec le même costume et les mêmes attributs, avec le *piléus* par exemple, ce symbole de la voûte céleste que personnifie Vulcain, et avec l'œuf, emblème du monde. C'est d'un œuf que sont sortis Castor et Pollux, c'est d'un œuf qu'est éclos le premier principe de la chaleur et de la lumière, le dieu du feu, le *Phtâ* des Egyptiens et l'*Héphaistos* des Grecs (1). L'œuf, avec sa signification cosmique, se retrouve dans tous les mystères de l'antiquité. Orphée en avait fait la base de sa cosmogonie. Athénagore représente Hercule donnant naissance à un œuf immense, l'échauffant et le brisant en deux parties qui formèrent l'hémisphère supérieur et l'hémisphère inférieur. C'est ce que symbolisent souvent Castor et Pollux, sur une monnaie d'Istrus, par exemple, où leurs deux têtes coiffées du *piléus* conique sont tournées, l'une en haut, l'autre en bas, pour représenter les deux parties du monde (2).

C'est encore avec un caractère cosmique que Castor et Pollux figurent sur les miroirs aux côtés de Vénus (Turan), de Minerve (Menfra), de Prométhée (Prumathé), etc. (3), mais surtout d'Apollon (Aplun). Sur un miroir trouvé à Pérouse (4), les Dioscures sont représentés assis en face l'un de l'autre. Entre eux s'élève un édifice ionique dans lequel on aperçoit le jeune dieu Soleil dont la tête radiée incline doucement à gauche, tandis que sa main droite se lève vers le ciel. La couronne brillante qui ceint son front est le symbole de l'astre du jour dont la course dans le ciel est exprimée, sous une forme allégorique, par les deux jumeaux. En levant la main, Apollon indique le lever du soleil, et en inclinant la tête son coucher, c'est-à-dire la lumière et les ténèbres auxquelles président les Dioscures qui meurent et vivent tour à tour, comme le soleil et la lune apparaissent et disparaissent tour à tour à l'horizon. Cette alliance de Castor et de Pollux avec Apollon est plus intime encore sur un autre miroir (5). Ce n'est même plus une association, c'est une identification complète. Deux éphèbes sont figurés avec le costume, les attributs et dans l'attitude ordinaire aux Dioscures. L'un s'appelle *Laran*, l'autre *Aplu*. On confondait donc Castor et Pollux avec

(1) Eusèbe, *Præp. evang.*, III, 11, p. 115.
(2) Catalogue, n° 163.
(3) *Ibid.*, n°s 51, 57, 58, 59, 60, 61, etc.
(4) *Ibid.*, n° 56 *bis*. Institut archéologique, *Annales*, 1841, p. 234; *Bulletin*, 1841, p. 72.
(5) Catalogue, n°s 60-61, II.

Apollon, comme on les confondait avec les Cabires et avec toutes les autres divinités cosmiques.

Ces attributions des Dioscures sont rendues plus évidentes encore par les emblèmes représentés sur les miroirs à côté de ces dieux (1). Parmi les plus clairs et les plus significatifs, apparaissent la biche, symbole de Diane et personnification de la lune; puis les étoiles, les palmiers surmontés d'oiseaux mystiques, les croissants etc. Il en est de même de ces étranges barres transversales qui unissent les deux jumeaux par le cou, par la poitrine ou par les pieds (2). Tantôt ce ne sont que de simples lignes horizontales; le plus souvent elles se forment en triangles, en quadrilatères, en losanges, s'enchevètrent les unes dans les autres, au point de figurer les dessins les plus bizarres, les arabesques les plus étranges. Si l'on ajoute que le fond des miroirs sur lesquels Castor et Pollux sont représentés ainsi réunis est souvent parsemé de points semblables à autant d'étoiles qui semblent indiquer le ciel, on est amené à considérer ces lignes comme autant de signes astronomiques destinés à donner aux jumeaux qu'elles réunissent un caractère cosmique. Et, en effet, n'est-ce pas par des barres pareilles, par deux lignes horizontales coupées par deux lignes perpendiculaires, que les astronomes représentent précisément la constellation des Gémeaux? « Les caractères par lesquels nous désignons aujourd'hui les signes du Zodiaque, dit Bailly dans son *Astronomie antique* (3), doivent leur origine aux caractères hiéroglyphiques que l'on a réduits et abrégés autant qu'il a été possible pour les besoins de l'usage... ♊ sont les deux Gémeaux unis et accouplés. » On peut, ce semble, en dire autant des lignes toutes semblables tracées sur les miroirs étrusques. Il ne faut pas songer à en faire l'emblème de l'affection mutuelle des deux frères (4), non plus qu'à les considérer comme une simple ornementation : le dessin est trop primitif, et les Dioscures, avec leur énorme tête et leur petit corps sont trop grossièrement représentés. Ces lignes transversales, comme la biche, comme l'oiseau mystique, etc., indiquent que Castor et Pollux symbolisent sur les miroirs les phénomènes grandioses dont le ciel est le théâtre.

Ils semblent avoir encore le même caractère sur les miroirs qui

(1) Catalogue, 2e série, Introduction au catalogue des miroirs, et *passim*, nos 41-66.

(2) *Ibid.* Cf. no 63. — Voir aussi Gerhard, *Etrusk. Spiegel*, XLVI et suiv.

(3) Supplément au livre IX, § XLI, p. 514.

(4) Plutarque, *De fratr. amore*, p. 447.

les représentent seuls, sans emblème explicatif, sans autre divinité qui, par sa présence, rende plus claire la pensée du graveur. Voici, par exemple (1), les deux jumeaux figurés à côté l'un de l'autre et reconnaissables aux étoiles qui brillent sur leurs têtes. Pollux, nu, est assis sur un rocher ; Castor, vêtu de la chlamyde rejetée sur les épaules, est debout près de son cheval qui frappe du pied le sol, et tend la main à son frère. C'est là évidemment une scène d'adieux qu'il faut placer aux enfers. Castor se prépare à partir et prend congé de Pollux, qui, avec la permission de Jupiter, est venu racheter son frère. Or, ce voyage alternatif des deux jumeaux n'est autre chose, on l'a vu, que l'apparition successive dans le ciel du soleil et de la lune (2). L'idée première qui a inspiré l'artiste se devine aisément. Elle se manifeste mieux encore sur un autre miroir qui apparaît comme une vaste composition cosmique, et sur lequel Castor et Pollux occupent une place et jouent un rôle des plus importants (3).

Sur un fond piqué de points noirs et semblable au ciel étoilé, les Dioscures, reconnaissables à leurs attributs ordinaires, armés de la lance, appuyés contre leurs boucliers et coiffés du piléus conique surmonté d'un astre, se tiennent debout de chaque côté d'un édifice devant lequel on aperçoit deux autres jeunes gens : l'un lève l'index vers le ciel, l'autre le baisse vers la terre. N'est-ce pas là, en abrégé, tout le système physique de l'univers ? Les points noirs du fond sont les étoiles de la voûte céleste. Des deux éphèbes, l'un, celui qui lève la main, représente le ciel, l'autre, celui qui la baisse, la terre et les enfers. Castor et Pollux symbolisent le soleil et la lune qui habitent tour à tour en haut et en bas. Les quatre personnages réunis ici ont tous la même si-

(1) Catalogue, n° 54.

(2) On a voulu reconnaître cette même scène d'adieux, partant ce même caractère astronomique, sur des miroirs dont les représentations sont en réalité bien moins claires. Souvent, par exemple, un des Dioscures est figuré nu-tête ou nu-pieds, tandis que l'autre est coiffé du *piléus* ou chaussé de sandales. Le premier serait le soleil qui a terminé sa course et qui se couche, l'autre la lune qui se lève et va commencer sou voyage dans le ciel. Parfois aussi Castor a la jambe légèrement pliée, Pollux les deux pieds réunis : c'est, dit-on, que le premier, prêt à partir, soulève déjà la jambe pour faire le premier pas, tandis que l'autre est de retour et se repose (Inghirami, *Mon. etr.*, II, 497, 632, 678, etc.). C'est vouloir de parti pris trouver partout une idée astronomique, que d'aller la chercher jusque dans les détails du costume et la flexion d'une jambe.

(3) Catalogue, n° 56.

gnification. Ils représentent, sous une forme figurée, la nature entière. C'est une cosmogonie complète.

Il semble donc bien que, sur les miroirs, Castor et Pollux symbolisent et montrent aux yeux ce qui par sa nature est indéfinissable, c'est-à-dire l'ensemble de l'univers avec ses étoiles fixes et ses planètes errantes. Les formes si multiples et si variées dont se sont servis les artistes étrusques indiquent sans doute la difficulté qu'ils éprouvaient à tracer une carte fantastique du monde supérieur, et à traduire symboliquement des idées aussi abstraites. La pensée est le plus souvent rendue d'une façon très imparfaite ; mais c'est toujours Castor et Pollux qui aident à la rendre. Leur présence continuelle sur les miroirs mystiques de l'Etrurie et le caractère astronomique qu'ils y prennent témoignent de l'importance qu'ils avaient comme divinités cosmiques.

Ce caractère constaté sur des monuments qui remontent au troisième siècle avant J.-C., on le retrouve encore à des époques bien moins anciennes, et jusqu'à la fin de l'empire romain. Sur les monnaies et sur les bas-reliefs, Castor et Pollux apparaissent souvent réunis aux principales divinités solaires, à Apollon, à Mithra, etc., et même identifiés avec quelques unes d'entre elles, avec les Cabires par exemple, dont il était question plus haut.

Un assez grand nombre de médailles autonomes de l'Italie méridionale et de monnaies impériales de l'Orient associent les Dioscures à Apollon. Ce n'est pas l'Apollon-Pythien avec les cheveux ondoyants et bouclés serrés par une bandelette, mais l'Apollon-Soleil dont la tête radiée figure l'astre du jour dardant ses rayons comme des flèches. Castor et Pollux à ses côtés symbolisent son lever et son coucher (1). Parfois même, à Apollon et aux Dioscures vient se joindre Diane, soit avec un croissant, soit avec un flambeau allumé qu'elle tient à la main (2). Sur les monnaies impériales de l'Asie, rien n'est plus fréquent que l'alliance des Dioscures et d'Apollon (3). Tantôt ce dernier est figuré au droit, et les deux autres au revers, avec leurs attributs bien connus ; tantôt au revers des têtes de Philippe père ou de Philippe jeune, de Gordien Pie ou de Gallien, Apollon apparaît tenant par la main ou portant sur son bras (4) un des deux ju-

(1) Voyez surtout des monnaies de Rhégium et de Syracuse (Catalogue, n[os] 97, 103, 104) sur lesquelles Castor et Pollux sont représentés au revers du buste d'Apollon avec une étoile sur la tête et un croissant dans le champ.

(2) Catalogue, n° 118.

(3) *Ibid.*, n[os] 152 et 153, *in fine*.

(4) Mionnet, *Supplément*, III, pages 153, 154, 163, etc.

meaux représentés en Cabires et appelés de leur nom, comme l'indique d'ordinaire la légende ΘΕΩΝ ΚΑΒΕΙΡΩΝ ΣΥΡΙΩΝ (1). Cette identification des Dioscures avec les Cabires orientaux, si commune sous l'empire, montre bien, elle aussi, le caractère cosmique de Castor et de Pollux.

L'association très fréquente de ces dieux avec Mithra, le vainqueur des sombres puissances de la nuit, le dieu Soleil des Perses, l'ancien dieu aryen de la lumière, ne l'indique pas moins clairement. Au centre d'un bas-relief romain trouvé à Vienne (Isère) (2) apparaît Mithra avec ses attributs ordinaires, une tête et des pattes de lion, un serpent autour du corps, une clé dans chaque main, etc. A droite, sur le même plan, un autel quadrangulaire est allumé. Au-dessus de l'autel, sur une saillie qui sert de socle, un des Dioscures est représenté le corps nu, la tête coiffée d'un bonnet phrygien, et debout près de son cheval qu'il tient par la bride. Le mouvement du bras droit semble indiquer qu'il était armé d'une lance. De l'autre côté de Mithra, la pierre brisée ne laisse apercevoir que deux pieds humains entre deux sabots de cheval : c'est tout ce qui reste du second Dioscure. Les deux jumeaux divins ont ici un caractère cosmique évident, non seulement parce qu'ils sont aux côtés de Mithra, mais parce qu'ils occupent sur ce bas-relief la place réservée d'ordinaire à deux génies assesseurs qui, tenant chacun un flambeau, l'un élevé vers le ciel, l'autre incliné vers la terre, symbolisent le jour et la nuit. Castor et Pollux, qui les remplacent ici, expriment naturellement la même idée.

Leur présence à côté d'Apollon, de Vénus et de Mithra semble bien faire d'eux des divinités cosmiques ; mais elle n'indique pas avec assez de clarté qu'ils personnifient la course du soleil, le matin et le soir, la lumière et les ténèbres. Les bas-reliefs funéraires, sur lesquels on retrouve si souvent et si exactement reproduits les sujets peints sur les vases italo-grecs, sont d'une signification plus précise. Avec le secours de personnages mythologiques, les artistes de l'empire sculptent sur les parois principales des sarcophages des cosmogonies complètes, et la place qu'ils réservent à Castor et à Pollux montre bien le caractère astronomique que l'imagination et la croyance populaires reconnaissaient à ces dieux. Voici, par exemple, quatre bas-reliefs qui, sauf quelques variantes, re-

(1) Catalogue, n° 121.
(2) *Ibid.*, n° 181.
(3) *Ibid.*, n°ˢ 187, 188, 189, 190.

produisent le même sujet (3). Au centre, Jupiter, le sceptre à la main, l'aigle à ses pieds, se tient debout entre Junon, reconnaissable au paon qui repose près d'elle, et Minerve armée de la lance et coiffée du casque. A l'extrémité de gauche, est représenté un jeune homme monté sur un quadrige. Au-dessus de sa tête, vole soit une femme (1), soit un génie mâle un flambeau à la main (2). Devant le char, Castor, reconnaissable à ses attributs ordinaires, galope sur son cheval (3), ou marche en le tenant par la bride (4). A l'extrémité de droite, une femme dont le péplum, gonflé par le vent, s'arrondit en forme d'arc, conduit un bige dont les chevaux s'abattent sur les jambes de devant. Au-dessus, vole un génie ailé qui se penche vers le sol, un flambeau renversé à la main. Derrière le char, Pollux s'avance, en tout point semblable à son frère. Dans la partie inférieure de ces bas-reliefs on aperçoit un vieillard, tantôt appuyé sur une urne inclinée, tantôt déployant en demi-cercle un voile au-dessus de sa tête, puis une femme tenant une rame posée sur un globe, puis une autre encore portant une corne d'abondance, etc., etc. N'est-ce pas là une description complète de l'univers ? Jupiter, Junon et Minerve symbolisent le ciel. A gauche, le jeune homme monté sur un quadrige, c'est le soleil qui va parcourir la voûte céleste : au-dessus de sa tête voltigent Lucifer ou l'Aurore selon que l'artiste a représenté un génie mâle ou une femme ; devant, galoppe Castor, c'est-à-dire le jour qui se lève; le jour qui se couche est personnifié par Pollux qui disparaît à droite avec le char de la nuit. Car cette femme que Pollux accompagne, c'est la nuit qui cède la place au jour, et ce génie ailé qui voltige au dessus d'elle, c'est Hespéros, dont le flambeau renversé ne peut plus lutter contre les rayons de l'astre du jour. Les chevaux fatigués trébuchent et s'abattent. Dans un instant tout ce cortège nocturne aura disparu sous l'horizon. Quant aux différents personnages représentés dans la partie inférieure des bas-reliefs, ils symbolisent le reste de l'univers, l'océan, le globe terrestre, etc., etc., et rendent plus manifeste encore le caractère cosmique de Castor et de Pollux.

Les scènes empruntées à la vie légendaire des deux jumeaux et reproduites sur les sarcophages de l'empire romain ont encore la même signification. La chasse du sanglier de Calydon, figurée

(1) Catalogue, n° 190.
(2) *Ibid.*, n° 188.
(3) *Ibid.*, n° 188.
(4) *Ibid.*, n°s 187-189, 190.

sur trois bas-reliefs funéraires du Louvre et du Musée du Capitole (1), l'enlèvement des Leucippides, plusieurs fois reproduit presque sans variante sur des sarcophages de la villa Medici, du Vatican et de la galerie Giustiniani (2) semblent très directement inspirées des scènes analogues qu'on retrouve sur les vases peints, sur le vase François, par exemple, ou sur celui d'Archiclès et de Glaucite (3), et qui ne sont pas, on l'a vu plus haut, de simples motifs d'ornementation. Elle est si poétique et si transparante, cette légende grecque des Dioscures, cette création mythologique éclose au spectacle de la nature, que tous les artistes, depuis le cinquième siècle avant J.-C. jusqu'au quatrième siècle de notre ère, la reproduisent, en se copiant les uns les autres, pour traduire d'une façon intelligible et gracieuse les différents phènomènes du ciel et de l'univers.

Et, peu à peu, la place et les fonctions des Dioscures sont si nettement déterminées dans le système du monde supérieur, qu'il semble tout naturel de retrouver ces dieux mêlés à des personnages et à des faits complètement étrangers à leurs légende. Si, sur des bas-reliefs représentant la chute de Phaéton, ils figurent à côté de Jupiter, de Junon et de Minerve, du char de Phœbus et de son fils, c'est évidemment avec le caractère et les attributions qu'ils avaient tout à l'heure sur les sarcophages du Vatican et de la villa Borghèse. En effet, c'est encore une représentation en petit de l'univers que l'histoire de Phaéton, telle qu'on la retrouve sur plusieurs tombeaux (4). Tous les personnages, depuis Jupiter jusqu'à la Terre (Tellus), depuis le char mal dirigé qui symbolise le soleil d'été brûlant les récoltes, jusqu'aux jeunes filles changées en peupliers, poétiques emblèmes de la végétation renaissante, tout, dans cette vaste composition, correspond à un phénomène naturel (5). Il faut bien qu'il en soit de même pour Castor et Pollux.

Est-ce à dire cependant que sur les différents bas-reliefs qui

(1) Catalogue, nos 193, 194, 195.

(2) *Ibid.*, nos 196 et 197. Cf. le no 198.

(3) *Ibid.*, nos 19 et 20.

(4) *Ibid.*, nos 191 et 192.

(5) Il ne faut pourtant pas aller trop loin et dire, par exemple, comme Inghirami (*Mon. etrus.*, I, p. 110), que Phaéton, précipité du ciel, symbolise la constellation du cocher céleste se couchant à l'équinoxe du printemps, que les larmes des Héliades sont la rosée bienfaisante, et l'ambre que distille leur écorce la sève qui, à cette époque, circule de nouveau dans les tiges et rend la vie aux plantes.

viennent d'être signalés, les représentations de ces dieux n'aient pas un autre sens plus poétique encore et plus profond? On n'en saurait douter, si l'on songe que partout et dans tous les temps le jour et la nuit, le matin et le soir, le lever et le coucher du soleil ont symbolisé la vie et la mort. Aussi, sur les bas-reliefs des sarcophages, Castor et Pollux sont-ils en même temps que des divinités astronomiques des divinités funéraires.

CHAPITRE IX.

CASTOR ET POLLUX DIVINITÉS FUNÉRAIRES.

La mort, à Rome comme en Grèce, n'apparaît guère que sous une forme poétique et gracieuse. Il faut être un épicurien blasé, comme Trimalcion, pour oser la présenter avec les traits hideux d'un squelette d'argent qui réveille, en dansant sur la table du festin, l'appétit et la soif des convives. Ces représentations brutales et lugubres, le poète et l'artiste les repoussent. Ils semblent s'être entendus pour n'exprimer l'idée de la destruction qu'à l'aide de symboles discrets, d'images presque riantes. Rien de moins funèbre, en réalité, que les scènes sculptées sur les tombeaux romains. La Mort, dissimulant sa laideur et sa nudité, n'y apparaît jamais qu'enveloppée du voile transparent de l'allégorie ou de la mythologie. Devant le sarcophage qu'il est chargé de décorer, l'artiste ne songe point à évoquer un cadavre décomposé et décharné ; ce qui l'inspire, c'est la nature avec ses innombrables métamorphoses, ou la Grèce avec ses innombrables légendes. Son imagination transfigure la mort, l'embellit, l'idéalise. Le défunt n'est plus que la plante qui se fane, l'épi qu'on fauche, les fleurs et les fruits qui tombent de la corbeille renversée, un flambeau qui s'éteint, le soleil qui se couche; ou bien encore, métamorphosé en Hyacinthe, en Proserpine, en Adonis, en Castor, en Pollux, etc., etc., il ne cesse d'être homme et mortel que pour devenir un de ces beaux et gracieux adolescents réservés par les dieux qui les aiment à des destinées éternellement heureuses, et plus dignes d'envie que de pitié.

Aucune légende ne prêtait mieux que celle des Dioscures à des interprétations funéraires. Les artistes de l'Empire, décorateurs de sarcophages, voulaient-ils exprimer l'idée de la mort au moyen de scènes et de héros mythologiques ? Ils n'avaient qu'à

choisir parmi les nombreuses aventures des Tyndarides : toutes devenaient aisément des poétiques allégories de la destruction. Préféraient-ils s'inspirer du spectacle de la nature et comparer, par exemple, la vie qui s'éteint au soleil qui se couche? Castor et Pollux, divinités alternantes du matin et du soir, de l'Orient et de l'Occident, de la lumière et des ténèbres, avaient dans le cortège du dieu dont la course à travers le ciel symbolise le voyage de l'homme à travers la vie une place marquée d'avance. Bientôt même il n'est plus besoin de ces scènes d'une signification funèbre évidente pour que les Dioscures aient, eux aussi, un caractère du même genre. Représentés seuls, sans autres divinités allégoriques, sans attributs spéciaux, ils deviennent un emblème de la mort : dans ces deux jeunes gens debout aux angles des sarcophages, tout le monde reconnaît des divinités funéraires.

Ce sont donc les bas-reliefs des tombeaux romains, sur lesquels figurent Castor et Pollux, qu'il faut étudier pour pouvoir établir, en l'absence de témoignages écrits, le caractère et les attributions funèbres que donnaient à ces dieux les Romains de l'Empire. Nous disons *de l'Empire*, parce que le plus ancien de ces monuments ne remonte pas au delà du second siècle de notre ère. C'est à cette époque que fut introduit l'usage de sculpter les parois des sarcophages ; c'est à cette époque que les Dioscures deviennent des dieux de la mort, et aussi de la résurrection.

Lorsqu'on parcourt les musées et les galeries d'Italie, on rencontre presque à chaque pas des monuments funéraires sur lesquels sont représentées les aventures des deux Tyndarides. Rien n'est plus souvent reproduit que l'enlèvement des filles de Leucippe (1), que la chasse du sanglier de Calydon et la mort de Méléagre (2), etc., etc. Castor et Pollux, les héros de la première scène, et les principaux acteurs de la seconde, sont figurés au premier plan, et se reconnaissent aisément à leur costume traditionnel. La signification funèbre des ces deux faits transportés de la mythologie sur les tombeaux se dégage d'elle-même. La mort de Méléagre, comme celles d'Adonis et d'Actéon, l'enlèvement de Phœbé et d'Hilaeira, comme ceux de Ganymède et d'Hylas, sont de transparentes allusions à la mort. Peut-être même le sculpteur a-t-il voulu établir un rapport plus direct entre ces scènes représentées et la destinée de ceux dont elles devaient décorer le tombeau. Dans un sarcophage sur les parois duquel est figurée

(1) Catalogue, nos 196 et 197.
(2) *Ibid.*, nos 193-196.

la chasse du sanglier de Calydon, l'imagination se plaît à ensevelir un homme jeune encore, ravi, comme Méléagre, par une mort prématurée. Le rapt des Leucippides, comme celui de Proserpine, fait songer à des jeunes filles enlevées avant le temps par les dieux épris de leur beauté :

Quem dî diligunt,
Adulescens moritur.

Souvent à ces représentations déjà claires par elles-mêmes, l'artiste ajoute certains symboles qui en rendent le caractère et le sens plus précis encore. Ainsi, à côté de la chasse du sanglier de Calydon, il sculptera les funérailles de Méléagre blessé mortellement par la bête; à côté des Leucippides ravies par les Dioscures, il représentera les parents dans l'attitude d'un profond désespoir; il mettra sous les pieds des jeunes filles une corbeille de fleurs et de fruits ou une torche renversées, symboles de la vie brisée, éteinte.

De la signification évidemment funèbre de ces deux scènes empruntées à la vie des deux Tyndarides, on ne saurait encore conclure que Castor et Pollux ont, par eux-mêmes, un caractère et des attributions funéraires. Ici, en effet, ce n'est pas comme dieux de la mort qu'ils apparaissent, mais simplement comme acteurs indispensables de deux scènes dans lesquelles la légende leur faisait jouer les principaux rôles. C'est par le fait même, et non par les personnages, qu'est exprimée cette fois l'idée de la destruction.

Il n'en est plus de même des bas-reliefs dont les scènes, inspirées par le spectacle de la nature, représentent la course du soleil (1). Cette fois, devenus eux-mêmes des symboles, Castor et Pollux ont un caractère funéraire qu'ils doivent, comme leur caractère astronomique, à l'histoire légendaire de leur mort alternative. Placés devant le char de Phœbus et derrière celui de la Nuit, ils représentent le matin et le soir, et personnifient par conséquent la naissance et la mort, puisque, dans la langue de tous les peuples, la destinée humaine se compare à une journée, et que la course perpétuelle du soleil et des astres se succédant dans les deux hémisphères est l'image naturelle et poétique du voyage des âmes de cette vie à l'autre. Comme Proserpine, qui habite six mois chez Pluton et six mois dans l'Olympe; comme Hercule, qui descend aux Enfers pour en ramener Thésée et qui

(1) Catalogue, nos 187-191.

conduit au ciel Ariane et Sémélé ; comme Orphée, qui personnifie le combat de l'Amour, c'est-à-dire de la vie, contre la mort, et comme tant d'autres héros grecs représentés sur les sarcophages, Castor et Pollux, qui vivent et meurent tour à tour, sont les transparents symboles de l'existence parmi les hommes et de l'existence parmi les ombres. Dans les bas-reliefs à sujets mythologiques, c'était par l'ensemble de la scène, bien plus que par les personnages appelés à y jouer un rôle, que l'artiste avait exprimé sa pensée et traduit l'idée de la mort. Ici, c'est plutôt par les personnages : Phœbus, Hesperos, Lucifer, Castor et Pollux ne sont pas seulement les acteurs d'un drame symbolique : eux-mêmes sont des symboles.

C'est encore au même titre et comme divinités alternantes du matin et du soir, de la vie et de la mort, que les Dioscures apparaissent dans des scènes analogues mais plus compliquées, qui représentent la chute de Phaéton (1). — On conçoit que la mort de l'imprudent fils d'Apollon, précipité du ciel au milieu de sa course, ait fréquemment été sculptée sur les tombeaux. Cette scène renfermait une pensée funèbre évidente (2), peut-être même, comme la mort de Méléagre, une allusion plus directe à la vie arrêtée avant le terme (3). — Mais la présence de Castor et Pollux, qui jamais, dans leur vie mortelle, ne se sont trouvés en rapport avec Phaéton et sa famille, ne s'expliquerait pas ici, si on ne voyait dans les deux jumeaux que des personnages mythologiques. Ce n'est pas, comme dans le rapt des Leucippides et dans la chasse du sanglier de Calydon, en qualité de héros qu'ils figurent ici; c'est avec un caractère symbolique : ils indiquent les deux termes du voyage entrepris par le soleil et par l'homme, le matin et la naissance, le soir et la mort. — En prenant place sur les sarcophages à côté du Soleil et de la Nuit, auprès du char de Phaéton, dans une scène où, si l'on respectait scrupuleusement la légende, ils n'auraient pas le droit de figurer, Castor et Pollux ont évidemment, dans la pensée du sculpteur, un caractère symbolique et funéraire.

(1) Catalogue, nos 191 et 192.

(2) Parmi les personnages de cette scène figure Tellus qui va recevoir Phaéton, allusion à la terre qui reçoit dans son sein la dépouille du mort. L'idée est plus claire encore sur un sarcophage de Florence, où Tellus est représentée levant les bras vers le ciel pour recevoir le jeune homme dans sa chute.

(3) C'est pour cela, sans doute, qu'on trouve ce sujet sur le tombeau de P. Ælius Sabinus mort à vingt-quatre ans. Voyez l'inscription au no 192, du Catalogue.

On peut en dire autant des bas-reliefs qni représentent Prométhée modelant des créatures humaines (1). Pourquoi les Dioscures assistent-ils souvent à cette scène? C'est qu'elle exprime la même idée que la course du soleil. Seulement, au lieu de figurer la naissance de l'homme par la naissance du jour, l'artiste la figure par une femme que Prométhée vient d'achever, et sur la tête de laquelle Minerve pose un papillon, c'est-à-dire une âme. Au lieu de représenter la vie par la voûte du ciel que parcourt le soleil, il la représente par un volume déroulé, le livre de la destinée humaine. La mort cesse d'être la nuit sur son char, et Hespéros inclinant son flambeau, c'est Mercure emportant une âme dans le monde infernal. En somme, l'idée se retrouve la même que plus haut, mais exprimée sous une autre forme. Castor et Pollux sont donc naturellement introduits dans cette scène, comme ils l'étaient dans les précédentes. Pour établir encore plus clairement le rôle et le caractère qu'ils ont dans cette représentation, l'artiste y a admis les dieux dont on a vu plus haut la ressemblance avec les Dioscures, Hercule, par exemple, et Proserpine; car c'est bien cette déesse et non la Mort (*Mors*), — divinité toute romaine qui n'aurait pas sa place au milieu de personnages grecs, — qu'il faut reconnaître dans cette femme voilée qui se tient auprès de Prométhée (2).

Remarquons qu'ici l'idée funèbre exprimée par Castor et Pollux devient très précise et très claire. Pour retrouver le véritable caractère de ces dieux sur les bas-reliefs qui représentent la course du soleil, on était guidé par le souvenir mythologique de leur descente alternative aux Enfers. Ici, leur seule présence doit expliquer leur caractère. Il est vrai que la scène à laquelle ils assistent a par elle-même une signification funèbre; mais voici une nouvelle série de sarcophages sur lesquels Castor et Pollux apparaissent réellement comme dieux de la mort, sans qu'aucune légende, aucun personnage mythologique, contribue à leur donner ce caractère funéraire (3).

(1) Catalogue, n°s 199 et 200.

(2) Remarque de M. Heuzey. — Si cette femme voilée n'est pas Proserpine, c'est sa mère elle-même qui, d'après un traité attribué à Plutarque, présidait à la séparation de l'âme et du corps. C'est pour cela que les Grecs donnaient primitivement aux morts le nom de δημήτριοι.

(3) Et même, sur la paroi latérale d'un des sarcophages représentant Prométhée, on voit Castor déjà figuré tout seul sans autre personnage mythologique (Catalogue, n° 200).

Debout, aux deux angles du monument, ils assistent à des scènes qui se passent au centre, scènes de famille, les plus touchantes peut-être que la sculpture antique ait tracées sur les tombeaux (1). Ce sont le plus souvent des souvenirs de l'union conjugale. Ici, deux époux se serrent la main tandis qu'un petit Amour repose à leurs pieds (2). Là, un guerrier nu, appuyé sur une lance et armé d'un bouclier, se tourne vers une femme vêtue qui lui pose la main sur la poitrine (3). Ailleurs, la scène est plus compliquée. Sur un sarcophage du Campo-Santo de Pise, elle est divisée en trois tableaux (4). Au centre un homme et une femme se donnent la main ; devant eux un Amour ailé tient le flambeaux nuptial allumé. Derrière, un personnage appuie les mains sur les épaules des deux nouveaux époux et semble les unir. Dans le compartiment de droite, un homme tout semblable à celui du milieu est figuré avec deux jeunes gens; sans doute c'est l'époux devenu père (5). Dans le compartiment de gauche, une femme également semblable à celle du milieu est figurée avec deux jeunes filles; c'est probablement aussi l'épouse devenue mère. Sur un sarcophage d'Arles (6), presque pareil à un autre trouvé à Tipasa (7), on voit, au centre, deux scènes de famille représentant chacune un homme et une femme qui se donnent la main. Dans l'une, l'homme est jeune et imberbe, dans l'autre il est vieux et barbu.

Sur tous ces bas-reliefs, Castor et Pollux sont figurés aux deux angles toujours dans la même attitude, avec le même costume et les mêmes attributs, c'est-à-dire le cheval, la lance et la chlamyde. Remarquons seulement que sur le sarcophage d'Arles, par exception, l'un des deux frères est imberbe et l'autre barbu. Le premier est placé à côté du jeune homme, le second à côté du vieillard. Il n'est pas question ici d'examiner le sens que peuvent avoir les représentations du milieu. Est-ce une scène de fiançailles, puis de mariage, puis d'adieux, ou une scène de réunion

(1) Catalogue, n[os] 201-206.

(2) *Ibid.*, n° 205.

(3) *Ibid.*, n° 201. Voir à la fin du volume pl. II.

(4) *Ibid.*, n° 202.

(5) D'après Lasinio (*Sculture antiche del Campo santo di Pisa*, pl. 101), les personnages de droite et de gauche représenteraient le cortège nuptial. Mais la ressemblance des deux principales figures de ce soi-disant cortège avec celles du milieu ne semble pas autoriser cette supposition.

(6) Catalogue, n° 204

(7) *Ibid.*, n° 203.

dans les Enfers? Peu importe à notre sujet. Ce que nous cherchons à déterminer, c'est le rôle et le caractère qu'il convient de donner aux Dioscures dans ces diverses représentations où ils apparaissent toujours les mêmes.

D'après plusieurs hypothèses, Castor et Pollux ne seraient rien moins, sur tous ces sarcophages, que des divinités funéraires. On a même supposé que ce n'étaient pas les Dioscures, mais des paranymphes quelconques, venus pour assister à la noce célébrée au milieu. Cette supposition n'est guère vraisemblable ; car, pourquoi, s'il en est ainsi, représenter de simples mortels sans signification particulière, précisément avec l'attitude, les attributs et le costume qu'une tradition consacrée par plusieurs siècles donnait aux Dioscures ?

D'autres reconnaissent bien ici Castor et Pollux, mais ils leur prêtent un caractère guerrier. Ainsi, sur le sarcophage où ils apparaissent l'un barbu, l'autre imberbe, les deux jumeaux indiqueraient par leur âge différent que le personnage enseveli dans l'intérieur du tombeau et représenté au centre de la face antérieure a couru toute sa vie, dans sa jeunesse et dans son âge mûr, la carrière des armes. Cette hypothèse, qui peut justifier un monument particulier, comme le sarcophage d'Arles, n'est plus admissible, dès qu'on cherche à l'appliquer à tous les sarcophages où figurent ces dieux, mais où sont souvent renfermés les restes de Romains qui n'ont pas été soldats.

On a encore prétendu que c'était en qualité de divinités maritimes que Castor et Pollux trouvaient place sur les tombeaux. La représentation centrale serait une scène de mariage, puis d'adieux entre une femme et son époux prêt à entreprendre sur mer un voyage qui lui sera funeste. C'est ce voyage que symboliseraient les Dioscures. Ainsi, d'après cette supposition, ces dieux, toujours favorables aux marins, mais cette fois infidèles à leur mission et indignes de leur réputation, n'auraient pas empêché le personnage du milieu de périr pendant la tempête! Et la veuve les aurait, malgré cette insouciance, représentés sur le tombeau de son mari, qui a perdu la vie sur mer, mais dont le corps a sans doute été retrouvé et rapporté, puisqu'on lui offre un sarcophage! Singulière supposition ! Ces dieux, à qui elle devrait en vouloir, l'épouse les représente sur le tombeau de son époux, comme si elle était reconnaissante aux Dioscures de la mort de celui-ci. En vérité, ce serait là une ironie bien déplacée et bien lugubre!

Une hypothèse plus ingénieuse et plus naturelle que toutes celles qui précèdent a été émise, à propos du sarcophage d'Arles,

par M. Le Blant (1). Il s'agirait ici d'une apothéose privée. Le Dioscure imberbe symboliserait l'homme jeune et vivant qui se marie ; le Dioscure barbu, l'homme âgé, qui au moment de mourir, dit adieu à sa compagne. Les anciens aimaient à symboliser les morts et à les représenter sous la figure et avec les attributs de quelque divinité. Tantôt c'était un sentiment d'orgueil qui guidait les parents du défunt, comme Livie, par exemple, lorsqu'elle identifiait un de ses enfants au petit dieu Cupidon (2) ; tantôt c'était une ressemblance entre les attributions du dieu et le métier que le mort avait fait de son vivant ; tantôt enfin c'était une simple analogie de nom qui décidait du choix de la divinité, comme parfois aussi elle décidait du choix d'un symbole. De même qu'on figurait un sanglier sur le tombeau d'un homme qui s'était appelé *Aper*, ou une lionne sur celui d'une femme qui avait porté le nom de *Laïs*, de même on représentait en Minerve une Athénaïs quelconque, et en Dioscure un personnage du nom de Castor.

Cette héroïsation ou tout au moins cette représentation allégorique du mort sous les traits d'une divinité, était une coutume très répandue et très ancienne. Il semble qu'on la trouve sur les vases peints sortis des fabriques de l'Apulie et de la Lucanie. Là déjà, on regarde comme des représentations funèbres les scènes tirées de la mythologie. On donne le même caractère et la même signification à de petits édicules au centre desquels un personnage est figuré recevant des offrandes funéraires. Ce personnage ne serait autre que le mort sous la forme d'une divinité. Or, il arrive souvent que cette divinité ressemble précisément à Castor ou à Pollux. Ainsi, sur un vase de Ruvo, on aperçoit à l'intérieur d'un petit temple ionique un jeune homme en tout point pareil à l'un des deux jumeaux divins. Il est debout, appuyé sur sa lance, et tient son cheval par la bride. Dans le champ brille une étoile, symbole ordinaire des Dioscures. Sur un autre vase semblable, des têtes de cygne représentées en relief indiquent plus clairement encore que le peintre et les parents du mort ont songé à l'un des fils de Léda, personnification divine du défunt, aux Mânes duquel étaient offerts les vases ensevelis avec lui dans le tombeau (3).

(1) *Etude sur les sarcophages chrétiens d'Arles*, XXXI, 38, pl. XXIII. Catalogue, n° 204.

(2) De même l'empereur Hadrien avait représenté Antinoüs sous la figure et avec les attributs de Castor (Catalogue, n° 180). Les monnaies, on l'a vu plus haut, offrent de nombreux exemples de ces héroïsations.

(3) Catalogue, n°s 38 et 39.

Cette explication de la présence de l'un des Dioscures sur les vases grecs, M. Le Blant la donne de la présence des deux Dioscures sur les sarcophages romains. Cette conjecture semble justifiée par la manière dont sont disposés et représentés sur le tombeau d'Arles les personnages du milieu et ceux des angles. Pourquoi l'un des Dioscures porte-t-il une barbe, qu'on ne lui voit nulle part ailleurs, et pourquoi est-il précisément placé à côté du vieillard barbu, tandis que son frère imberbe se trouve à côté du jeune homme représenté sans barbe? Il y a un évident rapport entre les deux personnages de droite d'une part, et les deux personnages de gauche de l'autre. Est-ce plus qu'un rapport? est-ce une identification complète entre le mortel et le dieu? On serait tenté d'admettre cette ingénieuse interprétation, si elle pouvait aussi facilement s'appliquer à d'autres représentations funèbres de sarcophages sur lesquels Castor et Pollux apparaissent encore à la même place, avec les mêmes attributs, dans le même costume et la même attitude. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Voici, par exemple, deux tombeaux où les deux jumeaux sont représentés aux angles, et au centre duquel il n'y a qu'un seul personnage mâle une seule fois reproduit (1). Si l'artiste a eu la pensée de métamorphoser le défunt en Dioscure, pourquoi place-t-il les deux dieux sur ces tombeaux? Un seul suffirait, semble-t-il, à moins qu'on ne prétende tout expliquer par une raison de symétrie, ce qui serait, à notre avis, une bien faible explication. La présence simultanée de Castor et de Pollux ne se justifierait que si le Romain enfermé dans le sarcophage était deux fois figuré au centre comme dans le bas-relief d'Arles, et à deux époques différentes de sa vie. Un des jumeaux le représenterait jeune, l'autre le représenterait vieux; et, tout naturellement alors, il y aurait, en même temps qu'une double représentation du mort au centre, une double représentation de Dioscures aux angles.

N'est-il pas plus simple de considérer les Dioscures figurés sur ces sarcophages comme des divinités ayant par elles-mêmes un caractère et des attributions funéraires?

Cette opinion semble autorisée et justifiée par une importante série de monuments funèbres où l'on ne voit, pour toute décoration, que des statues en haut relief de Castor et de Pollux. Ici, c'est un tombeau élevé près du pont Milvius, et sur lequel les Dioscures sont figurés vêtus de la chlamyde, coiffés du piléus, la lance à la main et debout

(1) Catalogue, nos 201 et 205.

à côté de leurs chevaux (1). Aucune autre sculpture ne décorait ce monument, excepté toutefois un cygne destiné à faire plus clairement encore reconnaître les fils de Jupiter et de Léda. Un peu plus loin, c'est le tombeau de Vibius, connu sous le nom de tombeau de Néron (2). A droite et à gauche de l'inscription, les deux jeunes dieux se dressaient toujours les mêmes, et seuls, comme plus haut. On ne voyait plus que Castor, mais encore représenté avec ses attributs et dans son attitude ordinaires, sur le prétendu tombeau des *Sereni* qu'on rencontre à sa droite en allant à Tivoli (3).

Si l'on ne trouve à côté de ces différentes statues des Dioscures ni scènes mythologiques, ni symbole d'aucun genre, ni personnage humain ou divin qui précise la pensée de l'artiste, c'est parce que ces représentations avaient par elles-mêmes une signification évidente et comprise de tous. En apercevant ces statues au bord des grandes voies romaines, sur la paroi principale d'énormes tombeaux, le passant reconnaissait dans les personnages qu'elles représentaient des divinités funéraires. Tout autant que les tombeaux eux-mêmes, Castor et Pollux tournaient sa pensée vers la mort.

Ces divers monuments nous autorisent donc à croire et à dire que les représentations des Dioscures sur les tombeaux sont bien moins des allusions particulières au défunt que des allusions générales à la vie et à la mort. C'est d'une façon absolue que Castor et Pollux ont un caractère funéraire. En les voyant ainsi debout, immobiles la lance à la main, près de leurs chevaux immobiles, on est tenté de leur donner le nom que porte Priape sur une inscription, *Custos Sepulcri*, et de les appeler eux aussi *les gardiens du sépulcre*, ceux dans l'image desquels se rencontrent la vie et la mort.

Il est si vrai qu'ils sont des divinités funéraires, qu'un rôle leur est réservé dans les Enfers, rôle important qui leur donne place aux côtés même de Pluton. Une lampe, publiée par S. Bartoli, représente le roi des morts assis sur son trône. A sa droite et à sa gauche, Castor et Pollux se tiennent debout, semblables à des gardes du corps ou à des conseillers intimes (4). Leur attitude, leur cos-

(1) Catalogue, nº 207.
(2) *Ibid.*, nº 208.
(3) Catalogue, nº 209. Aujourd'hui Castor et son cheval n'ont plus leurs têtes : elles furent brisées et emportées, dit-on, par le duc d'Albe en 1557.
(4) Catalogue, nº 237.

tume, leurs attributs sont toujours les mêmes : on les dirait scrupuleusement reproduits d'après les deux groupes du Capitole. On conçoit donc que si dans les Enfers les Dioscures prennent place aux côtés mêmes de celui qui est, par excellence, le dieu de la mort, ils doivent aussi, sur les tombeaux, rappeler une idée funèbre. Si, de plus, on remarque que presque toutes les divinités figurées sur les sarcophages sont des divinités infernales et souterraines, comme Pluton, Mercure, Hécate, etc., etc., on n'hésitera pas à joindre Castor et Pollux à ce lugubre cortège, et à les considérer, eux aussi, comme des dieux funèbres dont la seule présence sur les sarcophages est un symbole naturel et clair de la vie disparue.

Mais ce n'est pas seulement l'idée de destruction et d'anéantissement que les Romains traduisaient sur les tombeaux. Quelquefois aussi ils cherchaient à exprimer leur foi dans une autre existence. Cette espérance, bien incertaine pour beaucoup, est souvent exprimée d'une façon très vague, et peut-être, parmi les représentations qui semblent indiquer et promettre une certaine immortalité, peut-on placer celles de Castor et de Pollux.

Ces dieux ont toujours été pour l'Italie des protecteurs puissants et bienveillants : on les appelait *Conservatores*. Puisqu'ils veillaient sur les Romains partout et toujours, pendant la guerre sur les champs de bataille, sur mer au milieu de la tempête, au Forum pendant la paix (1), ne devaient-ils pas les assister aussi au moment où s'accomplit l'acte le plus grave et le dernier de la vie? Ne devaient-ils pas les accompagner dans le grand voyage après la mort, et leur préparer une existence exempte de troubles aux champs Elysées ou dans le ciel, ces deux séjours alternatifs de ces dieux à demi infernaux et à demi olympiens? — Ce caractère nouveau des Dioscures, bienveillants et protecteurs même après la mort, n'est clairement indiqué sur aucun sarcophage; mais il dérive naturellement du mythe même de ces dieux, où il se trouve en germe plus peut-être que dans tout autre fable d'un genre analogue. Peut-être aussi peut-on trouver cette idée de renaissance après la mort sur les sarcophages qui représentent à la fois l'enlèvement des filles de Leucippe et leur mariage avec les

(1) Ils secourent dans bien d'autres circonstances encore : dans les procès, dans les guerres civiles, dans la pauvreté, dans les infortunes de toute sorte, (Artémidore, *Oneirocriticon*, II, ch. XLII). Ils guérissent même des maladies graves. D'après Cassius l'Iatrosophiste (*Problém.*, XXX ; Eustath., *ad Iliad.*, III), les parotides qui surviennent à la suite de maladies graves sont appelées DIOSCURA, « *quod malorum solutia instet.* »

Tyndarides. La première scène, figurée sur la paroi principale du tombeau, est un symbole de mort; la seconde, figurée sur les parois latérales, serait un symbole de régénération par l'amour (1).

Ainsi, Castor et Pollux apparaîtraient toujours et partout, même sur les tombeaux, comme des divinités bienveillantes et secourables. Ils indiqueraient que tout ne sera pas fini après le coucher du soleil, qu'il y aura un lendemain, et que la journée qui s'achève sur terre sera suivie dans le ciel, où demeurent les grands dieux, d'une autre journée qui n'aura pas de terme.

C'est sans doute parce qu'une idée consolante de résurrection et d'immortalité se cachait sous ces représentations allégoriques des Dioscures, que les chrétiens n'ont pas hésité à les adopter pour leurs morts. — Encore aujourd'hui on peut voir à Rome, dans l'église de San-Lorenzo, un sarcophage qui renferme les restes d'un cardinal puissant, neveu d'Innocent III, et sur les parois extérieures duquel sont représentés Castor et Pollux, à côté du char du Soleil et de celui de la Nuit (2). Au quatrième siècle de notre ère, on était moins scrupuleux encore. Ce n'est pas seulement comme personnages secondaires de scènes allégoriques, que les Dioscures apparaissent sur plusieurs monuments funèbres adoptés par les chrétiens. On les retrouve aussi, bien visibles et en plein relief, sur des tombeaux dont ils sont une des principales décorations. Tel est, par exemple, le sarcophage d'Arles (3). Deux scènes purement chrétiennes, la Multiplication des pains et la Pêche miraculeuse, ont été ajoutées sur les parois latérales; mais sur la face antérieure, les statues de Castor et de Pollux ont été conservées telles qu'elles avaient été sculptées par un païen et pour un païen. C'est que la religion nouvelle considérait ces deux personnages bien moins comme des héros grecs ou des dieux romains, que comme de clairs et poétiques symboles de la mort et de la résurrection.

Certes, nous voilà bien loin du jour où Castor et Pollux, dieux

(1) On serait tenté de retrouver cette même idée sur un bas-relief du Musée Chiaramonti qui représente deux jeunes gens dînant avec deux jeunes filles. On a reconnu dans cette représentation le festin de noces des Dioscures et des Leucippides, festin qui symboliserait le mariage céleste, c'est-à-dire la résurrection, comme l'enlèvement de Phœbé et d'Hilaeira symbolise la mort. Malheureusement, il reste à prouver que ce bas-relief faisait partie d'un tombeau, et il n'est pas bien sûr que les personnages représentés soient en effet les fils de Léda et les filles de Leucippe. (Catalogue, n° 185.)

(2) Catalogue, n° 190.

(3) *Ibid.*, n° 204.

guerriers, apparaissaient aux Romains sur le champ de bataille, près du lac Régille. Mais aussi, que de changements dans le monde entre Tarquin et Marc Aurèle! Les Dioscures pouvaient-ils rester toujours les mêmes, alors que tout se renouvelait autour d'eux? Dans ce long intervalle de plusieurs siècles, le Romain, de guerrier, est devenu philosophe. De même, Castor et Pollux cessant d'être « les dieux tutélaires de ceux que menacent un fer » homicide, des coursiers qui se cabrent au milieu des batailles, » et des vaisseaux luttant contre les noires tempêtes, » sont devenus des dieux moraux. Comme tant d'autres divinités qui ne voulurent subir aucun compromis, ils auraient pu disparaître; ils préférèrent se transformer, et cette transformation se fit tout naturellement. De la même famille que Psyché, qu'Isis et que Mithra, « dont le culte, dit M. Renan, fût devenu la religion du monde si le christianisme ne l'eût emporté, » les Dioscures Castor et Pollux, métamorphosés en gracieux symboles, semblent, pendant quelque temps, appartenir à la fois aux deux religions qui se disputent le monde. Et pourquoi, après tout, le christianisme, qui faisait si bon accueil à Psyché, aurait-il repoussé des dieux dont le caractère était si pur, les attributions si nobles, le culte si élevé, et qui s'appelaient, comme Jésus, *Dieux Sauveurs*, Σωτῆρες, *Conservatores?*

CATALOGUE

DES

MONUMENTS FIGURÉS

QUI REPRÉSENTENT CASTOR ET POLLUX

Comme on pourrait d'abord s'étonner qu'à la suite d'une étude sur le culte italien de Castor et Pollux, nous ayons classé et décrit un certain nombre de monuments d'origine ou tout au moins d'inspiration grecque, il n'est pas superflu d'expliquer et de justifier en quelques mots la présence, dans notre catalogue, de ces objets figurés.

C'est surtout au chapitre premier de notre travail, c'est-à-dire à la biographie des Dioscures, que se rapporte la première série formée par les vases grecs. Ayant cru nécessaire, pour faire mieux comprendre les attributions divines de Castor et Pollux, d'esquisser d'abord les principaux traits de leur légende héroïque, nous ne pouvions le faire qu'à l'aide de représentations imaginées par les Grecs ou tout au moins inspirées d'eux, puisque la légende de ces dieux est elle-même d'origine exclusivement hellénique. C'est donc aux vases de l'Italie méridionale que nous devions demander les éléments de cette biographie héroïque des Dioscures. De là la nécessité de donner place aux vases en tête de notre catalogue.

Un autre motif encore nous a décidé. Retrouvant à plusieurs reprises, sur les monuments figurés des Romains, en particulier sur les sarcophages de l'époque impériale, des représentations analogues, parfois même identiques à celles dont sont décorés les vases (1), nous avons pensé qu'il ne serait peut-être pas sans

(1) Comparez, par exemple, les nos 19 et 20 avec les nos 193, 194 et 195.

intérêt d'introduire dans notre catalogue les originaux grecs, avant de classer et de décrire les copies, ou tout au moins les imitations romaines. On verra bien de la sorte que l'art italien, en retraçant les exploits des Dioscures, a conservé aux deux héros leur légende hellénique, comme la religion romaine conservait aux deux dieux le culte qu'ils apportaient de Grèce.

Nous l'avons dit : Castor et Pollux n'ont rien de commun avec les vieilles divinités du Latium. Ce ne sont pas des dieux indigènes transformés et rajeunis par une fusion plus ou moins complète avec des dieux helléniques. Ils arrivent en Italie au milieu de ce que Preller appelle la seconde période de la religion romaine, c'est-à-dire au moment où l'esprit grec fait invasion dans les mœurs et les idées de Rome, au moment où les éléments primitifs des cultes italiques commencent à être absorbés par les éléments nouveaux des cultes étrangers. Si donc, en remontant à l'origine du culte des Dioscures en Italie, on ne trouve et n'étudie que des attributions grecques, ne doit on pas aussi rechercher et signaler les plus anciennes représentations grecques qu'on rencontre de ces dieux en Italie? Si l'on passait en revue tous les monuments consacrés aux autres divinités romaines, à celles-là même dont le caractère est le plus indigène, on ne manquerait pas de signaler des temples et des statues qui furent l'œuvre d'artistes étrangers et la copie de modèles grecs (1). A plus forte raison doit-il en être de même pour les Dioscures ; nous signalons les représentations grecques comme nous avons signalé les attributions grecques que ces dieux ont dans la péninsule. Avant de raconter l'apparition de Castor et Pollux près de Rome, au lac Régille, nous avons cru devoir rappeler leur apparition grecque au fleuve Sagra, dans l'Italie méridionale. De même, nous pensons bien faire en énumérant les principaux vases grecs, qui représentent les Dioscures, avant de décrire les bas-reliefs de l'art purement romain, où nous les retrouvons encore.

(1) C'est un artiste étrusque qui construisit le temple du Capitole, et un Etrusque encore, Turrianus, qui le décora d'une statue de Jupiter.

I

VASES

1. — *Stamnus à peintures rouges.*

Castor (ΚΑΣΣΤΩΡ) et Pollux (ΠΟΛΥΔΕΥΚΕΣ) à cheval. Le premier est vêtu de la chlamyde, coiffé du pétase et armé de deux javelots. Le second, vêtu et armé de même, porte au lieu du pétase une couronne de laurier.

De Witte. — *Description d'une collection de vases peints* (1837), n° 120.
Id., *Collection Beugnot*, n° 45.

2. — *Œnochoé à peintures noires. Vulci.*

Castor et Pollux, vêtus de la chlamyde, coiffés du pétase et le javelot dans une main, tiennent de l'autre leurs chevaux par la bride.

De Witte, *loc. cit.*, n° 119.
Cf. Tischbein, *Cabinet Hamilton*, IV, pl. 39.

3. — *Amphore à peintures noires.*

Castor et Pollux à cheval, l'épée à la main. Entre eux un cygne, symbole de leur naissance miraculeuse. Derrière, un aigle, l'oiseau de leur père divin. Dans le champ, un lotus et des fleurs.

Catalogue of vases in British Museum, n° 425.

4. — *Vase d'Ezékias, musée Grégorien.*

Léda, mère des Dioscures, tenant de la main gauche deux branches de laurier, de la droite une fleur de lotus qu'elle présente à Castor (ΚΑΣΤΟΡ) debout devant elle avec son cheval (ΚΥΛΑΡΟΣ). Derrière Léda, Pollux (ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ) caressé par son chien. A droite, Tyndare (ΤΥΝΔΑΡΕΟΣ) flattant de la main le cheval de Castor; devant lui, un éphèbe apportant un siège et un lécythus.

Instit. archéol., mon. ined., II, XXII.

5. — *Cylix à fond blanc avec dessin au trait; peintures brunes et violettes à l'intérieur, rouges sur fond noir à l'extérieur. Nola* (1828).

Castor et Pollux auprès du cheval Cyllarus. L'un, vêtu de la chlamyde et le pétase sur le dos, s'appuie sur son coursier, qu'il tient par la bride. Le second, également vêtu de la chlamyde, s'appuie sur un bâton. A gauche en avant, un éphèbe, (qu'on a à tort restauré en jeune fille), tient une fleur dans sa main droite. Derrière le cheval, à droite, deux personnages, Tyndare et Léda. Le premier, enveloppé dans un ample manteau, s'appuie sur un bâton; la seconde, vêtue d'une tunique talaire et d'un péplum, tient d'une main une œnochoé et de l'autre une phiale.

℞. Castor arrive avec Cyllarus chez ses parents, qui le reçoivent. — A côté du cheval, Léda, vêtue comme plus haut, tient à la main une fleur qu'elle présente à Tyndare, qui, placé à gauche, un peu en arrière, s'appuie sur un bâton et porte le sac (θύλακος) où l'on enferme le lécythus. Pollux, à droite de son frère, s'appuie également sur un bâton. Enfin, un éphèbe armé d'un javelot et tout semblable à celui de la face principale, s'apprête à conduire le cheval à l'écurie.

De Witte, *loc. cit.*, n° 9.
Bullet. de l'Inst. arch., 1829, p. 19. — Cf. 1834, p. 179.

6. — *Amphore à peintures rouges.*

Castor (ΚΑΣΤΟΡ) coiffé du pétase, et Pollux (ΠΟΛΥΔΕΥ...), coiffé d'un diadème, sont représentés montés sur leurs chevaux et une lance à la main. Devant eux, Tyndare (ΤΥΝΔΑΡΕΟΣ) assis, un diadème sur la tête et un sceptre à la main. Un éphèbe nu flatte de la main les chevaux. Derrière, une femme (.... ΟΕ ?) semble dire adieu à Castor et à Pollux. Enfin, au fond, un jeune homme nu, coiffé du diadème, et près duquel on lit ces mots : ΟΝΕΤΟΡ ΚΑΛΟΣ.

Vases du musée Britannique. Cat., n° 584.

7. — *Cylix à peintures rouges sur fond noir.*

Castor et Pollux nus, à cheval aux deux extrémités. Au centre, un personnage, appuyé sur un bâton et drapé dans un manteau, s'entretient avec une femme qui tient une fleur de la main gauche et de la droite fait un signe à son interlocuteur. — Des sandales chaussent ses pieds. Près de la fleur on lit : ΧΑΧ.... ΥΑΙΟΝ.... (ἐποίεσεν) (1). — Très restauré.

De Witte, *loc. cit.*, n° 115.
Musée Britan., n° 827.
Gerhard, *Rapp. volc.*, n° 705.

(1) Les uns ont reconnu dans ce sujet une scène d'adieu entre les Dioscures

8. — *Amphore à peintures noires. Vulci.*

Castor et Pollux, une main appuyée sur un bâton, l'autre sur la hanche. Au milieu d'eux, Léda entre deux colonnes doriques.

Musée Britann., *Catal.*, n° 555. — Cf. *Ibid.*, Cratère analogue, n° 562.

9. — *Amphore à peintures noires. Vulci.*

Castor et Pollux, face à face, causent ensemble. Le premier tient une lance, le second une épée d'une main, et de l'autre la bride de son cheval. Leurs cheveux longs et bouclés sont ornés d'un diadème. Près d'eux, un éphèbe sur un cheval; à côté, un chien. A gauche, Léda coiffée du diadème.

Musée Britannique, n° 528.

10. — *Hydrie à peintures jaunes.*

Au col du vase, Castor à cheval lutte contre Thésée casqué, qui le menace de sa lance. Derrière, un autre combat semblable entre Pollux et Pirithoüs, coiffés du piléus.

Musée de Naples. — *Instit. archéol.*, *Bulletin*, 1850, p. 14-16. — Cf. de Witte, *Cabinet Durand*, n° 25.

11. — *Amphore à peintures noires.*

Castor à cheval combat contre Thésée, coiffé du piléus. Ce dernier, armé de la lance, se reconnaît à son bouclier décoré d'un soleil.

Musée de Naples.

12. — *Œnochoé à peintures noires.*

Castor et Pollux armés de toutes pièces, ramènent, après la prise d'Aphidna, Hélène pudiquement voilée (1). De chaque côté de ce groupe central est représenté un héraut vêtu d'une tunique talaire et armé d'une lance.

De Witte, *Cabinet Durand*, n° 372.

Nombreuses répliques du même sujet.

Ibid., n°s 309, 361, 371, 405.
De Witte, *Description des vases peints*, n° 118.
Catal. du prince de Canino, n° 535.

et leurs parents, Tyndare et Léda. — Les autres veulent voir dans le personnage mâle Pâris, et dans l'autre Hélène. Les descriptions qui précèdent donnent bien plus de vraisemblance à la première hypothèse.

(1) L'enlèvement d'Hélène par Thésée se retrouve souvent sur les vases. Voir une hydrie du Musée de Naples. *Bulletin de l'Inst. arch.*, 1849, 185. Voir aussi Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*, III, 168, etc.

13. — *Pélikè à figures rouges.*

Castor et Pollux nus, l'un assis, l'autre debout, un bâton de voyage à la main. Devant le Dioscure assis, Hélène debout vêtue d'une tunique talaire et un flabellum à la main.

De Witte et Lenormant, *Monuments céramog.*, II, XLIX.

14. — *Cratère à peintures rouges sur fond noir* (*S*ta *Agata de' Goti*).

Initiation des Dioscures aux mystères d'Éleusis. — Dans le fond se dresse le temple d'Éleusis, représenté par l'architrave et la partie supérieure d'un édifice dorique. Par la droite arrive Castor, introduit par Artémis, qui le conduit d'une main et de l'autre tient un flambeau. Le futur initié, la tête surmontée d'une étoile, s'avanee vers Cérès assise, un sceptre à la main, au centre de la scène. Près d'elle, Triptolème, monté sur un ehar ailé, et Proserpine, armée d'une torche, se regardent. A gauche, Pollux et Hereule, un flambeau à la main, et ce dernier armé de sa massue, pénètrent dans le sanctuaire sous la conduite d'Hécate, qui tient également un flambeau. Les trois héros sont vêtus de la chlamyde et eouronnés de myrte.

De Witte et Lenormant, *Monum. céramog.*, III, LXIII.
Cf. *Musée britannique*, n° 1331.
O. Müller, *Denkmæler d. A. Kunst*, II, X.

15. — *Oxybaphon à peintures rouges rehaussées de blanc.*

Même sujet. Castor et Pollux portant la ehlamyde enroulée autour de leur bras droit, armés de la lance et ornés d'une guirlande de perles, s'apprêtent à pénétrer dans le sanetuaire d'Éleusis, sur un signe que leur font Cérès et Proserpine. Ces deux déesses, dont la première est vêtue de la tunique talaire, et voilée du péplum, se tiennent devant les deux portes du temple représenté dans le fond (1).

De Witte et Lenormant, *Monum. céramog.*, III, LXXI.

16. — *Amphore tyrrhénienne à peintures noires. Vulci.*

Castor et Pollux debout derrière Clytemnestre assise sur un trône. Ils sont imberbes et vêtus d'une simple chlamyde. A côté d'un des

(1) Ce sont peut-être les Dioscures initiés à une scène d'oracle pythique qu'il faut reconnaître dans ces deux éphèbes représentés sur un cratère publié par Gerhard (*Arch. Zeitung*, 1852, pl. LIX). Mais leur identité n'est pas assez évidente pour que nous donnions ici la description de ce vase de Sta Agata de' Gotti.

Dioscures, un chien ; à côté de l'autre, un éphèbe. Près de Clytemnestre un personnage âgé, debout, sans doute Agamemnon.

De Witte, *Collection Beugnot*, n° 50.

17. — *OEnochoé à peintures noires. Vulci.*

Castor, vêtu d'une chlamyde et tenant un mors, se retourne vers un cheval ailé. Devant lui, est représentée Hélène, vêtue d'une tunique talaire, un sceptre à la main, une lionne à ses côtés (1). Pollux, vêtu d'une chlamyde, cause avec Clytemnestre, coiffée du tutulus, drapée dans une tunique longue, qu'elle relève avec la main, et escortée d'une panthère. A gauche, un sphinx.

De Witte, *Cabinet Durand*, n° 373.

18. — *Amphore à figures rouges sur fond noir* (*Travail très remarquable*).

Expédition des Argonautes. — La scène se passe à la fois sur le navire Argo et sur le rivage.... Sur le navire, on aperçoit debout Zéthus et Calaïs. Sur une échelle qui relie le navire à la terre un héros, sans doute Jason, assiste, comme les fils de Borée, au drame qui se dénoue sur le rivage. Là, apparaissent Castor (ΚΑΣΤΩΡ), Pollux (ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ) et Médée, richement vêtus. Entre eux, un géant de bronze (Talos) tombe à terre.

Ruvo, *Musée Jatta*, 1501.
Bulletin arch. napol., III, v, vi. — IV, vi.
Archeol. Zeitung, An. IV, *tab.* XLIV.

19 et 20. — I. *Vase d'Archyclès et de Glaucite.* II. *Vase François.*

Chasse du sanglier de Calydon. — I. Castor (ΚΑΣΤΟΡ), et Pollux (ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ), attaquent par devant l'animal, que menacent par derrière Méléagre et Pélée. Castor lui plonge sa lance dans le flanc ; Pollux, avec la sienne, lui crève l'œil droit.

II. — Castor (ΚΑΣΤΟΡ) et Pollux (ΠΟΛΥΔΕΥΚΗΣ) attaquent avec leur lance le sanglier par derrière, tandis que Méléagre et Pélée, prenant ici la place qu'occupent les Dioscures dans le vase d'Archyclès, arrêtent l'animal avec leur lance, qui s'enfonce dans son grouin.

Instit. archéol., *Monum.*, IV, tt. LIV et LIX.
— *Bullet.*, 1847, p. 124.
— *Bullet.*, 1848, p. 58.

(1) La lionne symbolise Hélène, et la panthère Clytemnestre. Cette dernière emprunte pourtant parfois son symbole à Hélène. Un chœur d'Eschyle appelle l'épouse d'Agamemnon : « la lionne à deux pieds. »

21. — *Hydrie à figures rouges. Nola.*

Castor et Pollux, l'un assis sur une amphore renversée, un strigile à la main, l'autre puisant de l'eau à une fontaine. Près d'eux, Amycus lié à un arbre. Tout autour d'eux, des Argonautes, les fils de Borée représentés ailés, Jason sur un vaisseau, et différents autres personnages.

Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*, III, CLIII.

22. — *Amphore à rotules.*

Arrivée de Castor et de Pollux chez Leucippe. Une colonne dorique indique l'entrée du palais. Les deux jumeaux sont coiffés d'un casque de forme conique et armés chacun de deux javelots. Castor, à droite, vêtu d'une tunique courte et d'une chlamyde, conduit deux chevaux par la bride. Derrière lui s'avance Pollux, également vêtu d'une tunique et d'une ample chlamyde. Au-devant des deux héros marchent les filles de Leucippe, la première portant une amphore, toutes les deux vêtues d'une tunique talaire.

Au revers sont représentés Castor et Pollux, Phœbé et Hilaeira, avec leur mère Philodocé. Castor, coiffé de la causia, et la chlamyde sur les épaules, menace de l'épée une des deux jeunes filles, qui s'enfuit. Plus loin, à gauche, Pollux nu est assis sur un rocher, deux javelots à la main. Philodocé, levant les bras au ciel en signe de détresse, s'élance au secours de ses filles.

Collection Castellani, n° 160.
Cf. *Bullet. de l'Inst. arch.*, 1846, p. 75 (1).

23. — *Amphore à figures rouges.*

Castor sur un char tient enlacée dans ses bras une des filles de Leucippe; à côté, une femme tenant une branche de laurier; devant les chevaux, un jeune homme regardant si tout est prêt au moment de donner le signal du départ; derrière, une autre femme, sans doute Philodocé résignée, semble prendre congé des amants voyageurs. De l'autre côté du vase, une scène analogue. Pollux, monté comme son frère sur un char, tient comme lui une des Leucippides dans ses bras; près des chevaux, Philodocé dit adieu aux jeunes gens; à droite, deux femmes annoncent à une troisième ce qui se passe, tandis qu'une quatrième montre à Leucippe assis le char prêt à partir.

Gerhard, *Archæol. Zeitung*, 1852.

(1) On trouvera là une coupe décrite par Welcker, qui propose de reconnaître, comme ici, dans les personnages représentés, les Dioscures essayant, par persuasion d'abord, par force ensuite, d'enlever les Leucippides. Ce n'est, pour cette coupe, qu'une hypothèse.

24. — *Amphore de Ruvo.*

Castor, tenant une des Leucippides dans ses bras, se dirige à droite, vers son char. A côté, une femme est assise et une autre s'enfuit, tandis qu'une troisième enlace un autel placé au centre de la scène et surmonté d'une statue de divinité tenant un sceptre. Près de là, est assis un jeune homme nu et ailé. A gauche, Pollux retient par le bras une jeune fille, vêtue d'une robe constellée et qui tend des mains suppliantes vers l'autel où se réfugient trois femmes, dont l'une, tout en courant, se retourne vers la captive.

Musée Jatta, n° 1096.

25. — *Hydrie à peintures rouges sur fond noir.*

Pollux (ΠΟΛΥΔΕΚΤΗΣ), vêtu d'une tunique constellée et monté à gauche sur un char, tient dans ses bras une jeune fille (ΕΛΕΡΑ). A droite, un éphèbe (ΧΡΥΣΙΠΠΟΣ), monté sur un autre char, retient les chevaux, tandis que Castor (ΚΑΣΣΤΩΡ) s'empare d'une autre jeune fille (ΕΡΙΦΥΛΗ). La Persuasion (ΠΕΙΘΩ) montre le char à la vierge, qui résiste. Au centre, une statue de divinité préside à ces deux scènes. Aphrodite (ΑΦΡΟΔΙΤΗ), assise sur un autel, regarde Eriphyle et Castor (1), ainsi qu'une autre jeune fille (ΧΡΥΣΕΙΣ), tandis qu'une dernière, Agavé (ΑΓΑΥΗ), fuit vers Jupiter (ΙΕΥΣ).

Musée Britann., n° 1264.
Inghirami, *Mon. etr.*, V. t. 2.
D'Hancarville, *Ant. étr.*, II, pl. 127.

26. — *Hydrie à peintures noires.*

Castor et Pollux combattant contre les fils d'Apharée, qui veulent reprendre leurs fiancées. Les quatre jeunes gens sont armés de la lance, du casque et de la cuirasse. Au milieu, Minerve, protectrice ordinaire des fils de Jupiter; aux coins, les deux jeunes filles, causes du combat et prix des vainqueurs futurs.

Duc de Luynes. — *Description des vases peints*, pl. IX et X. — Cf. de Witte, *Cabinet Durand*, n°s 135, 136.

(1) Comparez le charmant petit bas-relief du musée de Naples qui représente Aphrodite et Peitho poussant Hélène dans les bras de Pâris. Comparez aussi une coupe découverte dernièrement au *bosco* d'Acerra, l'antique Suesula. On y voit représentés : Pâris conduisant par la main Hélène hésitante; Éros volant devant la fille de Léda; Aphrodite la parant comme pour un mariage; Peitho lui faisant entendre des paroles de persuasion, etc. Une inscription nomme Macron comme étant l'auteur de cette gracieuse décoration. (Académie des Inscriptions, séance du 9 juillet 1880.)

27. — *Amphore à rotules; peintures jaunes et blanches (Pouille).*

Castor et Pollux, placés de chaque côté d'un édicule d'ordre ionique dans lequel Minerve se tient debout (1). Le Dioscure de droite, vêtu d'une chlamyde, coiffé du pétase et armé d'un javelot, est représenté debout, avec une branche d'olivier devant lui. Le Dioscure de gauche, tenant un piléus et une lance, est figuré assis. A côté de chacun d'eux, une jeune fille, probablement les filles de Leucippe. Celle de droite, à côté du Dioscure debout, est assise et tient une pyxis. Celle de gauche, à côté du Dioscure assis, est debout et tient un rameau.

Au col du vase, Castor et Pollux à cheval viennent au secours d'un guerrier attaqué et renversé par deux éphèbes à pied.

De Witte, *Descript. des vases peints*, n° 1.
Cf. *Cabinet Durand*, n° 25 (2).

28. — *Vase de Ruvo.*

Castor (ΚΑΣΤΩΡ) et Pollux (ΠΟΛΥΔΕ ··· ΚΑΣ), armés d'une lance, le pétase sur l'épaule et vêtus, l'un d'une chlamyde qui lui couvre la poitrine, l'autre d'une chlamyde laissant voir une épée attachée au côté. Derrière, une Victoire ailée (ΝΙΚΗ), tient dans une main une œnochoé, dans l'autre une phiale. Une autre petite Victoire, volant au-dessus de Pollux, semble vouloir couronner le héros et annoncer son arrivée à un personnage inconnu dont on n'entrevoit que les mains, un bras et une épaule.

Gerhard, *Archæol. Zeitung*, 1848, pl. XXIV.

29. — *Œnochoé à peintures rouges et blanches.*

Castor et Pollux, séparés par une étoile et une tænia, symbole de victoire. L'un d'eux, la chlamyde sur l'épaule, une lance à la main, une couronne de laurier sur la tête, tient par la bride son cheval peint en blanc. Le second, armé d'une cuirasse peinte en blanc et recouverte d'une chlamyde, tient une lance à la main. Un bouclier rond est posé à ses pieds.

De Witte, *Cabinet Durand*, n° 369.

(1) Minerve était la protectrice ordinaire des fils de Léda. Ceux-ci lui avaient promis un temple s'ils revenaient sains et saufs de la Colchide (Pausanias, III, 24, 5).

(2) Les noces de Castor et de Pollux et leur réunion définitive avec leurs femmes seraient représentées, d'après MM. de Witte et Lenormant, sur un cratère publié dans l'*Elite des monuments céramographiques* (II, LXXVIII). Cette interprétation du sujet nous paraîssant contestable, nous ne la reproduisons pas ici et renvoyons le lecteur à l'ouvrage cité.

30. — *Amphore à peintures rouges.*

Castor et Pollux à cheval, vêtus de la chlamyde et coiffés du pétase; devant chacun d'eux, une étoile. Au milieu, une Victoire ailée tenant une tænia et s'appuyant sur l'un des deux cavaliers.

Tischbein, *Cab. Hamilton*, IV, pl. XIII.
Cf. Inghirami, *Monum. etr.*, II, CLXXXVII.

31. — *Amphore à peintures rouges sur fond noir.*

A gauche, Castor, vêtu de la chlamyde, tient d'une main la lance, de l'autre un strigile et une fiole d'huile : à côté de lui un piléus. A droite, Pollux s'appuie d'une main sur sa lance, et tient de l'autre un strigile et une fiole d'huile. Au-dessus de chacun d'eux, une étoile, et à côté un trépied. Au centre, Minerve, coiffée du casque, armée de la lance et ayant un bouclier près d'elle. Devant, Hercule, vêtu de la peau de lion, s'appuie sur sa massue et tient dans la main gauche son arc et ses flèches.

O Jahn, *Musée de Munich*, n° 810. — Cf., d'Hancarville, II, 116.

32. — *Amphore à peintures noires.*

Castor et Pollux nus, à cheval, un chien sous le cheval du premier, et un autre derrière le cheval du second. Dans le champ, des fleurs et un aigle poursuivant un serpent.

Musée Britannique, n° 424. — Cf. *ib.*, 426 et 435.
D'Hancarville, I, pl. 91, 4.
Inghirami, *Mon. etr.*, V, LVII.

33. — *Coupe à peintures rouges sur fond noir. Vulci.*

Castor et Pollux, vêtus de la chlamyde, armés d'une double lance, avec un pétase retombant sur leurs épaules. Une couronne de laurier orne leurs têtes surmontées d'une étoile. Tous les deux sont montés sur leurs chevaux, qui semblent voler sur les flots. Sous le chevaux, deux dauphins, qui symbolisent la surface de la mer.

Institut archéol., Bulletin, 1847, p. 89.

34. — *Cyathus à peintures noires. Vulci.*

A l'anse du vase, Castor et Pollux, les reins enveloppés d'une draperie, le casque en tête, la lance et la pelta en mains. Sur les flancs du vase, l'Aurore, vêtue d'une tunique persemée d'étoiles et d'un péplum gonflé par le vent, conduit un bige.

De Witte, *Cabinet Durand*, n° 232.

35. — *Coupe à peintures rouges. Vulci.*

A droite et à gauche, les têtes de Castor et de Pollux, coiffées du bonnet phrygien. Au milieu, entre deux chevaux, la tête radiée du soleil levant.

De Witte, *Cabinet Durand*, n° 1350.

36. — *Hydrie à couvercle.*

Au goulot du vase, les deux têtes de Castor et de Pollux, couronnées de laurier et surmontées d'une étoile. Sur les flancs de l'hydrie, deux quadriges traînés chacun par deux chevaux blancs et deux jaunes. Deux auriges les conduisent. Leur costume, leurs pilei surmontés, l'un d'une étoile et d'un croissant, l'autre de deux étoiles et de deux croissants, permettent de reconnaître Castor et Pollux. Sous les chevaux, une sphère et des tablettes.

De Witte, *Cabinet Durand*, n° 692.

37. — *Cratère à peintures rouges. Vulci.*

Castor et Pollux, la chlamyde sur le bras, le pétase sur l'épaule, l'épée au côté et la lance dans une main, tiennent de l'autre, le premier une phiale, le second un canthare. Près d'eux, une jeune fille, vêtue d'une double tunique, tient une œnochoé. Derrière, un arbre sans feuilles, et, dans le fond, une colonne dorique.

De Witte, *Cabinet Durand*, n° 226.

38 et 39. — *Amphore de Ruvo à peintures rouges et blanches.*

I. — Dans l'intérieur d'un petit temple ionique, Castor debout, nu et peint en blanc, tient par la bride un cheval également blanc, et s'appuie sur une lance. Il est coiffé du pétase et porte sur le bras une longue chlamyde rouge. Dans le champ, une étoile. A l'extérieur du temple, d'un côté un jeune homme nu, ayant une couronne d'olivier sur la tête, une chlamyde sur le bras, un strigile dans une main, une patère et une couronne dans l'autre. Au-dessus, une femme portant des offrandes funéraires. De l'autre côté, une autre femme sembable, et un autre jeune homme, vêtu d'une chlamyde, une couronne dans une main et dans l'autre deux lances. Devant lui, un bouclier rond et blanc. Sur le flanc opposé du vase, une stèle funéraire.

II. — Dans l'intérieur d'un temple distyle, Castor debout est représenté appuyé contre son cheval. De la main droite, il tient une lance, de la gauche une couronne; derrière, et au-dessus de lui, on aperçoit une cuirasse. De chaque côté du temple, deux personnes portent des offrandes : celle de droite, assise et appuyée sur un bouclier, tient d'une main une lance, de l'autre une pyramide, symbole d'immortalité. En

relief, des têtes de cygne. De l'autre côté du vase, un autel entouré de bandelettes noires et blanches.

Musée Jatta, 499.

40. — *Cratère de Canosa (Musée de Naples).*

L'Enfer (1). Au centre, Pluton, Orphée avec sa lyre et la longue robe thrace, venant chercher Eurydice ; Hercule emmenant Cerbère, Thésée, etc. Dans la partie supérieure, à droite, les Dioscures avec Léda ; à gauche, les Dioscures seuls. C'est sans doute Pollux venant racheter son frère.

Instit. archéol., *Annales*, 1837, p. 235.

(1) Virgile semble avoir traduit cette peinture dans le passage suivant, où les mêmes personnages se retrouvent avec les mêmes attributs :

Si potuit Manes arcessere conjugis Orpheus,
Threïcia fretus cithara fidibusque canoris ;
Si fratrem Pollux alterna morte redemit,
Itque reditque viam toties ; quid Thesea magnum ?
Quid memorem Alciden ?

(*Æneid.*, VI, 119-123.)

II

MIROIRS ÉTRUSQUES

Série de miroirs représentant Castor et Pollux en face l'un de l'autre. Tous ces miroirs ont entre eux de grandes analogies. L'ensemble de la composition est toujours le même ; les détails seuls varient.

L'attitude, par exemple, se modifie ici et là. Tantôt les deux jumeaux sont debout, tantôt ils s'appuient sur leurs boucliers comme deux amis qui causent ou deux voyageurs fatigués qui se reposent. Souvent aussi ils sont tous les deux assis ; quelquefois enfin, l'un est assis, l'autre debout.

C'est le costume qui varie le plus. Ici, les Dioscures sont entièrement nus ou ne portent leur chlamyde que sur le bras. Là, ils sont vêtus de la tunique courte, ou d'une chlamyde, ou d'une peau de bête, voire même d'une armure guerrière complète : cuirasse, jambières et casque. Quand ils déposent le casque, c'est quelquefois pour rester nu-tête ; mais le plus souvent pour se coiffer du piléus ou du pétase, ou bien pour se ceindre le front d'un bandeau. Leurs pieds sont nus ou chaussés de sandales. Ils sont imberbes tous les deux, ou tous les deux barbus ; le plus souvent l'un porte de la barbe et l'autre n'en a pas.

Leurs attributs sont très nombreux. Après la lance, l'épée, la faucille et les étoiles, il faut citer des animaux, tels que : cygnes, chiens, biches, oiseaux perchés sur des arbres, hiboux, etc. ; des objets de toute sorte, comme des fleurs, des triangles, des barres transversales unissant les deux frères soit par la tête, soit par la poitrine, des candélabres, des amphores, etc., etc. (1).

41.

Castor (Castur) attaque avec l'épée un jeune homme que Pollux (Pul-

(1) Consulter surtout : Gerhard, *Etruskische Spiegel* (Berlin, 1843-67, 4 vol. in-4°, fig.); Inghirami, *Monumenti etruski* (1821-26, 10 vol. in-4°, fig.), t. II. — *Revue archéologique*, juin 1881, p. 321.

luce) tient à bras le corps. C'est peut-être le combat des Dioscures contre Thésée, ravisseur d'Hélène.

Gerhard, *Etruskische Spiegel*, pl. LVIII.
Cf. Chabouillet, *Pierres gravées*, p. 532, n° 313[a].

42.

Castor et Pollux avec Hélène. Les deux jeunes gens sont nu-tête, vêtus de la chlamyde et chaussés de bottines. L'un est assis, l'autre debout. Hélène, coiffée du bonnet phrygien et nue jusqu'à la ceinture, est assise à gauche. Dans le fond, deux colonnes ioniques.

De Witte, *Description de vases peints*, n° 295.
Cf. *id.*, *ibid.*, n° 296.

43.

Castor et Pollux de chaque côté d'Hélène. Les Dioscures sont vêtus de la *læna*, et l'un d'eux tient à la main une sorte de sceptre terminé par une fleur à trois pétales. Hélène porte une couronne sur la tête et un péplum sur l'épaule. A droite, Vénus couronnée tourne la tête vers Hélène.

Gerhard, *loc. cit.*, CCIV.
De Witte, *Cabinet Durand*, n° 1966.

44.

Castor et Pollux aux côtés d'Hélène. La jeune fille, ornée d'un diadème et d'un collier, retient de la main gauche son manteau sur ses épaules et dirige vers la terre l'index de sa main droite. Les Dioscures, la chlamyde rejetée sur l'épaule, semblent l'écouter avec attention. Dans le fond, les colonnes d'un temple dorique.

Institut archéol., *Bulletin*, 1839, p. 35.
Gerhard, *loc. cit.*, CCII et CCIII. — Cf. CCV.

45.

Castor et Pollux, la tête surmontée d'une étoile, vêtus de la chlamyde, armés d'un bouclier et d'un casque, et même l'un des deux d'une cuirasse, se tiennent debout de chaque côté d'un groupe composé d'un guerrier tout armé (Ménélas, Pâris ou Mars) et d'Hélène (ou Vénus), à moitié nue et ornée de bijoux (1).

Inghirami, *Monum. ctr.*, II, p. 566 et suiv.
Gerhard, *loc. cit.*, CCI.

(1) Un sujet analogue, mais d'une mise en scène moins convenable, se retrouve ailleurs. Voir Gerhard, *loc. cit.*, CCLXIX et CCCXV. — Les Dioscures apparaissent souvent dans les scènes d'amour. Voyez Gerhard : *Akademische*

46.

Castor et Pollux, la chlamyde sur l'épaule, et l'un des deux armé d'une lance, se tiennent debout entre un guerrier assis (Ménélas ou Pâris) et Hélène debout, les oreilles et le cou ornés de bijoux.

Gerhard, *loc. cit.*, CCVIII et CCCLXXIII.

47.

Castor et Pollux, le second avec une étoile sur la tête, et tous les deux armés de la cuirasse et coiffés du casque, se tiennent debout aux côtés d'Hélène et de Vénus.

Gerhard, *loc. cit.*, CCCLXXX et CCIV.

48.

Pollux (Poloces), armé du ceste, se tient dans une attitude de défi devant Amycus (Amuces) nu, les bras également garnis de courroies et assis sur une base, près d'une colonne. A côté, Diane (Losna), la tête surmontée d'un croissant et appuyée sur une lance.

Creuzer, *Symb.*, t. IV, pl. CLXXXVII.
Gerhard, *loc. cit.*, CLXXI. — Cf. CCCLIII.
Cf. Lanzi, *Saggio*, etc., II, n° 24, et *Gazette archéol.*, 1878, p. 99.

49.

Pollux (Pultuke) nu, debout, appuyé sur sa lance. Castor (Castur) également armé de la lance, mais vêtu de la chlamyde et coiffé du casque. Entre eux, Méléagre (Mélakrè) coiffé du piléus et assis. Derrière, Ménélas (Menlè) avec une lance et un bouclier.

Creuzer, *loc. cit.*, t. IV, pl. CLXXI *ter*.
Gerhard, *loc. cit.*; CCCLV.
Lanzi, *Saggio*, etc., II, XI, 6.

50.

Castor (Castur), Capané (Capnè), Cassandre (Castra) et un troisième personnage (Evas) causant ensemble.

Instit. arch., *Bulletin*, 1859, p. 79.
Cf., Gerhard, *loc. cit.*, *texte*, p. 5, 7.

51.

Deux jeunes gens, Castor (Castur) et Calinacé cherchent à soulever

Abhandlungen : über die Metalspiegel der Etrusker, II, p. 227 et suiv.; *Atlas*, pl. LXXIV et LXXV.

dans leurs bras Prométhée (Prumathè), assis sur le Caucase, et ayant à ses pieds le vautour tué. Ces deux jeunes gens, tout semblables, et la tête surmontée d'une étoile, tiennent un objet rond percé au milieu, sans doute l'anneau symbolique de Prométhée.

Creuzer, *loc. cit.*, pl. CLVII.
Gerhard, *loc. cit.*, CXXXVIII.

52.

Castor et Pollux, armés de la lance, se tiennent debout de chaque côté d'un vieillard, peut-être Prométhée, assis, un bâton à la main (1).

Gerhard, *loc. cit.*, CLXXII.

53.

Castor nu, la lance à la main, la chlamyde sur le bras, à côté de son cheval. Au-dessus de sa tête, une étoile ; à ses pieds, une fleur. Au-dessous, près du manche du miroir, une tête de femme (Diane sans doute) avec des cornes.

Gerhard, *loc. cit.*, CCLIV.

54.

Castor et Pollux, le premier vêtu de la chlamyde et debout près de son cheval, le second nu et assis. Ils tendent les mains l'un vers l'autre. Au-dessus, deux étoiles.

Gerhard, *loc. cit.*, CCLIV, A.

55.

Castor ou Pollux nu est enlevé par deux génies ailés et barbus. Au-dessus du vieillard de droite, une étoile ; au-dessous, une fleur. Au-dessous du jeune homme, un croissant.

Gerhard., *loc. cit.*, CCLV.

56.

De chaque côté d'un temple devant lequel se tiennent deux jeunes gens armés et tout semblables, Castor et Pollux sont représentés avec le bonnet phrygien surmonté d'une étoile, la tunique courte, la lance et le bouclier. L'un des deux jeunes gens, debout devant le temple, lève le doigt vers le ciel, l'autre l'abaisse vers la terre.

Inghirami, *Monum. étr.*, II, p. 482 et suiv. tav. 49.
Gerhard, *loc. cit.*, CCLV, A. 1.

(1) D'après Gerhard, ce serait Phineus (?).

56 *bis*.

Castor et Pollux assis en face l'un de l'autre. Entre eux, un édifice ionique au centre duquel se tient Apollon debout, la tête radiée inclinée vers le sol, un bras levé vers le ciel.

Institut archéologique. — *Annales*, 1841, p. 234.
Bulletin, 1841, p. 72.

57.

Castor et Pollux avec Minerve. Castor (Castur), coiffé du bonnet phrygien, est assis avec un autre jeune homme contre une colonne près de Minerve (Menfra). Pollux (Pultukè), tête nue et deux lances à la main, se tient de l'autre côté de la déesse.

Gerhard, *loc. cit.*, CCLV, B.
Cf. *id. ibid.*, CCLIX, CCLX, 2; CCLXII, etc.

58.

Castor et Pollux, armés d'une épée et couverts d'une cuirasse, se tiennent debout de chaque côté de Minerve ailée, qui pose amicalement ses bras sur les épaules des deux jeunes jumeaux.

Inghirami, *loc. cit.*, II, p. 569.
Gerhard, *loc. cit.*, CCLIV.

59.

Castor, vêtu de la chlamyde et une lance à la main, est représenté debout. Pollux, armé de la cuirasse, du bouclier et de la lance, est assis en face de Minerve armée, qui semble lui parler.

Inghirami, *loc. cit.*, II, p. 65.
Gerhard, *loc. cit.*, CCXXVII, et p. 214, 3e partie.

60 et 61.

Castor et Pollux avec Minerve et Vénus.

I. — A droite, Castor (Cas...) causant avec Vénus. A gauche, Pollux (Pultuk) causant avec Minerve. Entre les deux groupes, les lettres *ra* (Laran).

II. — Scène analogue. Au-dessus du jeune homme de droite, on lit : *Laran* ; au-dessus de Vénus : *Turan* ; au-dessus de Minerve : *Menfra* ; au-dessus de l'éphèbe de gauche : *Aplu*.

Inghirami, *loc. cit.*, II, 50 et 65.
Gerhard, *loc. cit.*, LIX, 2 et 3, XLV, I. — Cf. CCLVIII, 1 et 3; CCLIV, 1 et 2, etc.

62.

Castor (Casutru), Pollux (Pulutuke) et un troisième éphèbe (Chaluchasu) se tenant étroitement serrés. Près d'eux, Minerve coiffée d'un casque, armée d'une lance et accompagnée de Vénus (Turan), qui se penche sur un coffret entr'ouvert.

Gerhard, *loc. cit.*, LVI.

63.

Miroirs analogues représentant les trois mêmes éphèbes causant ensemble. Ils sont nus ou vêtus de la chlamyde, coiffés du bonnet phrygien, chaussés de sandales et armés de la lance. Derrière eux, on aperçoit tantôt des colonnes, tantôt une maison entière, tantôt enfin des barres horizontales superposées, comme celles d'une échelle.

Gerhard, *loc. cit.*, LV, LVI, CCLVI, CCLVII, CCLX, etc.

64.

Castor et Pollux avec Mercure. Castor, vêtu de la chlamyde et tenant à la main un objet qui ressemble à une poignée d'épée, et s'appuyant sur un bouclier, cause avec Mercure, reconnaissable à son pétase ailé. Pollux, vêtu de la chlamyde, armé d'une lance, d'un casque et d'un bouclier, semble écouter la conversation de son frère avec Mercure. Entre ces deux derniers, on aperçoit un croissant.

Gerhard, *loc. cit.*, CCLXI.
Cf. *Résurrection d'un Cabire par Mercure*, *id. ibid.*, VII.

65.

Naissance des Cabires. Trois jeunes enfants : Marimisminthians, porté sur les genoux de Mercure (Turms ou Turmus) ; Marimhusrnana, sortant d'une amphore et tendant la main à Minerve (Menfra) ; Marimfalna, porté dans les bras d'une femme. A côté, un jeune homme (Laran) appuyé sur une lance, et Vénus (Turan).

D'après certains archéologues, Marimfalna et Marimhusrnana seraient la traduction du mot grec δύνατος, par lequel on désignait les Dioscures. Ce miroir nous ferait donc assister à la naissance de Castor et de Pollux. S'il faut en croire cette étymologie douteuse, nous sommes bien loin, comme on peut le voir, de la tradition grecque.

V. *Institut archéologique, Bulletin*, 1858, p. 186.
Gerhard, *loc. cit.*, CCLVII, B. Cf. *id.*, *ibid.*, CCLXXXIV, CCLXXXV, I.

66.

Minerve (Menfra), debout devant un temple, tient au-dessus d'une am-

phore un petit enfant (Récial). A côté d'elle, Vénus (Turan). A droite, un jeune homme appuyé sur sa lance (Marimhusrnana). A gauche, un autre jeune homme tout semblable (Marimfalna), également appuyé sur sa lance, et tenant sur ses genoux un second petit enfant appelé Leinth.

Pour retrouver dans ce miroir une représentation des Dioscures et de leurs fils, on a cherché à établir des analogies entre le nom étrusque *Récial* et le nom grec *Anaxis* ; dans le mot *Leinth,* on a retrouvé la désinence du mot Μνησιλέως. Enfin, de même que *marim*, synonyme de δύνατος, désignerait les Dioscures, de même la terminaison *srnana* serait analogue au mot *Sarnined,* qui, sur une monnaie de Nucérie, désigne un des Dioscures.

V. *Institut archéologique, Bulletin,* 1843, p. 40, 1858, p. 186.
Gerhard, *loc. cit.*, CLXVII.

III

MONNAIES

PREMIÈRE PARTIE. — Monnaies de la République.

I° *Monnaies consulaires sans noms de famille.*

67.

Tête de femme (Roma) coiffée du casque orné de deux ailes; derrière X, V, ou IIS.

℞ Castor et Pollux à cheval et galopant à droite, la lance en arrêt, le manteau flottant sur les épaules, le bonnet conique sur la tête. Au-dessus, deux étoiles; au-dessous, ROMA.

68.

Autres modèles semblables, mais signes différents sous les Castors : un épi, un fer de lance, un casque, une pioche, un trident, une corne d'abondance, une roue, une massue, un timon, un strigile, un chien marchant, un griffon, une chouette, un taureau cornupète, etc., etc. — A l'exergue, ROMA.

69.

Autres modèles semblables au premier; mais au-dessus des Castors, un croissant, un oiseau, un apex et un marteau, etc. A l'exergue, ROMA.

70.

Autres modèles semblables au premier; mais, derrière les chevaux, une Victoire ailée qui couronne les Castors. A l'exergue, ROMA.

71.

Tête de femme coiffée du casque orné de deux ailes. Au-dessous, ITALIA.

℞ Les Castors galopant en sens inverse avec leurs lances tournées vers la terre.

II° *Monnaies avec noms de famille.*

72.

Ælia. — Type ordinaire : tête de femme casquée à droite.

℞ P. PÆTVS. Les Castors à cheval, courant la lance en avant. A l'exergue, ROMA (1).

73.

Antestia. — Modèle ordinaire. Seulement, derrière la tête de femme casquée et sous les chevaux des Castors, un chien marchant. A l'exergue, ROMA.

74.

Cæsia. — Tête de Jupiter Véjovis. — ℞ Les Lares (LARE) ou les Castors avec le casque et la lance. Entre eux, Vulcain coiffé du piléus et armé de tenailles. Au-dessous, un chien.

75.

Cordia. — RVFVS · III · VIR. Têtes accolées des Castors, coiffées du piléus et surmontées de deux étoiles. — ℞ MN · CORDIVS. Vénus (Verti*cordia*?) avec un petit Amour sur l'épaule, une haste dans une main et une balance dans l'autre.

76.

Cupiennia. — Modèle ordinaire, sauf une corne d'abondance qu'on voit derrière la tête casquée.

77.

Decia. — Modèle ordinaire, sauf un bouclier oval et un carnyx sous les chevaux des Castors.

(1) Ce type étant fréquemment répété sur les monnaies de famille, nous ne le signalerons plus. On le retrouve dans les familles Autronia, Atilia, Calpurnia, Domitia, Julia, Marcia, Scribonia, Terentia, etc., etc.

78.

Fonteia. — Têtes accolées des Castors surmontées de deux étoiles. — ℟ MN · FONTEI. Galère avec des rameurs.

79.

Fonteia. — MN · FONTEI · C . F. Tête jeune et imberbe de Jupiter au-dessus de la foudre. — ℟ Génie de Jupiter assis sur la chèvre Amalthée. — Au dessus, les bonnets des Castors avec les étoiles; au-dessous, un thyrse : le tout dans une couronne de myrte.

80.

Horatia. — Modèle ordinaire, excepté une tête de Coclès à la place de la tête casquée. Sur une autre médaille de la même famille, une petite tête de femme (Clélie?) sous les Castors. A l'exergue, ROMA (1).

81.

Memmia. — Tête virile couronnée de feuilles de chêne. — ℟ L · MEMMI. Les Castors debout, armés de la haste et tenant leurs chevaux par la bride.

82.

Postumia. — Tête laurée d'Apollon. Derrière, une étoile; dessous, *R.* (Roma). — ℟ A · ALBINVS · S · F. Les Castors debout, la haste à la main et faisant boire leurs chevaux à une fontaine. Dans le champ, un croissant (2).

83.

Buste de Diane. — ℟ A · ALBINVS · S · F. Castors à cheval poursuivant des fuyards la lance à la main.

84.

Quinctia. — Modèle ordinaire, avec un bouclier macédonien sous les chevaux des Castors.

85.

Servilia. — Tête casquée ordinaire; derrière, une couronne. — ℟ Les Castors à cheval, galopant en sens contraire.

86.

Sulpicia. — L · SERVIVS · RVFVS. Tête nue de S. Rufus. — ℟ Les Castors à pied, armés de la haste et du glaive.

(1) V. p. 76.
(2) V. p. 22.

87.

Sulpicia. — Têtes liées des Castors coiffés d'un piléus couronné de laurier; au-dessus, deux étoiles. — ℟ Murs d'une ville sur la porte de laquelle on lit TVSCVL (1).

88.

Vibia. — C · PANSA. Trois proues de navire. — ℟ Têtes des Castors avec deux étoiles et une branche de laurier.

III° *Monnaies d'Italie et de Sicile.*

89.

Samnium. — Tête de Pallas avec un casque ailé ; derrière une couronne, caractères osques altérés. — ℟ ITALIA en caractères figurés. Les Castors, à cheval, allant en sens contraire.

90.

Campanie. Nuceria. — Tête jeune avec une corne de bélier; derrière, un dauphin, une diota, etc. — ℟ Un des Castors, debout, tenant de la main droite un cheval par la bride, de la main gauche un sceptre.

91.

Calabre. Tarente. — Tête de Cérès entre deux petits poissons. — ℟ Les Castors à cheval; au-dessus de chacun d'eux, une étoile.

92.

Lucanie. Pæstum. — Tête radiée d'Apollon ; derrière, un cigne. — ℟ Les Castors à cheval, galopant à gauche, vêtus chacun d'un manteau flottant, et l'un d'eux tenant une palme à laquelle est attachée une couronne ; au-dessus de leur tête, une étoile; au-dessous, un serpent.

93.

Lucanie. Ibid. Tête imberbe diadémée. — ℟ Bonnets des Castors avec étoiles, corne d'abondance, épis, etc.

94.

Brutium. Locres. — Têtes accolées des Castors; au-dessus, deux étoiles. — ℟ Jupiter assis, un aigle dans la main droite, une haste dans la gauche ; derrière, une corne d'abondance.

(2) V. p. 15.

95.

Rhégium. — Têtes accolées des Castors. — ℞ Mercure debout, coiffé du pétase, tenant dans la main droite un rameau, dans la gauche un caducée.

96.

Ibid. Têtes accolées des Castors. — ℞ Hercule nu, debout, tenant de la main droite la dépouille du lion, de la gauche une massue.

97.

Ibid. Tête radiée d'Apollon. — ℞ Les Castors à cheval; au-dessus, un croissant.

98.

Ibid. Têtes des Castors coiffées du piléus et surmontées d'une étoile; dans le champ, une corne d'abondance. — ℞ Les Castors à cheval, coiffés du piléus surmonté d'une étoile, et tenant une palme à la main.

99.

Sicile. Catane. — Bonnets des Castors surmontés d'une étoile. — ℞ Fleuve couché tenant dans la main droite une corne d'abondance, et le coude gauche appuyé sur une urne renversée.

100.

Ibid. Même modèle. Entre les bonnets des Castors, une chouette.

101.

Messine. — Tête casquée. — ℞ Bonnets de Castor et de Pollux : entre eux, un aigle volant ; au-dessus, une étoile.

102.

Syracuse. — Cérès debout, tenant un flambeau dans la main droite, un sceptre dans la main gauche. — ℞ Les Castors à cheval.

103.

Ibid. Tête radiée d'Apollon. — ℞ Castor et Pollux à cheval.

104.

Ibid. Tête radiée d'Apollon, avec les bonnets des Castors. — ℞ Pégase.

105.

Tyndaris. — Tête laurée de Jupiter. — ℞ Les Castors debout.

106.

Ibid. Cérès couronnée d'épis. — ℞ Les Castors (σωτῆρες) à cheval.

DEUXIÈME PARTIE. — Monnaies impériales.

I° *Monnaies romaines.*

107.

Marc-Aurèle. — Son buste à droite. — ℞ TR · POT · VIIII · COS · II. — Castor nu, debout, de face et regardant à gauche. Il tient par la bride son cheval, sur lequel il s'appuie; de la gauche, il tient une haste; au-dessus de sa tête, une étoile.

108.

Commode. — Buste lauré de Commode, avec la cuirasse et le *paludamentum.* — ℞ P · M · TR · P · XII · IMP · VIII · COS · V · P · P. Commode assis à droite sur un rocher, tenant un sceptre. Devant lui Castor debout, armé d'une haste et appuyé contre son cheval, dont il tient la bride (1).

109.

Géta. — Tête nue de Géta. — ℞ CASTOR. Castor debout, demi nu, une haste à la main et appuyé contre son cheval qu'il tient par la bride.

110.

Gallien. — Type semblable.

111.

Postumus. — Type semblable.

112.

Maxence. — Tête laurée de Maxence. — ℞ Castor et Pollux nus, debout

(1) Une autre médaille, où l'on voit deux enfants sur un *lectisternium* avec deux étoiles sur la tête, représenterait Antonin et Commode adorés comme Dioscures.

en face l'un de l'autre, et tenant chacun leur cheval par la bride. Au-dessus de leurs têtes, deux étoiles.

113.

Même modèle. Entre Castor et Pollux, une louve allaitant Romulus et Rémus.

II° *Monnaies des provinces impériales.*

114.

Auguste. Tripolis. — Tête laurée d'Auguste. — ℞ Castor et Pollux debout, tenant chacun une patère et la haste; dans le champ, le bonnet des Dioscures.

115.

Julie. Attuda (Phrygie). — Tête de Julie. — ℞ Les Dioscures debout, armés chacun de la haste et se donnant la main.

116.

Tibère. Tripolis. — Tête de Tibère. — ℞ Têtes accolées de Castor et de Pollux; au-dessus, deux étoiles.

117.

Claude. Lacédémone. — Tête laurée de Claude. — ℞ Bonnets des Dioscures.

118.

Idem. Lacédémone. — Tête radiée d'Apollon. — ℞ Diane marchant à droite, tenant des deux mains un flambeau; un chien à ses pieds; derrière, le bonnet des Dioscures; le tout dans une couronne de laurier.

119.

Néron. Synope (Paphlagonie). — Tête de Néron. — ℞ Les Castors debout, retenant leurs chevaux par la bride.

120.

Domitien. Syros. — Tête laurée de Domitien. — ℞ ΣVPI ··· KABIP ··· Têtes des Dioscures. Au-dessus, une étoile; au-dessous, de chaque côté, une abeille; au milieu, un épi.

121.

Idem. Syros. — Tête de Cérès couronnée d'épis. — ℞ ΘΕΩΝ · KABEIPΩN ·

ΣVΡΙΩΝ. Dioscures ayant chacun la tête surmontée d'une étoile et tenant haste la pure. Le tout dans une couronne de laurier.

122.

Nerva. Sagalassus (Pisidie). — Tête de Nerva. — ℞ Dioscures debout, tenant chacun une haste; au-dessus, deux étoiles.

123.

Trajan. Abydos (Troade). — Tête laurée de Trajan. — ℞ Dioscures à cheval, face à face; au milieu d'eux, un croissant.

124.

Idem. Ténédos. — Double tête, une de femme, l'autre d'homme. — ℞ Bonnets des Dioscures dans une couronne de laurier, avec une grappe de raisin et une hache à deux tranchants.

125.

Idem. Alexandrie. — Tête laurée de Trajan. — ℞ Les Dioscures nus, debout; dans la main, une haste; sur la tête, une couronne de lotus.

126.

Idem. Alexandrie. — Tête de Trajan. — ℞ Les Dioscures debout, en habit militaire, avec la chlamyde; sur la tête, une étoile; à la main, la haste et le parazonium.

127.

Hadrien. Orthosia (Carie). — Tête d'Hadrien. — ℞ Les Dioscures debout, tenant la haste d'une main et de l'autre retenant leurs chevaux par la bride. Au milieu d'eux, un petit autel.

128.

Antonin le Pieux. Syros. — Tête laurée d'Antonin le Pieux. — ℞ ΣΥΡΙ ··· ΚΑΒΙΡΩΝ. — Têtes affrontées de Marc-Aurèle et de Faustine la jeune; au-dessous, une abeille et un astre (type souvent répété)

129.

Idem. Alexandrie. — Tête nue d'Antonin. — ℞ Les Dioscures debout, en habit militaire, avec la haste, le parazonium et une étoile sur la tête. Entre eux, la tête de Sérapis vue de face.

130.

Idem. Alexandrie. — Tête de Faustine. — ℟ Les Dioscures debout, un fouet à la main ; entre eux, Sérapis debout, vêtu du pallium.

131.

Idem. Judée. — Tête d'Antonin. — ℟ Les Dioscures nus, debout, tenant la haste. Entre eux, un aigle.

132.

Idem. Sparte. — Tête laurée d'Antonin. — ℟ Les Dioscures debout, tenant chacun une haste ; à leurs pieds, deux têtes de chevaux.

133.

Marc-Aurèle. Sparte. — Tête de Marc-Aurèle. — ℟ Les Dioscures debout, se donnant la main.

134.

Idem. Tripolis. — Têtes nues et affrontées de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. — ℟ ΣΥΡΙ ··· ΚΑΒΙΡΩΝ. Têtes nues de Commode et d'Annius Vérus représentés, comme les Dioscures, avec deux étoiles ; au milieu, un palmier.

135.

Idem. Sagalassus (Pisidie). — Tête laurée de Marc-Aurèle, avec le paludamentum. — ℟ Les Dioscures debout, vus de face, chacun avec la haste, leur cheval, et une étoile sur la tête. Au-dessus, un croissant.

136.

Lucius Vérus. Adada (Pisidie). — Tête laurée de L. Vérus. — ℟ Les Dioscures nus, debout, armés de la haste et se donnant la main.

137.

Commode. Cysicum (Mysie). — Buste de Commode, avec une peau de lion sur les épaules. — ℟ Castor debout, tenant de la main droite son cheval par la bride, de la gauche une haste.

138.

Idem. Sparte. — Tête de Commode. — ℟ Les bonnets des Dioscures. Entre eux, une massue.

139.

Idem. Séleucie. — Tête de Commode. — ℞ Les Dioscures debout, à côté de leurs chevaux et armés de la haste.

140.

Idem. Séleucie. — Tête de femme tourelée. — ℞ Bonnets des Dioscures. Au-dessus, dieu terme sur une base, tenant dans chaque main deux fleurs. De chaque côté de la base, la partie antérieure d'un bœuf couché.

141.

Septime Sévère. Tripolis. — Tête laurée de Septime Sévère, la poitrine cuirassée. — ℞ Les Dioscures nus, debout, armés de la haste et tenant chacun une grappe de raisin. Entre eux, Astarté debout, à demi nue, le pied gauche sur une proue de vaisseau, la main droite sur une haste et couronnée par une Victoire placée sur une colonne.

142.

Idem. Syros. — Tête laurée de Septime Sévère. — ℞ ΣΥΡ. Têtes affrontées des Dioscures. Entre eux, une palme; au-dessous, une abeille et un astre.

143.

Caracalla. Tripolis. — Tête laurée de Caracalla. — ℞ Les Dioscures nus et debout, tenant leurs chevaux par la bride et une haste à la main. Au-dessus, le buste d'Astarté dans un petit temple distyle.

144.

Idem. Orthosia (Carie). — Tête laurée de Caracalla. — ℞ Temple tétrastyle : dans l'intérieur, les Dioscures; Astarté au milieu d'eux.

145.

Idem. Tripolis. — Tête de Caracalla. — ℞ Les Dioscures debout, avec la haste et le parazonium. Entre eux Astarté, le vexillum à la main et le pied sur une proue de vaisseau.

146.

Plautille. Tripolis. — Tête de Plautille. — ℞ Les Dioscures debout, tenant chacun la haste et une grappe de raisin.

147.

Idem. Aramæa (Phrygie). — Tête de Plautille. — ℞ Bonnets des Dios-

cures. Au-dessous, Marsyas nu, sur un rocher, avec une corne d'abondance dans une main, une flûte dans l'autre.

148.

Géta. Tripolis. — Tête nue de Géta. — ℞ Les Dioscures debout, nus et armés de la haste, tenant une grappe de raisin; dans le champ, un croissant.

149.

Diadumène. Tripolis. — Tête nue de Diadumène. — ℞ Les Dioscures coiffés du piléus surmonté d'une étoile, le reste du corps nu. Placés en face l'un de l'autre, ils tiennent d'une main la haste, de l'autre une grappe de raisin.

150.

Idem, ibidem. Modèles nombreux de la même ville semblables aux précédents.

151.

Maximin et Maxime. Phocœa (Ionie). — Têtes laurées et affrontées de Maximin et de Maxime. — ℞ Les Dioscures nus et debout, armés d'un bouclier et d'un javelot; dans le champ, une étoile.

152.

Gordien le Pieux. — Nombreuses monnaies représentant un Dioscure en Cabire avec une Victoire, Apollon ou Hercule.

153.

Philippe I. Phocœa. — Tête laurée de Philippe. — ℞ Les Dioscures nus et debout, chaussés de petites bottines et armés d'un javelot, tenant leurs chevaux par la bride; au-dessus de leur tête, une étoile.

(Autres monnaies semblables à celles de Gordien le Pieux.)

154.

Otacilia. Laodicea (Phrygie). — Tête d'Otacilia. — ℞ Les Dioscures debout, tenant d'une main la haste, de l'autre leurs chevaux par la bride; au-dessus de leur tête, une étoile.

155.

Laodicea. — Tête de Bacchus couronnée de lierre. — ℞ Bonnets des Dioscures surmontés d'une étoile; entre eux, une ciste mystique.

156.

Pessinus (Galatie). — Têtes accolées de Cybèle tourelée et d'Atys, coïffé du bonnet phrygien surmonté d'une étoile. — ℟ Bonnets étoilés des Dioscures ; derrière, l'œuf de Léda coupé en deux ; à côté, un lion accroupi, la patte droite sur un astre.

157.

Valérien jeune. Cumes. — Tête laurée de Valérien. — ℟ Un des Dioscures retenant son cheval par la bride.

158.

Claudius le Gothique. Sagalassus. — Tête de Claudius. — ℟ Les Dioscures debout, tenant leurs chevaux par la bride ; sur leur tête, une étoile ; entre eux, un croissant.

159.

Attalia (Pamphylie). — Têtes accolées des Dioscures surmontées d'une étoile. — ℟ Jupiter assis.

160.

Thessalonique. — Tête laurée de Janus. — ℟ Les Dioscures à cheval, allant en sens contraire.

161.

Memphis. — Le Nil couché, la tête ornée du lotus, tenant de la main droite une plante avec une fleur surmontée d'un astre, et de la gauche une corne d'abondance. — ℟ Les Dioscures debout, tenant la haste et le parazonium ; au-dessus de leur tête, une étoile.

162.

Lemnos. — Vulcain coiffé du piléus. — ℟ Un grand flambeau allumé, accompagné de deux triangles surmontés de deux étoiles, symboles de Castor et Pollux.

163.

Istrus. — Têtes de Castor et Pollux tournées l'une en haut, l'autre en bas, pour indiquer qu'ils sont alternativement dans l'hémisphère supérieur et dans l'hémisphère inférieur.

On ne peut négliger de signaler ici une série de monnaies gauloises

qui ne sont que la reproduction grossière des monnaies consulaires au type des Dioscures.

Ces monnaies d'argent, dont une importante collection a été découverte aux environs de Lyon en 1845 et en 1854, et qu'a publiée le marquis de Lagoy (1), représentent au droit la déesse Roma, et au revers un des Dioscures, dont le costume diffère légèrement de celui que Castor et Pollux portent sur les deniers romains. Le Dioscure est figuré avec un sagum qui flotte au vent, un casque plat à grands bords, un justaucorps terminé à mi-cuisse, et la taille serrée par une double ceinture (2).

Il n'est pas étonnant de retrouver chez les peuplades gauloises les plus voisines de l'Italie cette imitation presque servile des types consacrés sur les monnaies consulaires des familles romaines. Quand les populations du Midi et de l'Est commencèrent, vers le premier siècle avant Jésus-Christ, à copier le numéraire d'argent de la République, comme elles avaient antérieurement copié le numéraire d'or d'un roi de Macédoine (3), il est tout naturel qu'elles aient emprunté le type qui, en Italie, était le plus populaire.

Il en fut de même en Espagne. Dans les premiers siècles de la domination romaine, les pièces d'argent ibériennes, connues sous le nom d'*argentum oscense*, sont la reproduction exacte des deniers romains au type des Dioscures. D'un côté est représentée la tête d'un dieu barbu, de l'autre un cavalier tout à fait semblable à l'un des Castors figurés au verso des monnaies consulaires (4).

(1) *Essai de monographie d'une série de médailles gauloises d'argent imitées des deniers consulaires au type des Dioscures.* Aix, 1847.

(2) M. de Lagoy, *loc. cit.*, pl. 48.

(3) *Id.*, *loc. cit.*, p. 86.

(4) Mommsen, *Histoire de la monnaie romaine*, trad. Blacas, III, p. 143 et suiv. De Saulcy, *Essai de classification des monnaies autonomes d'Espagne*, p. 13-16.

IV

STATUES

164. — *Groupes de Capitole. — Marbre grec. Trouvés à l'époque de Flaminio Vacca sur les bords du Tibre, au Ghetto ; — actuellement place du Capitole.*

Castor et Pollux debout à côté de leurs chevaux. Tous les deux sont coiffés du piléus et portent la chlamyde rejetée sur l'épaule. Ils tenaient sans aucun doute une lance à la main. L'un des deux jumeaux, reconnu pour être Pollux, a les oreilles des pancratiastes.

Ces deux groupes ont été très restaurés : la tête de Castor, les jambes, les oreilles et le cou de son cheval sont modernes. Dans l'autre groupe, le nez, la bouche, le menton, une partie du front et le pied gauche de Pollux ; le museau, les oreilles, une partie du cou et les jambes de son cheval sont également des restaurations.

Hauteur de Pollux, 26 palmes.
— Castor, 26 palmes.

V. Winckelmann, *Monum. inéd.*, II, 79.
Visconti, *Museo-Pio Clement.*, I, XXXVI.
Clarac, *Musée de sculpture*, V. p. 51, pl. 812, 204.

165. — *Groupes de Monte-Cavallo (Quirinal). — Marbre grec. Trouvés aux thermes de Constantin, où ils demeurèrent jusqu'à Sixte V, emblogués dans la maçonnerie.*

Castor et Pollux nus, à côté de leurs chevaux qui se cabrent. Sur le piedestal de droite, on lit : OPVS PHIDIAE ; sur celui de gauche : OPVS PRAXITELIS.

Hauteur, 23 palmes.

Clarac, *Musée de sculpture*, V. p. 50, pl. 812, 2043.
Voyez *Une curieuse estampe de Lafrérie*, Rome, 1549.

166. — *Statue en marbre de Castor. Provient de la collection Torlonia.*

Castor debout à côté de son cheval agenouillé. Il porte la chlamyde rejetée sur l'épaule et le piléus surmonté d'une étoile. D'une main, il tient un bâton ; de l'autre, un parazonium dont la poignée est brisée.

Les parties restaurées sont : le nez, le bras droit, la main gauche et les jambes. L'étoile est en métal moderne. Le cheval n'a d'antique que la tête.

Hauteur, plus de 9 palmes.

Rome, *Collection Torlonia*, t. III, n° 29.
Clarac, *Musée de sculpture*, V, 48, pl. 812, 2040.

167. — *Statue de Pollux. Marbre pentélique. — Musée du Louvre.*

Pollux, les avant-bras et les poings armés de cestes, dans l'attitude d'un pugiliste qui menace son adversaire, sans doute Amycus.

La tête est antique, mais rapportée ; les jambes, les pieds et les bras sont en partie modernes.

Hauteur, plus de 5 palmes.

Clarac, *Musée de sculpture*, V. 49 ; pl. 327, 2042.
Clarac, *Description des antiques du musée royal* (1820), n° 218.

168. — *Statue d'un des Castors. Marbre grec. — Venise. Musée de Saint-Marc.*

Le jeune héros est vêtu de la chlamyde et coiffé du piléus. Il élève la main droite qui est vide ; la main gauche abaissée tient le parazonium. Bien conservée.

Hauteur, 4 palmes.

Clarac, *Musée de sculpture*, V, 48, pl. 813, 2041.

169. — *Fragments de deux statues de Castor et de Pollux. — Naples : Eglise de S. Paolo Maggiore.*

Ce ne sont que deux tronçons de marbre encastrés sans la façade extérieure de cette église, qui était autrefois un temple dédié aux Castors.

Hauteur, 4 palmes environ.

170. — *Groupe en marbre de Castor et Pollux (?) — Musée de Madrid.*

Deux éphèbes nus, couronnés de laurier et appuyés l'un sur l'autre. Celui de droite tient une patère, celui de gauche une torche de chaque main. Celui-ci, avec la torche de droite, met le feu à des feuilles répandues

sur un petit autel domestique. Il élève en l'air la torche de gauche. Au fond, se dresse, sur une base, une statue de femme en style antique (1).

Hauteur, 5 palmes environ.

Clarac, *Musée de sculpture*, V, p. 48, pl. 812, 2040.
Cf. Winckelmann, *Monum. inéd.*, — préface.

171. — *Groupe de Castor et de Pollux (?) — Rome. Musée du Vatican.*

Deux éphèbes appuyés l'un sur l'autre. Celui de gauche tient une épée , celui de droite était très vraisemblablement armé d'une lance.

Ce groupe est dans un très mauvais état. Les têtes et les jambes manquent. De là, la difficulté de reconnaître les personnages qu'il représente.

Hauteur, 5 palmes environ.

V. le *Catalogue anglais du Musée du Vatican*, n° 42.

172. — *Buste de Castor (?) — Travail très soigné. Musée du Vatican.*

Ephèbe dont les cheveux séparés retombent en petites masses sur les épaules. Un bandeau orne son front.

La coiffure de ce buste, toute semblable à celle des colosses du Capitole, permet de reconnaître ici un des Dioscures. L'absence de difformité aux oreilles désigne plutôt Castor.

Catalogue du musée du Vatican, n° 227.

Appendice. — Deux statues des Dioscures se trouvaient près du temple que Minerve avait à Assise. Malheureusement il ne reste aujourd'hui que le piédestal qui les portait et l'inscription qui les mentionne (Voy. p. 46).

(1) A. Coysevox, qui a beaucoup étudié les antiques, qui a reproduit la *Vénus de Médicis*, la *Nymphe à la coquille* et la *Vénus pudique*, a fait de ce groupe une excellente copie.

V

BAS-RELIEFS

I° MONUMENTS VOTIFS ET DÉCORATIFS.

173. — *Bas-relief votif. — Musée de Naples.*

A droite et à gauche, Castor et Pollux tenant d'une main la lance, de l'autre leurs chevaux par la bride. Entre eux, au centre du bas-relief, trois nymphes demi-nues portant des coquilles. Au bas, le dieu d'un fleuve est étendu. Sur un des côtés, on lit : NVMERIVS FABIVS DEDICAVIT CVM SVIS ALVMNIS. Sur l'autre : AVRELIVS NONNVS CVM SVIS.

Creuzer, *Symbolique*, t. IV, 742, a. — CXXXVIII.

174. — *Bas-relief votif trouvé à Ateste, en Vénétie. — Musée de Vérone.*

A gauche, Castor et Pollux debout, enveloppés dans leurs chlamydes, coiffés du piléus et chaussés de bottines. Devant eux, un autel avec deux hydries, dont l'une entourée d'un serpent. A côté, sur un autre autel plus petit, un sanglier est étendu. Devant l'autel, Argémidas, qui a dédié aux Dioscures ce bas-relief, tend vers les deux jeunes dieux une patère qu'il tient à la main. Près de là, un bateau monté par quatre hommes et une sorte de monstre s'apprêtent à aborder.

Au-dessous, on lit l'inscription suivante :

ΕΥΧΑΝ
ΑΡΓΕΜΙΔΑΣ ΑΡΙΣΤΟΓΕΝΙΔΑ ΔΙΟΣΚΟΡΟΙΣ.

Bœck, *Corpus inscr. græc.*, II, 1949.

175. — *Bas-relief votif.*

Castor et Pollux, dans leur costume et avec leurs attributs ordinaires, de chaque côté d'un autel. On aperçoit près de là un œuf entre deux serpents.

Biagi, *Monuments grecs et latins*, p. 73.

176. — *Bas-relief votif de la villa Albani.*

Castor, coiffé du piléus, debout à côté de son cheval qu'il tient par la bride. Près de lui, deux époux occupés à offrir un sacrifice.

177. — *Fragment d'un bas-relief votif trouvé à Milet.*

Castor et Pollux, vêtus de la chlamyde et coiffés du piléus, se tiennent, une lance à la main, auprès de leurs chevaux. Au-dessus de chacun d'eux on lit leur nom; au-dessous est gravée cette inscription : VOTVM SOLVIT.

La sculpture et les trois inscriptions indiquent une basse époque.

Institut arch., *Bulletin*, 1836, p. 168.

178. — *Fragment d'un bas-relief votif. — Université de Pérouse.*

Castor, vêtu de la chlamyde et coiffé du piléus, se tient debout auprès de son cheval, dont il a la bride dans une main. Auprès de lui, les trois divinités capitolines : Jupiter, Junon et Minerve. Au-dessous, on lit :

.../APHIO PATRI BENE MERENTI SEPTIMIVS EVC/...

R. Rochette, *Monum. inéd.*, pl. LXXII, a.

179. — *Bas-relief votif trouvé près du village de Téhnéh (Egypte). (2 mètres carrés).*

Castor et Pollux, vêtus de la chlamyde, la tête nue surmontée d'une étoile, armés de la cuirasse et d'une épée, les cheveux tombants, sont représentés debout près de leurs chevaux qu'ils tiennent par la bride. Au milieu d'eux, un troisième personnage ayant également une étoile sur la tête. Cette dernière figure est légèrement mutilée.

Ce bas-relief, d'un travail assez lourd, date évidemment du bas-empire.

Nestor l'Hôte, *Lettres écrites d'Egypte* en 1838 et 1839, p. 48.

180. — *Bas-relief votif de la villa Albani* (1er étage).

Antinoüs sous la figure et avec les attributs de Castor : il est représenté debout et tenant son cheval par la bride. Dans le fond, on aperçoit un temple destiné sans doute à rappeler les honneurs divins décernés par Hadrien à son favori.

Beau travail.

181. — *Bas-relief mithriaque trouvé à Vienne* (Isère).

Au centre est représenté Mithra avec une tête et des pattes de lion; dans chaque main il tient une clé; autour de son corps s'enroule un

serpent. A gauche, sur une saillie qui sert de socle, on aperçoit un des Dioscures : il est nu et coiffé du bonnet phrygien. Il tient son cheval par la bride. A droite, une autre saillie toute semblable portait l'autre Dioscure. Malheureusement la pierre, brisée en cet endroit, ne laisse apercevoir que deux pieds humains à côté des jambes d'un cheval.

F. Lajard, *Annales de l'Institut archéologique*, 1841, p. 170 et suiv.

182. — *Bas-relief décoratif. — Métope d'un des temples de Pæstum.*

Expédition des Argonautes. — A côté de Jason prêt à tuer le dragon, d'Hercule en face d'une urne sépulcrale, de Phryxus monté sur son bélier, d'Hypsipyle appuyée sur un rocher, on aperçoit Castor avec ses attributs ordinaires ; il est debout près de son cheval.

R. Rochette, *Journal des savants*, mai 1835.

183. — *Escape d'un candélabre provenant de la villa Hadriana. — Musée du Vatican.*

Castor et Pollux, vêtus de la chlamyde et coiffés du piléus, tiennent d'une main la lance, de l'autre leurs chevaux par la bride. Debout, en face l'un de l'autre, ils ont entre eux un cygne, et derrière, deux arbres. Au-dessus, on aperçoit un fragment de chasse : un homme, un chien et deux pattes de sanglier, sans doute celui de Calydon.

Visconti, *Musée Chiaramonti*, pl. IX.

184. — *Bas-relief de la villa Albani. — Marbre grec.*

La punition de Lyncée. — Pollux, descendu de son cheval, qu'on aperçoit dans le fond, se prépare à frapper Lyncée, déja renversé sur le sol.

Ce bas-relief, grandeur nature et d'une exécution très remarquable, faisait probablement partie d'une composition plus vaste.

Winckelmann, *Monum. inéd.*, n° 62, Exp., p. 75.
Zoega, *Bass. ant. di Roma*, I, p. 247.
Cf. Ampère, *Histoire romaine à Rome*, III, 237, note 2.

185. — *Bas-relief du musée du Vatican.*

Repas de noces des Dioscures (?). — Castor et Pollux, l'un coiffé du piléus, l'autre nu-tête, dînant avec leurs femmes, Phœbé et Hilaeïra.

Catalogue anglais du musée du Vatican — (Galerie Chiaramonti), 129.

186. — *Bas-relief votif provenant d'un autel carré en pierre trouvé en 1711 sous le chœur de Notre-Dame de Paris. — Musée du Louvre.*

Castor représenté jusqu'à mi-corps. Il est vêtu de la chlamyde,

coiffé du piléus et armé de la lance. De la main droite posée sur la tête de son cheval, représenté jusqu'au poitrail, il tient les rênes. Au-dessous on lit : CASTOR. Le bas-relief qui suit offre un sujet semblable et portait sans doute pour inscription le nom de Pollux.

Sur les deux autres faces de l'autel sont représentées : 1° une divinité mâle appelée Cernunnos, avec des cornes auxquelles sont supendus des anneaux; 2° un homme luttant avec une massue contre un serpent.

Sculpture gallo-romaine très grossière.

Clarac, *Description des antiques du Musée du Louvre*, n° 720.

II° MONUMENTS FUNÉRAIRES.

187. — *Bas-relief d'un sarcophage. — Musée du Vatican.*

La course du Soleil. — A gauche, Phœbus apparaît monté sur un quadrige. Devant le char, Castor à pied conduisant son cheval par la bride. Dans le plan inférieur, le génie d'un fleuve appuyé sur une urne. A droite, Jupiter tenant d'une main le foudre, et s'appuyant de l'autre sur son sceptre; à ses pieds, l'aigle. Près de lui, Junon avec un sceptre, une patère et un paon. Derrière, Minerve et la Fortune.

R. Rochette, *Monuments inédits*, pl. LXXII.

188. — *Bas-relief d'un sarcophage. — Musée du Vatican.*

Même sujet. — A gauche, Phœbus monté sur un quadrige, au-dessus duquel vole Lucifer, un flambeau à la main. Devant le char, Castor à cheval galope. Un vieillard (Ouranos) avec un voile déployé en demi-cercle autour de sa tête pour symboliser la voûte du ciel, et une femme appuyée sur une urne (Thalassa) le regardent. A droite, Jupiter, avec le sceptre et l'aigle, se tient entre Junon, accompagnée de son paon, et Minerve, armée de la lance et coiffée d'un casque. Au coin, est représentée la Fortune avec la corne d'abondance et une rame, appuyée sur un globe, symbole de l'Univers.

Visconti, *Musée Pio Clementino*, IV, 18.

189. — *Bas-relief d'un sarcophage. — Villa Borghèse.*

Même sujet. — A gauche, Phœbus monté sur un quadrige. Devant le char, Castor à pied conduisant son cheval par la bride. A droite, Pollux, en tout point semblable à son frère, marche derrière un bige, dont les chevaux s'abattent sur les jambes de devant, et que monte une femme dont le péplum enflé par le vent voltige et s'arrondit en forme d'arc. Un génie ailé et nu (Hesperos) se penche, un flambleau renversé à la main, vers le plan inférieur du bas-relief (Au-dessous, réplique du n° 188).

R. Rochette, *loc. cit.*, pl. LXXII, a.

190. — *Sarcophage. — Rome. Eglise S. Lorenzo (à droite en entrant).*

Même sujet. — A gauche, Phœbus monté sur un quadrige au-dessus duquel vole une femme ailée (l'Aurore). Devant le char, une montagne abrupte ; à côté, Castor conduisant son cheval par la bride. A droite, Pollux, semblable à son frère, marche à côté d'un bige que monte une femme, dont les chevaux s'abattent sur les jambes de devant. Au-dessus voltige une femme (la Nuit) tenant une draperie. Dans le plan inférieur, un vieillard couché, puis, au centre, Jupiter, Junon et Minerve. Aux pieds d'une des déesses, un oiseau avec une corbeille de fruits; aux pieds de l'autre, un chien. Au-dessus de ces trois divinités, un grand voile déployé en demi-cercle.

Ce sarcophage païen sert aujourd'hui de tombe à un cardinal de la famille d'Innocent II.

191. — *Bas-relief de sarcophage en marbre blanc. Autrefois à la villa Borghèse, aujourd'hui au musée du Louvre.*

Chute de Phaéton. — Trois scènes différentes. — I. Le jeune Phaéton, vêtu d'une chlamyde en écharpe, demande à Phœbus assis, la corne d'abondance à la main, l'autorisation de conduire le char du Soleil. — II. Au centre, Phaéton est précipité, la tête en bas, dans l'Eridan. Castor et Pollux, à cheval, la chlamyde flottant sur les épaules, le piléus sur la tête, semblent vouloir arrêter dans sa chute le char du Soleil ; près de chacun d'eux, un enfant nu (Phosphoros et Hesperos). Au-dessus, deux génies, nus également, soufflent dans de longs cornets. Enfin, trois personnages divins, Ouranos, avec un voile déployé en demi-cercle, Zeus, avec un sceptre à la main, et une femme drapée, assistent à cette scène et la complètent. — III. Dans le plan inférieur du bas-relief, un vieillard couché et représentant l'Eridan reçoit Phaéton dans son sein. A droite, Thalassa, reconnaissable à la rame qu'elle tient à la main, Tellus, aux génies des trois saisons qui l'entourent. A gauche est représentée toute la famille de Phaéton, Cycnus, avec le cygne dont il va prendre la forme, les Héliades, qui vont être métamorphosées en peupliers, comme l'indiquent les arbres placés près d'elles, etc.

Ce bas-relief, en fort mauvais état, a été très restauré.

Voy. Bouillon, *Bas-reliefs*, pl. 17.
Clarac, *Musée du Louvre*, n° 732.
Wieseler, *Phaeton* (*Gœttingen*, 1857), pl. 1, p. 29 et suiv.
Cf. Winckelmann, *Mon. inéd.*, p. 43.

192. — *Bas-relief du sarcophage de Sabinus. — Trouvé à Tortone.*

Même sujet. — Trois compartiments. Dans celui du milieu, Phaéton est représenté au moment de sa chute : il tombe du haut du ciel avec

son char et ses chevaux. Un berger et son chien assistent à la scène. Aux deux angles, sont représentés Castor et Pollux, armés de la lance et debout près de leurs chevaux. Le Dioscure de droite est nu-tête et sa chlamyde, rejetée en arrière, s'aperçoit à peine. Le Dioscure de gauche est coiffé du piléus, et sa chlamyde retombe sur sa poitrine. Au-dessus de ce dernier on lit : οὐδεὶς ἀθάνατος ; au-dessus du premier : Θάρσει εὐψύχει (1). Enfin, dans le haut est gravée l'inscription suivante :

P. ÆLIO · SABINO. Q. VIXIT · ANNOS · XXIIII. DIES · XLV
ANTONIA · TISIPHO · MATER · FILIO · PIENTISSIMO

Mabillon, *Iter italicum*, p. 223.

193. — *Bas-relief de sarcophage. — Musée du Louvre.*

Chasse du sanglier de Calydon. — Arrivée des chasseurs : — Castor, coiffé du piléus, la chlamyde attachée sur l'épaule droite et flottante, ouvre la marche, monté sur son cheval. Hercule, vêtu de la peau du lion de Némée, armé d'une massue et d'une hache bipennis, le suit à pied. Atalante vient ensuite avec le costume et les attributs de Diane, comme l'ont souvent représentée les poètes et les artistes.

Clarac, *Musée de sculpture,* II, 206, pl. 198, n° 703.
Cf. *id.*, *ibid.*, II, 688, pl. 147, n° 598, etc.
Welcker, *Corresp. archéol.*, V, p. 160.

194 et 195. — *Deux bas-reliefs de sarcophages. — Rome, Musée du Capitole.*

Même sujet. — Derrière le sanglier, que frappe un héros armé d'une lance et que menace Atalante de son arc tendu, Castor et Pollux, coiffés du piléus, s'apprêtent à prendre part à la lutte. Entre leurs jambes, un chien. Derrière, Atalante une seconde fois représentée, puis Hercule, avec la peau de lion et une hache bipennis sur l'épaule, puis Jupiter et Minerve. Enfin, un dieu lare dans une niche.

Dans le vestibule, à droite et à gauche de l'entrée. — Cf. le même sujet dans les églises de la Cava et de Salerne. Le sarcophage de cette dernière église est devenu un tombeau chrétien.

196 et 197. — *Deux bas-reliefs de sarcophages. — Vatican et villa Medici.*

Enlèvement des filles de Leucippe. — Castor et Pollux, vêtus de la chlamyde et coiffés du piléus, tiennent dans leurs bras Phœbé et Hilaeïra. A droite, Leucippe, armé d'une épée, d'un bouclier et d'un casque, se tient près de sa femme Philodocé, à laquelle se suspend une des jeunes filles. Au centre, trois femmes laissent tomber à terre un calathus plein de

(1) Comparez une inscription grecque analogue qui se trouve à Rome dans l'escalier du *palais des Conservateurs.*

fleurs (1). A gauche, Idas et Lynceus : l'un s'apprête à combattre les ravisseurs et à venger sur-le-champ l'injure ; l'autre le retient. Aux angles, deux Victoires ailées portent des guirlandes. Sur les parois latérales sont représentées les noces de Castor et de Pollux. L'un, armé du bouclier et coiffé du casque, l'autre nu et sans armes, conduisent leurs femmes à l'autel sous l'escorte de l'Amour.

Un sarcophage tout semblable se trouve à la galerie Giustiniani. Ces trois bas-reliefs ne sont que les répliques du même sujet, scrupuleusement reproduit dans les moindres détails. Toutefois, il y a plus de mouvement sur celui de la villa Medici : les têtes sont plus vivantes; les jeunes filles, les mains tendues, les cheveux épars, expriment mieux la frayeur; le père a l'air plus guerrier, la mère plus désespéré. Le bas-relief de la galerie Giustiniani est le dernier en date et le dernier comme exécution.

Visconti, *Musée Pio Clementino*, IV, 44.

198. — *Bas-retief d'une urne de Volterra.*

Même sujet. — Au centre, Castor et Pollux, la chlamyde rejetée sur l'épaule droite, portent sur l'épaule gauche les deux filles de Leucippe. Celles-ci portent elles-mêmes un flambeau appuyé sur la même épaule. A côté, est une stèle funéraire surmontée d'un globe. A gauche, près d'un édicule enguirlandé de fleurs, un personnage barbu fait de la main un signe aux deux couples. A droite, un éphèbe, en tunique courte, sans doute un serviteur des Dioscures, se tient debout devant une porte.

R. Rochette, *Monum. inéd.*, pl. LXXV.

199. — *Bas-relief d'un sarcophage trouvé à Arles. — Musée du Louvre.*

Création de l'homme par Prométhée. — I. A gauche, Prométhée, assis devant une corbeille pleine de terre, modèle une figure humaine posée sur un piédestal; sur le sol, une autre statue est étendue. Derrière lui, Athéné étend la main comme pour animer la créature humaine. Derrière ce groupe, deux figures. — II. Un peu en avant, Mercure Psychopompe emmène Psyché; au-dessous, Éros et Psyché s'embrassent. — III. A droite du bas-relief, on aperçoit les trois Parques ; à leurs pieds, deux groupes de petits hommes nus, jouant avec un serpent et se disputant un rameau; derrière apparaissent Castor et Pollux.

Les deux jumeaux sont vêtus de la chlamyde et coiffés du piléus.

IV. Derrière une des Parques, Neptune se tient debout, appuyé sur son trident et tenant un dauphin dans la main droite. Une femme drapée,

(1) Une seule femme sur le bas-relief de la villa Medici.
Cf. Chabouillet, *Pierres gravées*, p. 435, n° 2808.

accompagnée d'une autre femme, semble monter vers le ciel; près d'elles, une étoile. — V. Dans le haut, un génie local, tenant une urne et une branche de pin, est assis sur une montagne. Une nymphe, drapée et couronnée de feuillages, s'appuie sur lui. — VI. Enfin, au-dessous, la Terre, à demi couchée, tient à la main un rameau.

Excellent état de conservation.

Millin, *Voyage dans le Midi*, t. III, p. 544, 547, pl. LXV, 2.
Bouillon, t. III, *Bas-reliefs*, pl. 9, 1.
R. Rochette, *Monum. inéd.*, p. 232.
Clarac, *Catal.*, n° 768, *Musée de sculpture*, p. 216, 209, n° 31298.
O. Jahn, *Archeol. Beitræge*, p. 138, 169.

200. — *Bas-relief d'un sarcophage. — Musée de Naples.*

Même sujet. — Seulement, à droite, sur la paroi latérale du sarcophage, un des Dioscures est représenté seul, debout et appuyé contre son cheval qu'il tient par la bride. Il est armé d'une lance et vêtu de la chlamyde rejetée en arrière.

201. — *Bas-relief d'un sarcophage qui se trouve actuellement dans le parc du duc de Mouchy. — (Orne).*

Scène de famille. — Au centre, un guerrier nu, appuyé sur une lance et armé d'un bouclier; près de lui, une femme vêtue, debout, lui pose la main sur la poitrine. Les têtes de ces deux personnages ont disparu. Aux deux angles, les Dioscures dans leur attitude et avec leurs attributs ordinaires. Près d'eux, leurs chevaux qu'ils tiennent par la bride. A droite et à gauche, sur les côtés, un bouclier et des javelots (Inédit) (1).

202. — *Bas-relief d'un sarcophage. — Campo Santo de Pise.*

Même sujet. — Cinq représentations dans cinq compartiments, qu'encadrent des arcades soutenues par des colonnes d'un bon style : I. Au centre, deux époux se donnent la main. Devant eux, un petit Amour tient le flambeau nuptial; derrière, un personnage appuie les mains sur les épaules des deux époux et semble les unir. — II. Dans le compartiment de droite, un homme tout semblable à celui du milieu et deux jeunes gens. — III. Dans le compartiment de gauche, une femme semblable à celle du milieu, avec deux jeunes filles, dont l'une, toute petite, porte quelque chose sur la tête. — IV et V. Aux deux angles, Castor et Pollux toujours les mêmes : seulement, aux pieds de celui de gauche est étendu un monstre marin; aux pieds de celui de droite est figuré un jeune homme couché et tenant une corne d'abondance.

Lasinio, *Sculture antiche del Campo Santo di Pisa*, pl. 101.

(1) Je dois à M. Le Blant et à M. de Mouchy, la connaissance de ce sarcophage encore inédit (Voy. à la fin du volume, pl. II).

203. — *Bas-relief d'un sarcophage trouvé à Tipasa.*

Même sujet. — Quatre représentations dans quatre compartiments : I. Au milieu, deux jeunes époux se tiennent par la main devant un trépied. — II. A côté, scène pareille, mais les époux semblent plus âgés; devant eux, un petit Amour tient une torche inclinée qui brûle encore; à l'arrière-plan, deux grands enfants. — III et IV. Aux angles du sarcophage, Castor et Pollux toujours les mêmes.

Arch. des missions scient., 3[e] série, t. II, p. 407.

204. — *Bas-relief d'un sarcophage trouvé à Arles.*

Même sujet. — Quatre représentations dans quatre compartiments: Au milieu, deux époux ; l'homme est imberbe. A côté, scène pareille, mais l'homme est barbu. Aux deux angles, Castor et Pollux toujours les mêmes, à cette exception près que le Dioscure figuré du côté de l'homme barbu porte lui aussi de la barbe, tandis que l'autre est imberbe comme le jeune époux du milieu.

Instit. arch., Bullet., 1844, p. 12.
Revue arch., 1844, p. 127.
Gazette arch., 1876, février.
Le Blant, *Etude sur les sarcophages chrétiens d'Arles*, XXXI, 38, pl. XXIII.

205. — *Bas-relief d'un sarcophage du Campo Santo de Pise.*

Même sujet. — Au centre, un homme et une femme se donnent la main : un petit Amour repose à leurs pieds. Aux deux angles, Castor et Pollux sont représentés avec leurs attributs ordinaires, la chlamyde, le piléus, la lance, etc. Ils tiennent leurs chevaux par la bride.

Le Dioscure de droite est dans un très mauvais état de conservation.

Lasinio, *loc. cit.*, pl. 91.

206. — *Bas-relief d'un sarcophage trouvé à Sétif.*

Trois compartiments. Aux deux extrémités, Castor et Pollux, dans leurs costumes et avec leurs attributs ordinaires, se tiennent debout, près de leurs chevaux, qui posent un pied sur un globe. Au centre, on lit l'inscription suivante en mauvais caractères :

VLPI · M · F · L · TREPT ·····

Clarac, *Musée de sculpture*, t. II, pl. LXXXII, n° 93.

207. — *Bas-relief d'un tombeau trouvé près du pont Milvius. — Rome.*

Castor et Pollus coiffés du piléus et vêtus de la chlamyde se tiennent,

la lance à la main, près de leurs chevaux. Sur un des côtés est représenté un cygne.

Cabot, *Stucs sculptés existant sur un tombeau antique*, p. 3, pl. II.

208. — *Tombeau de Vibius connu sous le nom de « tombeau de Néron. » — Rome.*

De chaque côté de l'inscription funéraire, Castor et Pollux, coiffés du piléus et vêtus de la chlamyde, tiennent d'une main la lance, de l'autre leurs chevaux par la bride.

S. Bartoli, *Sepolcri antichi*, pl. XLIV.

209. — *Tombeau de Tivoli vulgairement appelé : « Sepolcri de' Sereni. »*

Castor debout, vêtu de la chlamyde, tient son cheval par la bride. La tête du jeune dieu et celle du cheval ont disparu. Elles ont été brisées, paraît-il, et emportées par le duc d'Albe, au seizième siècle.

S. Bartoli, *loc. cit.*, pl. XLVII.

VI

PIERRES GRAVÉES

210. — *Cornaline.*

Castor et Pollux nus, armés de la lance, coiffés du casque et debout à côté de leurs chevaux qu'ils tiennent par la bride. Une flamme, remplaçant l'étoile ordinaire, sort de leurs casques.

Maffeï e de Rossi, *Gemme antiche figurate*, t. III, pl. 76.

211. — *Jaspe noir. Musée de Berlin.*

Castor et Pollux, debout à côté l'un de l'autre, avec l'épéc et la lance à la main.

Tölken, *Erklarendes Verzeichniss der antiken* etc., *Berlin*, p. 279, n°s 226 à 228·
Cf. *Le même sujet, sur des cornalines de la Bibliothèque nationale :* Chabouille t *Camées et pierres gravées*, n°s 1786-1789.

212. — *Cornaline. Bibliothèque nationale, Paris.*

Castor dressant son cheval.

Chabouillet, *loc. cit.*, n° 1789.

213. — *Cornaline. Musée de Berlin.*

Castor assis à côté d'un trophée. Devant lui, Pollux debout près de son cheval qu'il tient par la bride.

Tölken, *loc. cit.*, n° 230.

214. — *Sardonyx. Intaille antique à deux couches. — Cabinet Durand.*

Castor et Pollux à cheval.

De Witte, *Cabinet Durand*, n° 2578.

215. — *Topaze. Musée Fol.*

Castor et Pollux, coiffés du bonnet phrygien, debout à côté de leurs chevaux qu'ils tiennent par la bride.

Catalogue du Musée Fol, n° 2305.

216. — *Scarabée étrusque.*

Castor puisant avec une amphore de l'eau à une fontaine. A côté, des caractères étrusques qui semblent bien former le mot *Castur*.

Institut archéol., *Bulletin*, 1847, p. 125.

217. — *Cornaline.*

Au-dessus d'un Amour dont les deux pieds sont enchaînés et qui s'appuie sur un bâton sont représentés les deux bonnets étoilés de Castor et de Pollux.

Maffeï e de Rossi, *loc. cit.*, t. III, n° 14.
Cf. *id.*, *ibid.*, t. II, n° 19.

218. — *Scarabée étrusque.*

Castor nu, une épée à la main, s'appuie avec une expression lugubre sur un rocher. Le jeune héros est peut-être représenté là au moment où il est égorgé devant le tombeau d'Apharée.

Institut archéol., *Bulletin*, 1853. p. 151.

219. — *Scarabée étrusque. Faisait partie du musée de Napoléon III.*

Castor ou Pollux, vêtu de la chlamyde, s'appuie du coude gauche sur un autel et soutient sa tête de la main droite. Ou bien ce scarabée représente, comme celui qui précède, Castor mourant, ou bien, semblable à celui qui suit, il représente Pollux pleurant son frère mort.

C. Clément, *Catalogue des bijoux du Musée Napoléon III*, n° 852.

220. — *Scarabée monté en bague d'or. — Collection Beugnot.*

Pollux, nu et imberbe, porte dans ses bras un vase sans anse, probablement l'urne qui renferme les cendres de Castor. Comme légende, *Castur*, en lettres étrusques. Mais peut-être le nom *Castur* s'applique-t-il au personnage portant l'urne. Ce serait alors Castor ensevelissant un ennemi, ou portant simplement un vase (Cf. le n° 216). Cependant la première hypothèse est plus vraisemblable.

Instit. archéol., *Bulletin*, 1834, p. 116.
De Witte, *Collection Beugnot*, n° 352.
Cf. *id.*, *Cabinet Durand*, n° 2211.

221. — *Camée du musée de Florence.*

La chute de Phaéton. — Au centre, Phaéton et son char fracassé sont précipités dans l'Eridan. A gauche, un des Dioscures. Au-dessous, l'urne de l'Eridan et Cycnus déjà métamorphosé en cygne.

Trésor de numismatique et de glyptique. — *Gal. myth.*, p. 134, 15, XLI.

222. — *Cornaline. Musée de Berlin.*

Castor et Pollux, coiffés du casque, font boire leurs chevaux à une source, sans doute à la fontaine de Juturne, après la bataille du lac Régille.

Tölken, *loc. cit.*, p. 279, nº 231.

223. — *Pâte antique de couleur violette. Musée de Berlin.*

Castor et Pollux, coiffés du casque, debout à côté de leurs chevaux, dont l'un boit à une fontaine. Sur le casque d'un des deux jumeaux est figurée une étoile.

Tölken, *loc. cit.*, p. 279, nº 232.

224. — *Pâte en verre. Musée Stosch.*

Têtes de Castor et de Pollux surmontées d'une étoile. Une couronne de laurier orne leurs cheveux ondoyants; à côté, deux javelots. D'après certains archéologues, ces deux bustes représenteraient Caïus et Lucius, petits-fils d'Auguste, identifiés aux Dioscures.

Pierres gravées du musée Stosch, XXVIII.
Cf. Tölken, *loc. cit.*, p. 279, nº 225.
Creuzer, *Symbolique*, 4ᵉ vol., p. 744, pl. CLXXIV.

225. — *Emeraude.*

Dans un cercle décrit par un serpent qui se mord la queue, Jupiter, le père des Dioscures, est représenté avec le foudre et la corne d'abondance. A sa droite et sa gauche sont figurées les deux têtes de Castor et de Pollux coiffées du casque et surmontées d'une étoile. Elles sont placées, l'une au-dessus d'un autel, l'autre au-dessus d'une palme et d'un œuf. Autour de ces deux bustes sont groupées différentes figures, une tête de Janus, une autre de femme, une autre encore d'épervier ou d'ibis, et, dans le bas, un crocodile.

De Caylus, *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*, t. I, p. 177, pl. LXVI, 2.

VII

OBJETS DIVERS

226. — *Ciste Ficoroni trouvée à Préneste; actuellement au musée Kircher à Rome* (bronze).

Pollux attache à un arbre Amycus qu'il vient de vaincre au combat du ceste. Au-dessus, plane une Victoire avec une couronne et une bandelette dans les mains. A droite, Minerve, Apollon et un guerrier, sans doute un Argonaute, peut-être Castor lui-même, assistent à la scène. Derrière Pollux, on aperçoit le génie de la Mort figuré à la manière étrusque, avec de grandes ailes et le pied posé sur un rocher, dans l'attente de la proie qu'il va saisir et emporter. A côté de lui, un autre Argonaute; plus bas, un personnage couché, peut-être le génie du lieu; près de lui les vêtements et les chaussures des combattants.

O. Jahn, *Die ficoronische Cista.*
Creuzer, *Symbolique*, 644, pl. CLXXI.
Brönsted, *Ficoronische Cista*, Copenhague, 1847.
Gerhard, *Die Etruskische Spiegel*, pl. II.
Contucci, *Mus. Kircheriani ærea* (Rome, 1763), pl. 6-8.

227, 228 et 229. — *Trois trépieds en bronze trouvés à Vulci.*

I. Castor et Pollux imberbes, vêtus de la chlamyde, marchent à grands pas à côté de leurs chevaux. Castor est coiffé du piléus, Pollux est nu-tête (1).

II. Castor et Pollux imberbes, vêtus du pallium et s'appuyant sur le bras l'un de l'autre. Ils sont représentés à côté de Jupiter, de Vénus, de Mercure, de Bacchus et de Libera. L'un des deux a des ailes aux pieds (2).

(1) Distinction qui se retrouve sur un bas-relief du musée *Pio Clementino* et qui fait peut-être allusion à la condition immortelle de Pollux et à la condition mortelle de Castor.

(2) Souvenir tout grec : Ξούθῃσι πτερύγεσσι δί αἴθερος αἴξαντες.
(*Hymne homérique aux Dioscures.*)

III. Troisième trépied analogue (1).

Institut archéol., Monum., II, XLII.

230. — *Plusieurs tessères en plomb, provenant de Rome et du Latium et conservées au musée Kircher.*

Ces tessères, dont le musée Kircher possède plus de deux mille cinq cents exemplaires, représentent souvent sur leur face, qui est ordinairement circulaire (rarement rectangulaire), les images de Castor et de Pollux plus ou moins finement et distinctement figurés, selon la grandeur des tessères, qui varie beaucoup. Castor est ordinairement représenté à droite, et Pollux à gauche. Leur nom est souvent gravé à côté d'eux.

Catalogue du Musée Kircher, nos 96, 97 ; 1093, 1095, etc.
Corpus insc. lat., II, n° 4963.

231. — *Un poids* de trois onces avec les lettres suivantes incrustées en argent :

EX · A · CAS ·

Inscriptions helvét., 340.

232. — *Lampe en terre cuite.*

Bustes de Castor et de Pollux coiffés du piléus et la tête encadrée de cheveux bouclés qui tombent sur leurs épaules. Une tête de cheval est accolée, à droite et à gauche, au buste de chacun des Dioscures.

Passeri, *Lucernæ fictiles*, I, LXXXVII.

233. — *Lampe en terre cuite.*

Un Dioscure barbu, la tête surmontée d'une étoile, se tient debout, de face, devant son cheval qu'il tient par la bride.

Mémoires de la Société archéologique de Constantine, 1862, pl. 3, n° 709.

234. — *Lampe en terre cuite.*

Les deux bustes des Dioscures barbus. Au-dessus de chacun d'eux une étoile.

Inédite. — Cabinet des Médailles (2).

(1) On sait que les Toscans étaient renommés pour leur habileté à travailler le bronze. Sans doute, dans la première et dans la seconde époque de l'art étrusque, leurs œuvres étaient encore un peu raides, comme le leur reproche Quintilien (XII, 10); mais ils profitèrent vite de l'invasion grecque, et on a un échantillon de leur art dans ces trois trépieds, remarquables par la beauté des ornements, la légèreté de la forme, la pureté du dessin et l'harmonieuse disposition des groupes.

(2) Voyez à la fin du volume, pl. III, 1.

235. — *Lampe en terre cuite.*

Castor et Pollux debout à côté l'un de l'autre. Ils s'appuient sur leur lance et ont l'étoile sur la tête (1).

Inédite. Appartient à M. Le Blant.

236. — *Lampe en forme de barque trouvée près de Pouzzoles, dans la mer.*

Vers la proue, Sérapis est représenté avec Isis, déesse de la navigation. Au-dessous, un des Dioscures, vêtu de la chlamyde, coiffé du piléus, armé de la lance et debout à côté de son cheval, qu'il tient par la bride. Près du potier représenté modelant un vase, on lit : ΕΥΓΛΟΙΑ. Non loin de là, un four pour cuire le vase et des ustensiles pour le fabriquer. A l'extrémité de la barque, la tête radiée du soleil. Enfin, sur la barque, on lit : ΛΑΒΕΜΕΤΟΝΗΛΙΟCΕΡΑΓΙΝ.

De Witte, *Cabinet Durand*, n° 1777.

237. — *Lampe funéraire.*

Castor et Pollux, dans leur costume et avec leurs attributs ordinaires, se tiennent debout de chaque côté de Pluton assis sur son trône. Au-dessus de leurs têtes deux étoiles.

S. Bartoli, *Lucerne antiche*, etc., part. II, t. III.

238. — *Peinture provenant de Pompeï, et conservée au musée de Naples.*

Naissance des Dioscures et d'Hélène. — Les trois enfants tout petits sont représentés dans un nid, et leur mère Léda joue avec eux comme avec des oiseaux. Tyndare, à côté de sa femme, regarde le nid et les enfants. Derrière, quatre personnages assistent à cette scène.

Cette peinture, dont le sujet est si original et si gracieux, était un des plus beaux spécimens des fresques pompéiennes. Malheureusement, le grand air enleva très vite aux couleurs leur vivacité et leur harmonie.

239. — *Peinture pompéienne, aujourd'hui au musée de Naples.*

Un des Dioscures debout, à côté de son cheval, l'autre assis et armé d'un parazonium, dont une des extrémités repose à terre. Malheureusement, les têtes des deux jumeaux ont disparu ; ce qui ne permet pas de reconnaître d'une façon certaine le second Dioscure, celui qui est assis.

(1) Voy. à la fin du volume, pl. III, 2.

240. — *Peinture pompéienne, trouvée dans la maison dite d'abord de Castor et de Pollux; aujourd'hui au musée de Naples.*

Castor et Pollux debout, à côté de leurs chevaux (l'un des deux presque effacé), qu'ils tiennent par la bride. Ils sont vêtus d'une chlamyde de pourpre, coiffés du piléus surmonté d'une étoile, chaussés d'élégants cothurnes et armés de la lance. Seulement, l'un des Dioscures porte sa lance droite, l'autre la tient renversée.

ERRATA

Page 4, ligne 1, *au lieu de* propylœa, *lisez* propylæa.
Page 28, lignes 20, 24 et note 1, *au lieu de* Flaminius, *lisez* Flamininus.
Page 39, ligne 5, *au lieu de* des, *lisez* les.
Page 52, note 1, *au lieu de* 86, *lisez* 186.
Page 56, ligne 16, *au lieu de* Açwins, *lisez* Aswins.
Page 63, note 2, *au lieu de* 233, *lisez* 236.
Page 100, ligne 1, renvoyez (3) au bas de la page précédente.
Page 101, ligne 5, *au lieu de* inspirées, *lisez* inspirés.
Page 140, ligne 14, *au lieu de* cigne, *lisez* cygne.
Page 144, ligne 2, *au lieu de* haste la pure, *lisez* la haste pure.
Page 157, ligne 14, *au lieu de* Innocent II, *lisez* Innocent III.

TABLE DES MATIÈRES

CATALOGUE

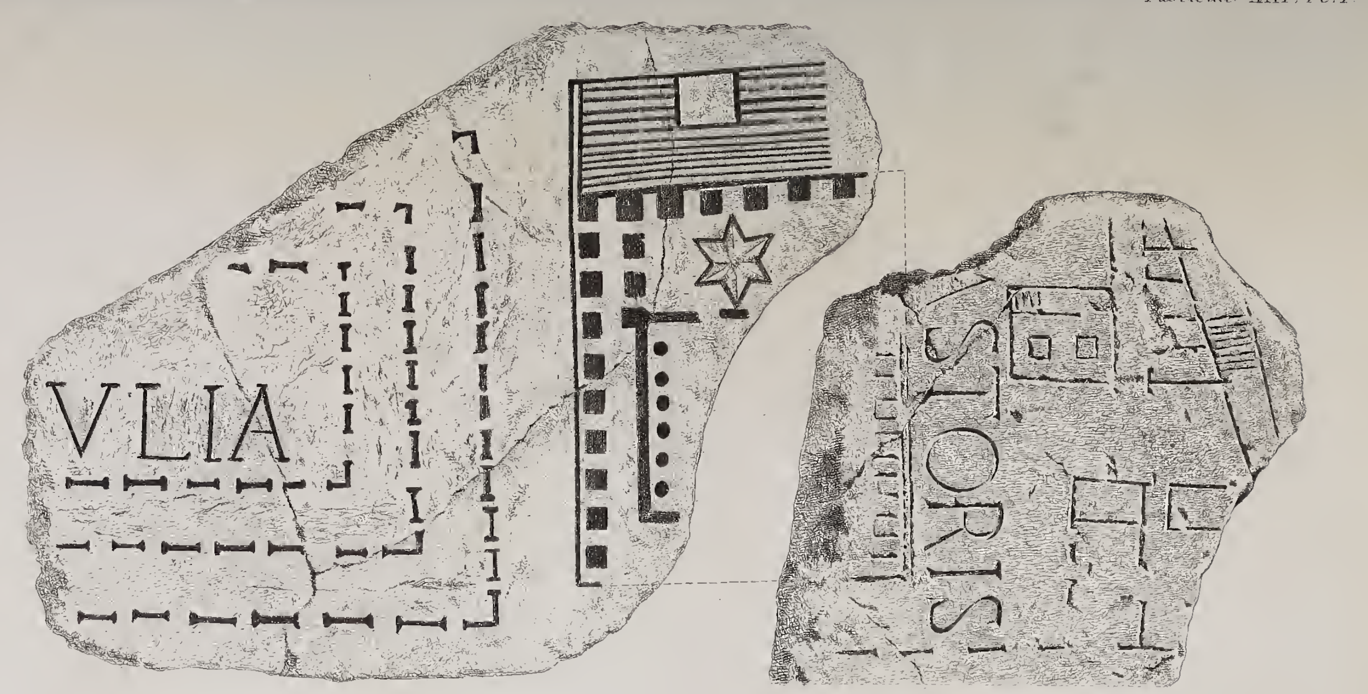
DES

MONUMENTS FIGURÉS QUI REPRÉSENTENT CASTOR ET POLLUX

PLANCHES.

(1) Les différences que l'on remarquera entre la partie I et la partie II de ce plan s'expliquent par les retouches qu'à subies le premier fragment trouvé au XVI[e] siècle; le second, récemment déterré, n'a pas encore été, comme l'autre, passé au rouge et restauré.

TOULOUSE, — IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.



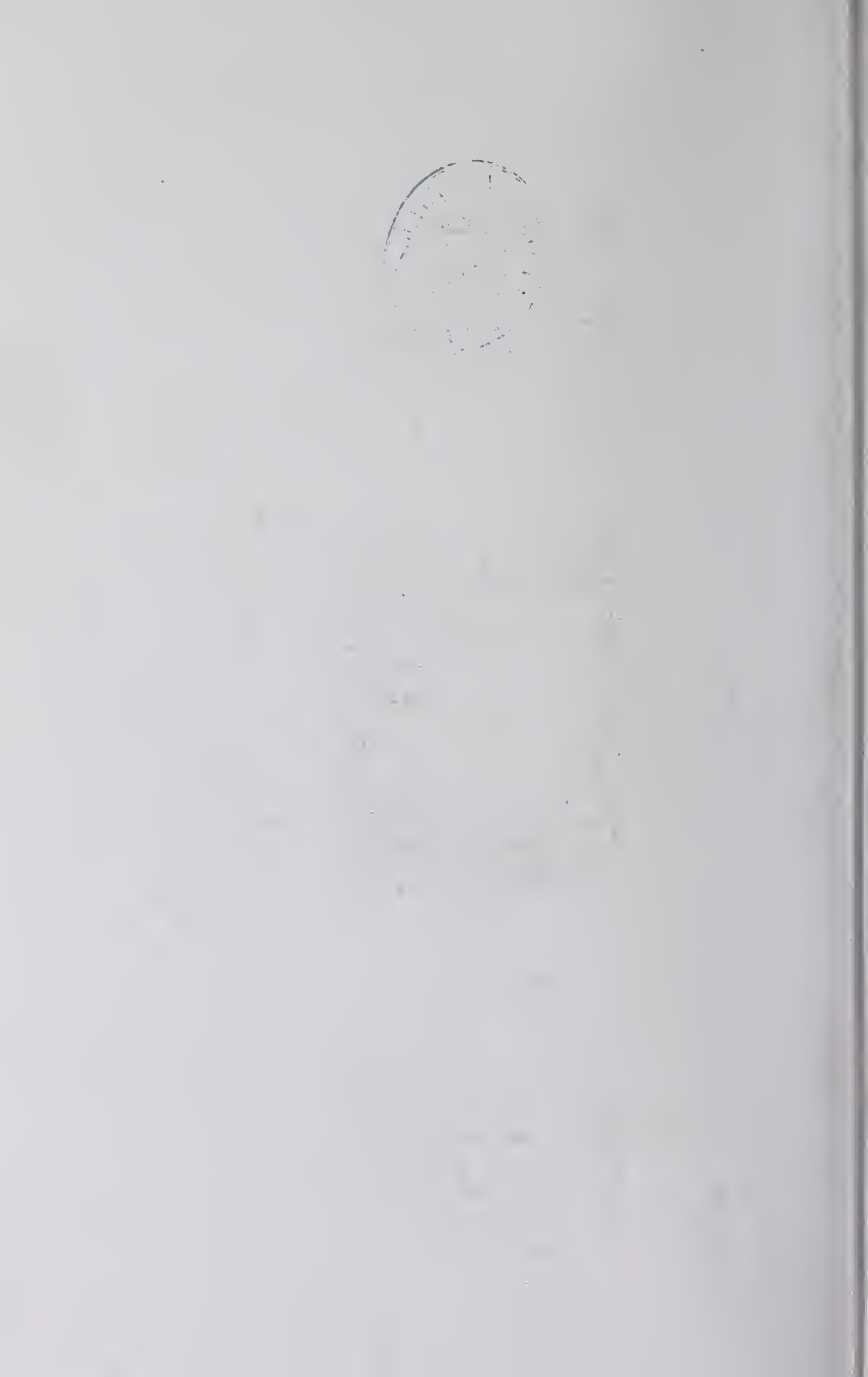
I

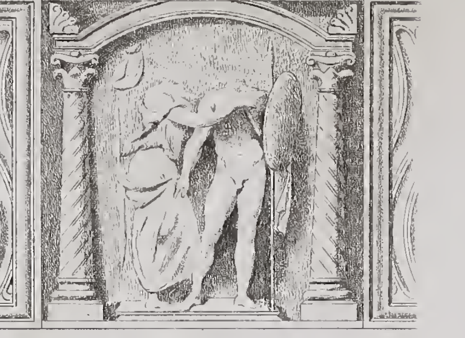
II

Ernest Thorin, éditeur, à Paris.

Emile Sulpis sc.

PLAN DU TEMPLE DE CASTOR ET POLLUX







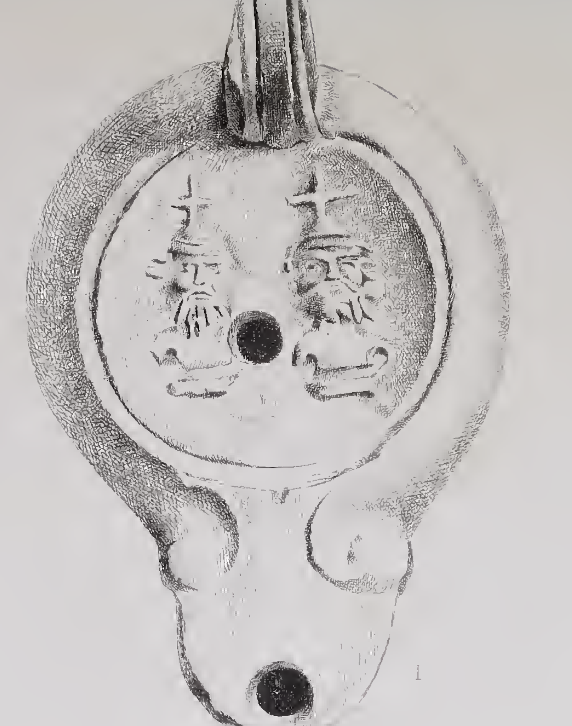


Ernest Thorin, éditeur, à Paris.

Roty del.

Emile Sulpis sc.

SARCOPHAGE ROMAIN



I



II

Ernest Thorin, editeur, à Paris. Emile Sulpis sc.

LAMPES EN TERRE CUITE



